


H


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

~~7.9~~ 31/4.

£2-5-0

2 volumes in one
(and) Goldsmith's bookplate

6/-

LE PARNASSE SATYRIQUE.

Imprimé à très-petit nombre,

sur vélin,
sur papier de chine,
sur papier de couleur,
sur papier vélin,
et sur papier vergé.

LE PARNASSE SATYRIQUE

DU

SIEUR THÉOPHILE

AVEC

LE RECUEIL

DES

PLUS EXCELLENS VERS SATYRIQUES

DE CE TEMPS

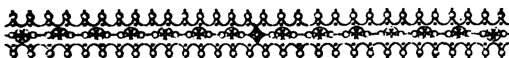
NOUVELLE ÉDITION COMPLÈTE, REVUE ET CORRIGÉE,
Avec Glossaire, Notices biographiques, etc.

TOME PREMIER.

GAND,
A la Librairie ancienne et moderne de DUQUESNE, rue des Champs, 81.
PARIS,
CLAUDIN, Libraire, rue d'Anjou-Dauphine, 12.

1861.





Advertissement au Lecteur. (*)

Amy lecteur, c'est un aymable et doux entretien que la satyre quand elle part de la main d'un bon maistre. Plusieurs se sont employez à la recherche de sa perfection, mais peu y sont parvenus. Ronsard mesme est contraint d'advouer qu'encores que son temps fust très fertile en bons esprits, propres à toutes sortes d'arts et de sciences, que néantmoins aucun ne s'y pouvoit justement vanter d'exceller en ce genre d'escrire, lequel à la vérité demande un esprit tellement délié et si bien versé parmy les affaires du monde, que les moindres circonstances et particularitez d'iceluy ne doibvent, sans encourir le blasme d'une juste censure, décliner la jurisdiction de sa cognoissance. Or entre ceux qui ont atteinct, de nostre temps, au but de ceste perfection les sieurs Sigognes, Regnier, Motin, Berthelot et autres (que, pour estre encore vivants je désire passer soubs silence) semblent avoir osté à nos nepveux l'espérance de mieux faire en ceste sorte d'escrire. C'est pourquoy, amy lecteur, je ne me puis non plus lasser de rechercher curieusement les

(*) *Tout fait supposer* que cette préface est de Théophile Viaud Elle ne se trouve que dans la première édition du Parnasse.

pièces qui sont sorties et qui sortent journellement de tous ces beaux esprits pour te les communiquer, que je scay asseurément que tu ne te peux lasser de les lire, et, en les lisant, admirer les pointes et les traicts incomparables qui s'y rencontrent. Trois impressiont qui se sont faictes en moins de deux années du Cabine satyrique tesmoignent assez avec quel applaudissement tu l'as receu.

D'entrer à présent sur le mérite de ces parfaits ouvrages, qui le suivent immédiatement, ce seroit vainement abuser de ta patience. Il suffit que l'on voye au frontispice d'iceux les noms de leurs autheurs pour les rendre recommandables à ceux mesmes qui ont à mespris les dou s faveurs des Muses. Mais pour ne point retarder plus longtemps le plaisir extresme que tu dois recepvoir en la lecture de ces rares poésies, et pour ne t'estre point ennuyeux, je te veux seulement prier de ne prendre point garde aux fautes d'impression que tu y trouveras, estant très difficile d'empescher le cours de ces petits deffauts en un œuvre nouveau comme est cestuy-cy. Je croy que ces petites ronces ne t'empescheront point de cueillir les belles fleurs qui s'y rencontrent pour ton contentement, avec asseurance néantmoins de te satisfaire d'advantage en la seconde impression, te la présentant plus correcte, plus ample et en meilleur ordre. Jouys cependant de ce que je t'offre et m'en aye en ton particulier de l'obligation, comme à celuy qui a voué toute son industrie au service du public. Adieu.



LE PARNASSE

DES

POETES SATYRIQUES

OU

DERNIER RECUEIL

DES

VERS PICQUANS ET GAILLARDS DE NOSTRE TEMPS

PAR

LE SIEUR THEOPHILE.

Sonnet.

Phylis tout est f.. tu, je meurs de la vérole,
Elle exerce sur moy sa dernière rigueur,
Mon V. baisse la teste et n'a point de vigueur,
Un ulcere puant a gasté ma parole.
J'ay sué trente jours, j'ay vomy de la colle;
Jamais de si grands maux n'eurent tant de longueur,
L'esprit le plus constant fust mort à ma langueur,
Et mon affliction n'a rien qui la console.

Mes amis plus secrets ne m'osent approcher,
Moy-mesme en cet estat je ne m'ose toucher,
Philis le mal me vient de vous avoir f.. tuẽ.
Mon Dieu, je me repens d'avoir si mal vescu ;
Et si vostre courroux à ce coup ne me tuẽ,
Je fais vœu désormais de ne f.. tre qu'en cu.

Epigramme.

Vous qui censurez la Satyre,
Bien que pour vous la faire lire
On a tant de difficulté,
Ne donnez vous pas un indice,
En fuyant le blasme du vice,
Que vous aymez l'impiété.

Epigramme.

Nos vers sont pleins d'instruction,
Blasmant la sale affection,
Mais ne les lisez pas mesdames,
Pour attiser dedans vos cœurs
Ces trop illégitimes flammes,
Argumens de nos vers mocqueurs :
Autrement vos intempérances
Vous faisant justement mocquer,
Viendroient contre vous provoquer
Nos plus gaillardes mesdisances.

Les Amoureux ressuscitez, aux Dames.

Puisque vostre ame fut d'espouvante suivie,
Belles de qui les yeux nous tiennent asservis,
A présent que l'Amour nous redonne la vie,
Approchez près de nous, afin que l'on publie,
Si vous fuyez les morts que vous cherchiez les vis.

Chanson en Dialogue.

Demande. Quelle fièvre avez-vous Paquette,
Qui vous rend le teint si deffait?
Response. C'est le désir d'une brayette,
Dont je ne puis avoir l'effet.
Demande. Certes vous estes maigre et jaune,
Je ne sçay pas que demandez?
Response. Un gros V. long d'un bon quart d'aune,
Prestez-le moy si vous l'avez.
Demande. Mais quoy vous n'êtes point honteuse,
De dire ainsi vostre appétit?
Response. Homme goulu, femme fouteuse,
Ne désirent rien de petit.
Demande. Si vous voyiez quelque V. mince,
Voudriez-vous pas bien l'approcher?
Response. Quand ce seroit celuy d'un Prince,
Je ne voudrois pas le toucher.
Demande. De quelque valet l'accointance
Seroit-ce bien vostre désir?

Response. Ouy, s'il le fait d'obéissance,
Et le refait pour le plaisir.
Demande. Vous avez la fesse soudaine,
Alors qu'on vous presse le flanc ?
Response. Le cul sans cesse me demeine
Comme l'esguille d'un quadranc.
Demande. Qui vous voit la mine si froide,
Ne vous croit point le cul si chaud.
Response. C'est au C. qu'il faut un V. roide,
Ce n'est point au front qu'il le faut.

Epigramme.

Je ne vis onc femme si froide,
Et je croy qu'on n'en sçauroit voir;
Vous luy monstrez votre V. roide,
Et la f. .tez sans l'esmouvoir.

Sur une jouissance.

Stances.

Enfin j'ay surmonté l'excessive rigueur,
De celle qui tenoit mon esprit en langueur,
Graces à mon destin, je l'ay long-temps tenuë
Dans son lit toute nuë.
L'Aurore n'eut plustost amené le beau tour,
Que voulant apaiser le feu de mon amour,
Et donner quelque tresve à ma peine cruëlle,
J'allay voir cette belle.

Sitost qu'elle me vit, son aimable paleur,
Signe d'un feu secret, prit une autre couleur,
Les beaux lys de son teint se changèrent en roses,
Nouvellement escloses.

Ses beaux yeux languissans me firent croire aussi,
Que rien ne l'agitoit que l'amoureux soucy,
Et que dedans sa couche une cruëlle flamme
Brusloit alors son ame.

Je m'approche auprès d'elle et luy dis à l'instant,
Beauté pour qui tousjours je veux estre constant,
Cessez de m'affliger, n'estes vous point lassée
De ma peine passée?

Depuis que le soleil esclaire dans les cieux,
Il n'a peu voir encor dans l'enclos de ces lieux
Un amant, qui jamais ait eu tant de martyre
Sous l'amoureux Empire.

Alors en me louant de ma ferme amitié,
Et voyant mes ennuis, en eut tant de pitié,
Que malgré la pudeur, qui luy couvroit la face,
Honteuse elle m'embrasse.

Daphnis, mon cher Daphnis, ce me dit-elle alors,
Seul soulas de mon cœur, je cède à tes efforts :
D'un mesme mal que toy, je te parle sans feinte,
Ma pauvre ame est atteinte.

Ne croy que désormais je résiste à ce Dieu,
Doux tyran de nos cœurs, qui commande en tout lieu,
Puisqu'il le veut ainsi, reçoy la récompence
De ta persévérance.

Je n'ayme rien que toy, Daphnis, n'en doute plus,
Tous les autres discours te seroient superflus :
Pour te dire en un mot, reçoy la récompence
De ta persévérance.

Conserve seulement mon honneur et ta foy,
Si ton esprit est mien, mon cœur est tout à toy :
Pour te le tesmoigner, reçoy la récompence
De ta persévérance.
Lors touché d'un désir qui n'a point de pareil,
Je saute dans le lit de ce divin soleil,
Où sans plus différer j'obtins la récompence
De ma persévérance.

Contre un Jaloux.

Stances.

Donques cet importun jaloux
Brassera tousjours contre nous
Des misérables aventures,
Et ne se contentera pas
Qu'il ne voye dans nos blessures
La source de nostre trespas.
Tirsis, celuy de mes amis,
Qui plus volontiers m'a permis
De l'employer envers Madame,
Accordoit son luth à sa voix,
Pour attirer le corps et l'ame
De la Charité que j'aimois.
Les ombres nous environnoient,
Et les estoiles ne donnoient
Trop de clarté pour nous connoistre
Quand ce fantastique resveur
Nous a fait voir par la fenestre

Un mousquet pour toute faveur.
Toutefois sçachant que Vénus
Et Mars souvent sont devenus
Espoinçonnez de mesme envie,
Nous creusmes que cet instrument,
N'estant pour nous oster la vie,
Servoit de signe seulement.
Ainsi ne laissant de chanter,
Soudain nous vismes esclater
Et vomir contre nous la flamme,
Autre que celle de l'Amour,
Qui donne son atteinte en l'ame,
Et nous fait plaindre nuit et jour.
Mais il pleut au fils de Cypris,
Que ce ne fut pas là le prix
De ma peine et de mon servage,
La balle passa sans toucher
Autre chose, pour son passage,
Que la poterne d'un boucher.
Alors le farouche jaloux
Outragea ma belle de coups,
Et la noircit de meurtrisseure ;
Je me retiray tristement,
Moins fasché de mon adventure
Que de son mauvais traitement

Chanson.

Puisqu'il faut, ma chère Lydie,
Pour garder ma fidélité,
Que la vérité je vous die,

Vous aimez trop la vanité.
Vous avez dessus vostre face
Des traits et des attraits assez.
Et de l'amour et de la grace,
Mais non pas tant que vous pensez.
Vous pensez estre belle et sage,
Prenant vos amans pour tesmoins,
Vous le seriez bien davantage,
Si vous le pensiez estre moins.
Triez l'un d'eux le plus fidelle;
Avec autant de jugement;
Comme vous pensez estre belle,
Vous le prendrez pour vostre amant.
La beauté n'est point adorée,
Où l'orgueil s'est venu loger;
Aussi dit-on que Cytherée
Fut amoureuse d'un berger.
Et la grace la plus luisante,
Qui peut à vos yeux revenir,
D'une qui fait la suffisante,
Me suffit pour me retenir.
Une franchise sans malice,
Un ris qui n'est point affeté,
Une beauté sans artifice,
Me rend sans infidélité.

Sur la maladie de Paquette.

Gausserie à M. de Vary, conseiller à Bourges.

Depuis que j'ay tourné jacquette
Embrassant un party nouveau,

De Vary, la jeune Paquette
N'a rien de sain dans le cerveau.
Le vin, dont elle est fort amie,
Luy desplait, ou la fait vomir :
Sa face s'est toute blesmie,
La pauvrette ne peut dormir.
Ses appas en fort petit nombre
Sont sur le poinct de la quitter :
Sa voix se perd, son œil est sombre,
Elle commence à radoter.
J'ay pitié de cette avanture,
Qui la fera bientost mourir ;
Et s'il se pouvoit en peinture,
Je voudrois bien la secourir.
Las ! j'entends frapper à ma porte,
Tresve à ces discours mal tissus,
Peust-estre que Paquette est morte,
S'il est ainsi, terre dessus.

Contre Paquette.

Stances.

Pour obtenir le privilège
De gouverner mes volontez,
Paquette usez de sortilège,
Qui soit plus fort que vos beautez.
Le fard, la céruse, et le plastre,
Forment vos plus mignons attraits,
Et pensez me rendre idolatre
De la peinture et des pourtraits.

Non, non, vous me rompez la teste,
Et vous mesprenez grandement;
Votre service est une feste,
Qui n'est pas de commandement.
Quand vous jurez d'estre fidelle,
Et nommez mes deux yeux vos Rois,
Vous allumez une chandelle
Devant vostre idole de bois.
Mon oreille est fort descharmée
Aux beaux discours que vous tenez;
Mais quand vous parlez d'estre aimée,
Aussi-tost je saigne du nez.
La surdité qui m'importune
Se redouble, et le cœur me faut;
Cherchez ailleurs vostre fortune,
Je tremble quand vous avez chaud.
Vos sousris, qui n'ont point de cesse,
De mon cœur ne sont pas le but;
J'irois de ce pas à confesse,
Si je pensois vous avoir pleu.
En un mot, battez bien la carte,
Afin d'avoir un jeu plus beau;
Si pour vous de moy je m'escarte,
J'auray l'appetit d'un corbeau.

Stances.

C'Est en vain que, pour decevoir
Mon cœur à l'amour insensible,
Vous contraignez vostre devoir,
Et voulez tenter l'impossible :

Car le mespris et la raison
M'ont sorty de vostre maison.
En vain d'un regard affeté,
Et d'un sousris plein de malices,
Vous voulez que ma liberté
Serve encore à vos artifices :
Maintenant vostre œil plein d'appas
Tout ce qu'il veut ne le peut pas.
Que sert de m'asseurer souvent,
Que pour moy vostre ame est bruslée,
Vos discours ne sont que du vent,
Ma paupière n'est plus voilée :
Bref, je viens vous dire en ce lieu
Pour jamais un dernier adieu.
Adieu donc courage divers,
Qu'à tout coup l'inconstance emporte,
En tenant vos yeux plus couverts
Gouvernez vous d'une autre sorte :
Dejà l'on fait courir un bruit,
Qui me desplaist et qui vous nuit.
On dit qu'à tous objects présents
Vostre ame se laisse surprendre ;
Mais que vos yeux les plus nuisants
Se changent aussitost en cendre,
Et que vostre fragilité
Surpasse ma fidélité.
On adjouste qu'à tout propos,
Afin d'estre mieux caressée,
Vostre esprit privé de repos
En prive aussi vostre pensée,
Et que tout vostre souvenir
Ne s'attache qu'à l'avenir.
Je supprime pour vostre bien

Les autres discours du vulgaire,
Et quoy que je n'attende rien
De cet office salutaire,
J'aime bien mieux vous obliger,
Que vous nuire et vous affliger.
Mais n'ouvrez plus facilement
Les secrets desseins de vostre ame :
Car l'imprudence est l'aliment
Du dueil, de la honte, et du blasme;
Et tost ou tard vous fait sentir,
Ce que c'est que le repentir.
Surtout ne pensez pas à vous
Tout ce qui se dit estre vostre,
Tel maintenant fait les yeux doux,
Qui en doux temps est à un autre,
Et qui ne voudroit pour mourir
En un besoin vous secourir.
Pour moy, si pour vous retirer
Du creux d'une tombe relente
Il ne falloit que souspirer,
Mon ardeur est si violente,
Que ne seriez sans mouvement
Desormais dans le mouvement.

Qu'il faut baiser.

Ode à Isabelle.

1.

Ma foy c'est estre trop mauvaise,
Chère Isabelle, mon soucy,
De dire alors que je te baise,

Qu'un amant ne doit faire ainsi,
Que je commets une imprudence,
Qui me pourra causer la mort :
Car si je te fais quelque tort,
J'en veux bien faire pénitence.

2.

Fay moy mourir à la mesme heure,
Qu'un baiser je t'auray ravy :
Que m'est-il que pour toy je meure,
Si pour toy seulement je vy?
Au moins sur tes lèvres décloses,
Malgré ton bel œil courroucé,
Devant ma mort j'auray sucé,
Le miel de ta bouche de roses.

3.

Tout le monde, dis-tu, soupçonne
Beaucoup de tant de privautez :
Ma foy je ne pense à personne
Auprès de tes chastes beautez :
Mon esprit passant de la veuë
Dessus ma lèvre en te baisant,
Je ne voy pas le mesdisant,
Qui ne blesse qu'à l'impourveuë.

4.

Je meurs, quand tu dis que ta vie
T'est moins chère que ton honneur :
Traistre honneur, l'objet de l'envie,
Qui prend naissance du bonheur,
Démon maudit, fausse imposture,
Idole du peuple ignorant,
Faut-il qu'on t'aille préférant
Aux loix que donne la nature?

5.

Durant cette saison dorée,
Qui fit nos pères si contents,
Quand bouche sur bouche serrée
Deux amants s'alloient esbattants,
L'envie au dangereux visage
Ne les troubloit par son crédit;
Ces mots d'honneur et de l'or dit
N'estoient point encore en usage.

6.

Tout estoit pris pour innocence
Le baiser et l'attouchement;
On ne blasmoit point la licence,
Que peut prendre un fidèle amant :
Le dueil, les souspirs et les larmes
N'avoient point encore de cours,
Au lieu qu'on les void tous les jours
Estre des sorciers et des charmes.

7.

O temps heureux et plein de gloire,
Qui t'a de ce monde chassé?
C'est la malice à l'âme noire,
Au sein de mort pasle et glacé :
Qui par des raisons détestables
Fait croire en ce siècle abattu,
Que l'innocence et la vertu
Sont des tyrans insupportables.

8.

Le bruit du peuple, qui se plonge
Au milieu de l'oisiveté,
Une erreur, un abus, un songe,
Engagent sous leur cruauté;
Et le désir et l'esprit blesme

De l'homme son mal poursuivant,
Comme s'il estoit plus vivant
Pour un autre que pour soy mesme.

9.

Le moindre geste sert d'ombrage,
Le ris est un enragement,
Le baiser fait faire naufrage
Au plus sain de son jugement :
Mesme on explique la pensée
Qui ne se peut voir ny toucher ;
On la contraint de se cacher,
De peur d'estre dite insensée.

10.

Estrange et forte tyrannie,
Hélas! sera-ce pour tousjours;
Ne verrons-nous jamais bannie
La saison de fer et ses jours,
Où la mesdisance establie
A plus de temples et d'autels,
Que jamais les Dieux immortels
N'en eurent dedans d'Italie.

11.

Cette peste avec ses blasphemes
Se guinde jusques dans les cieux,
Et pour offenser les Dieux mesmes,
Elle ouvre la bouche et les yeux :
Vénus est une garce infame,
Mercure un parfait maquereau,
Jupiter se change en taureau,
Pour mieux decevoir une femme.

12.

Ainsi chacun ressent l'atteinte
De ce démon injurieux;

Mais lorsqu'on n'en a point de crainte,
A soy mesme il est furieux :
Il se ronge, il se fait la guerre,
Quand on le mesprise soudain :
Il craint cent fois plus le desdain,
Qu'on ne fuit un coup de tonnerre.

13.

Mesprise le donc Isabelle,
Et de cent baisers redoublez,
Sans jamais plus n'estre rebelle,
Appaise mes esprits troublez :
Verse sur ma lèvre altérée
Un nectar tout plein de douceur :
Jadis on vit bien un chasseur
Estre baisé de Cythérée.

14.

Cette Déesse, qui se vante
D'estre la mesme chasteté,
Tousjours inégale et mouvante,
Amoureuse de la beauté
D'un pauvre berger de Latmie,
A bien souvent quitté les cieux
Pour baiser son front et ses yeux,
Et sa belle bouche endormie.

15.

En quel lieu du monde habitable
Le baiser est-il défendu ?
Quel barbare mal accostable
Baiser pour baiser n'a rendu ?
L'hermite le plus solitaire
Baise et rebaise bien la Croix,
Est-il possible que tu sois
Et plus dévote et plus austère ?

16.

Non, non, je lis dans ta pensée,
Tu fuis pour me faire courir,
Et contrefaisant l'offensée,
Quand d'aise je te fais mourir,
Ton œil en sa colère feinte
Annonce mon trespas prochain :
Mais tout cet artifice est vain,
Quand on aime on n'a point de crainte.

17.

Fay la douce ou bien la faschée,
Reçoy ou rejette mes vœux,
Je sçay que ton âme est touchée
Des traits d'amour et de ses feux ;
Et quoy que ta bouche mesdie,
Je descouvre la vérité,
Tu te plais trop en ta santé
Pour embrasser la maladie.

18.

Mais dequoy servent les paroles,
Faisons ensemble nostre accord :
Mesprisons les discours frivoles
Du peuple, qui veut nostre mort :
C'est une beste mal-apprise,
Sans jugement et sans raison :
Te voudrois tu mettre en prison.
S'il se fachoit de ta franchise ?

19.

Quant à moy, par tes yeux je jure,
Que tu n'auras point de repos,
Quoy qu'il soupçonne ou qu'il murmure,
Qu'en me baisant à tout propos :
Qu'il soit le tesmoin de mon aise,

Qu'en est-il? on se doit cacher
Seulement quand on veut pêcher,
Et non pas lors que l'on se baise.

Pour un Courtisan.

Stances.

Tousjours le dur soucy d'avoir des Damoiselles
Viendra-il m'empecher de reposer les nuits?
Tousjours le vain espoir de posséder ces belles
Fera-il en mon cœur un cabinet d'ennuis?
Passera-il tousjours le plus beau de sa vie
En souhaits, en désirs, sans ne rien acquérir?
Ma demande tousjours sera-elle suivie
D'un desdaigneux refus pour me faire mourir?
Si jamais le destin ne m'est plus favorable,
Donques me faudra-il recourir aux putains,
Pour en trouver quelqu'une à mon feu secourable,
Qui remette la paix parmy mes sens mutins?
Mais las! estant issu d'une très-bonne race
Pourray-je m'amuser en de si sales lieux?
Pourray-je consentir qu'un deshonneur efface
Ce qui de tous costez rend mon nom glorieux?
Ainsi dans les assauts d'une guerre civile,
Un jeune Courtisan se plaignoit du Destin :
Mais ce pauvre mignon se trouvoit malhabile,
Pour gagner une Dame, et baiser la putain.
Car pour la Damoiselle, il estoit sans mérite,
N'ayant d'autres vertus que de sçavoir jurer :
Et pour l'autre, il avoit la bourse si petite,
Qu'il fallut se résoudre à toujours endurer.

Epigramme.

Cette camuse qui s'enfuit
Quand je luy présente la bouche,
Si le luy présentois mon v..,
Elle ne seroit point farouche.

Quatrains contre des Courtisanes.

Ainsi que la chaleur est l'image du feu,
De vos bons tours ces vers le sont aussi mesdames :
Ce sont les vrays miroirs du secret de vos âmes,
Bien qu'ils ne fassent voir tout cela qu'ils ont veu.

De Madame de P. à M. de V.

Vous le voulez, je le veux bien,
Or mauditsoit-il qui l'empesche :
Madame n'attendez plus rien,
Laissez donner à vostre bresche.

Response de Madame.

J'Attens le temps et ne prends rien,
Certes aussi c'est trop attendre :
Mais à la fin il en faut prendre,
F...ons, ton conseil me plaist bien.

Madame de G. à sa fille.

Allons ma fille, voicy l'heure,
Il y en aura bien pour deux :
Qu'il n'aye peur qu'il en demeure,
Vous en voulez, et moy j'en veux.

Response.

Laissez moy faire mes prières,
Pendant que le temps le permet,
J'en suis desja à Redimet,
Je ne demeureray plus guères.

Autre à une Dame.

Beaux yeux où le flambeau de l'Amour se rallume,
Qui passez en clarté les célestes flambeaux,
Vive le mareschal qui dessus vostre enclume
Voudroit avoir donné quatre coups de marteaux.

Madame de K. à Madame de F.

Ma foy j'ayme fort vostre humeur;
Honny soit-il qui mal y pense :
Il faut avoir un serviteur,
C'est une des loix de la France.

Response.

Vous outrepassez donc la loy,
Rendant vostre amour trop commune :
Que ne vous contentez-vous d'une,
Sans rire à tout ce que je voy.

Autre à une Dame.

Au temple de Vénus, ma petite Comtesse,
Vous avez tousjours fait vostre dévotion.
Depuis quinze ans en ça, vous estes sa prestresse,
Et maintenez l'estat de sa religion.

*De Mademoiselle de ****

Du cabinet des Dieux la porte plus jolie,
Ne se peut esgaler à cette porte icy,

Avant qu'entrer en une il faut perdre la vie,
Et sans v.. on ne peut entrer en celle-cy.

Epigrammes.

S'Il estoit vray ce que l'on dit,
J'aurois ja fait l'apprentissage :
Mais j'ay encor mon pucelage,
Au moins quelques-uns me l'ont dit.

Une Dame à ses filles.

La chair se nourrit de la chair,
Il faut avoir soin de la vie :
N'attendez pas que l'on vous prie,
L'appétit convie à manger.

Response des filles.

Madame ouy, si nous osions,
Comme l'appétit nous convie,
De très-bon cœur nous gousterions
Le doux fruit de l'arbre de vie.

Epigrammes.

Ne croyez pas ce qu'on vous dit,
Sous ce sot mot soyez bien sage :
La nature n'a rien produit,
Qu'on ne puisse mettre en usage.

Response.

Il est facile de le dire
Maintenant qu'avez le pouvoir :
Si l'on avoit ce qu'on désire,
L'on contenteroit son vouloir.

Une Dame à une autre.

Vrayment je vous trouve fort belle,
Mais non pas tant que vous pensez ;
Pour cela ne vous offencez,
Vous n'êtes seule en la querelle.

Response.

Mon mary dit que vous et moy
Avons la chair toute semblable ;
Je le tiens pour fort véritable,
Car il ne dit que ce qu'il voit.

Quatrains.

Délivre moy Seigneur

Des filles de Paris qui ne disent sinon,
Je ne vous entends point, cela vous plaist à dire ;
Qui ne respondent rien que ouy, et voire, et non,
Et au partir de là se meslent de mesdire.

Délivre moy Seigneur
De celle qui vous jure estant entre vos bras,
Que vous estes tout seul qu'elle aime et favorise :
Et si vous la laissez seulement de trois pas,
Vous trouvez aussitost que vostre place est prise.
Délivre moy Seigneur
De celle-là qui dit qu'elle n'eschauffe pas
Si elle est seule au lit, qu'elle y meurt, qu'elle y glace,
Qui veut avoir quelqu'un pour eschauffer sa place,
Qui ne craint nullement que l'on use ses draps.
Délivre moy Seigneur
De celle-là qu'on dit commenter l'Aretin,
Qui fait fort bien des vers, qui escrit bien en Prose,
Qui trouve fort mauvais qu'on touche son tetin,
Et ne se fasche point que l'on touche autre chose.
Délivre moy Seigneur
De cet aspect léger plein de sable mouvant,
Qui vous aime aujourd'huy avecque tant de rage,
Et qui tout promptement remet la voile au vent,
Et de ce mesme jour fait un nouveau naufrage.
Délivre moy Seigneur
De celle-là qui veut quelques tapisseries,
Avant que de vouloir vous donner ce qu'elle a ;
Et quand elle en a eu il faut des pierreries,
Et puis une maison avant qu'en venir là.
Délivre moy Seigneur
De celle qui s'en va balayant les Églises,
La chandelle à la main et un grand chapelet,
Et si vous l'espiez, vous la verrez aux prises
Dedans un cabinet avec quelque valet
Délivre moy Seigneur
De celle-là qui feint s'enfermer tout le jour,
N'ayant autre plaisir que d'estre solitaire,

Qui trouve fort mauvais que l'on parle d'amour,
Qui n'en veut rien ouïr, mais qui le veut bien faire.
Délivre moy Seigneur
De la femme qui est plus noire qu'une mousche,
Dont le bout des cheveux commence à grisonner,
Et qui n'a tout au plus que trois dents en la bouche,
Et veut faire l'amour sans vouloir rien donner.
Délivre moy Seigneur
De celle qui nous paye en petits bracelets,
Et au partir de là veut qu'on luy soit fidelle :
Elle se trompe fort, il faut d'autres filets
Pour garder ses amants, puisqu'elle n'est pas belle.
Délivre moy Seigneur
De celle-là qui dit qu'elle est bonne pucelle,
Qu'elle n'en quitte rien à fille de Paris :
Et a toutes les nuits son ami auprès d'elle.
Non pas pour faire mal, mais de peur des esprits.
Délivre moy Seigneur
De la vefve qui fait tant et tant la jolie,
Qui s'escoute parler et se fonde en raison :
Qui ne va nulle part que chez sa bonne amie :
Mais cette amie là luy preste sa maison.
Délivre moy Seigneur
De la vieille qui a plus de quatre-vingts ans,
Qui ne peut plus marcher, qui n'a que la carcasse,
Qui n'a pas un cheveu, qui a perdu les dents,
Qui ne fait que vessir pendant que l'on l'embrasse.
Délivre moy Seigneur
De la femme qui pue de la bouche et du nez,
Que vous sentez de loin sans ouïr sa parole ;
Qui a les coins des yeux de crotte tous couverts ;
Mais de celle surtout qui a les fesses molles.

Délivre moy Seigneur
De celle-là qui rit quand on dit qu'elle est belle,
Qui frétille tousjours, qui ne sçait rien du tout
Que faire la poupée et tenir le haut bout,
Luy estant bien avis que l'on dit que c'est elle.
Délivre moy Seigneur
De la belle Nonnain qui en est bien contente,
Mais il y a un mais, il faut un Prieuré,
Ou bien une Abbaye, ou du moins une rente :
Autrement mon amy vous estes demeuré.
Délivre moy Seigneur
De celle qui s'enferme avec son secrétaire,
Pour faire une despeche à ceux-cy, à ceux-là;
Mais ces despesches là sont faciles à faire :
Car le plus ignorant est plus propre à cela.
Délivre moy Seigneur
De la Dame qui a la face cramoisie,
Le marcher de travers, le regard furieux,
L'haleine d'un retrait, l'esprit malicieux,
Et qui ne voit sinon de noire jalousie.

Regrets faits sur un fascheux logis.

Satyre.

Délivre moy Seigneur de ce triste séjour,
De ce fascheux logis, où, j'oy crier sans cesse
Le maistre, les valets, les hostes et l'hostesse,
Et où Bacchus y est adoré tout le jour.
Délivre moy Seigneur de ce charivary,
Qu'on fait soir et matin dans cette hostellerie;
L'un crie après Martin, et l'autre après Marie :

Mais ce n'est rien qui n'oit la femme et le mary.
Délivre moy Seigneur du périlleux degré,
Où il faut si souvent que je monte et descende,
Qui est droit et estroit, n'ayant qu'une limande,
Pour marches et appuy, du tout laid à mon gré.
Délivre moy Seigneur de ce joly grenier,
Là où je suis contraint de passer la journée,
Où j'oy toute la nuit une troupe affamée
De rats et de souris, qui rongent un panier.
Délivre moy Seigneur de la pluye et du vent,
Qui passe par les trous de nostre couverture,
Où j'ay desjà gagné par bonne morfondure
Une toux, un mal d'œil, et perdu une dent.
Délivre moy Seigneur encore d'un tourment,
Qui m'offense bien plus que ne fait la froidure :
C'est l'importunité d'une fumée obscure,
Qui me vient estouffer la nuit en m'endormant.
Délivre moy Seigneur de la mauvaise odeur
De ce lit, dans lequel il faut que je me couche ;
Des gros draps, des haillons qui sont dans cette couche,
Dont je ne puis parler sans avoir mal au cœur.
Délivre moy Seigneur de tous les mendians
Qui sont dedans le lit, comme poux et punaises ;
Puces et autres gens, tant galoux que galoises ;
Car je n'aimay jamais tous ces ingrédiens.
Délivre moy Seigneur de l'aller et venir
De l'hoste en mon grenier, qui vient carder la laine,
Qui a les pieds puants, encore plus l'haleine,
Et qui veut malgré moy tousjours m'entretenir.
Délivre moy aussi du caquet importun
De sa laide moitié, qui veut faire la belle,
Qui me fait souvenir d'une vieille escarcelle,
Dont le cuir tout ridé desplaist à un chacun.

Et me délivre aussi de ce fascheux engin,
Que bransle toute nuit la pauvre chambrière,
Dans lequel il y a un enfant qu'on oit braire,
Et ne s'appaise point qu'il n'ait eu le têtin.
Délivre moy encor de l'ennuyeux sermon,
Dont je suis tous les soirs pris comme à la pipée,
Par leur fils Mathurin, qui vient l'après-soupée
Me raconter les faits des quatre fils Aymon.
Délivre moy aussi, je te supplie Seigneur,
Des femmes de ce lieu qui sont si basanées
Que l'on diroit qu'elles ont raclé des cheminées,
Pour en avoir la suye et s'en donner couleur.
Délivre moy encor de ces bots et sabots,
Que portent en hyver les femmes et les filles;
Car ils m'ent ont quasi rompu les deux chevilles
En jouant avec eux à la beste à deux dos.
Bref, je te prie Seigneur, délivre moy bientost
De ce triste séjour, et que je n'y revienne;
Que de tous mes souhaits à mon but je parvienne,
Et que j'aille à Paris en trois pas et un saut.
Seigneur j'ai oublié, racontant ces plaisirs,
Le desplaisir que j'ay en jouant à première,
Où j'ay vuidé d'argent ma bourse toute entière,
Pour l'emplir puis après de regrets et souspirs.

Louange de l'Amour.

Saint Augustin instruisant une Dame,
Dit que l'amour est l'âme de nostre âme,
Et que la foy, tant soit constante et forte,
Sans vray amour est inutile et morte :

Saint Bernard fait une longue Homélie,
Où il bénit tous les cœurs qu'amour lie :
Et saint Ambroise en fait une autre expresse,
Où il maudit ceux qui sont sans maistresse.
Et Delira là-dessus nous raconte,
Que qui plus aime plus haut au ciel il monte ;
Celuy qui sceut les secrets de son maistre
Dit que l'amant, damné ne sçauroit estre,
Et dit bien plus le docteur Seraphique,
Qui n'aime point, est pis qu'un hérétique ;
Pour ce qu'amour est feu pur et céleste,
Qui ne craint point qu'autre feu le moleste.
Saint Pierre a dit qu'avec les clefs qu'il porte,
Aux vrais amants il ouvrira la porte.
Saint Jean Baptiste aux forets plus désertes
Grava l'amour sur les escorces vertes.
Saint Dominique, ennemy du désordre,
Permet l'amour à tous ceux de son ordre,
Et saint François aimant la chambrière,
N'ayant plus rien, luy donna son Bréviaire.
Celuy qui porte un gril pour son enseigne,
Les hauts effets de l'amour nous enseigne.
Celuy qui porte et bourdons et coquilles
Est protecteur et des femmes et des filles,
Saint Clément a donné force patentes
A tous ceux-là qui aiment leurs parentes.
La Magdelaine aux rochers de Provence
Du vray amour aida sa pénitence,
Saint Crespin fit en ce mestier pratique,
Puis pour aimer, il vendit sa boutique,
Et dit-on plus de ce bon saint Eustache,
Que pour aimer il perdit sa moustache.
Saint Thomas dit, et de sa propre bouche,

Qu'il ne croit rien sinon quand il y touche;
Le gros et gras Hugonis de Sorbonne
Dit que l'amour est une chose bonne ;
Monsieur Vigor en ses sermons nous preuve,
Que l'on connoist une fille à l'espreuve,
Et c'est pourquoi, comme dit saint Grégoire,
Un amant fait icy son purgatoire.
Nulle de vous ne soit donques si dure,
Qu'elle résiste à la sainte escriture;
Puisqu'on la voit de ces propos remplie,
Que pour aimer la loy est accomplie,
Et que les saints ont fait l'amour ensemble :
Nous ne sçaurions mieux faire, ce me semble.

Le grand et périlleux combat de quatre Courtisans.

Le champ estoit ouvert, où quatre combattans,
Vrais Mars en taille douce et foudres en peinture,
Pour un sujet d'amour ensemble contestans,
Dans les armes sembloient chercher leur sépulture.
Tout espoir estoit hors, en une isle enfermez,
Théatre glorieux de leur sanglante guerre,
A leurs ardents combats ils estoient animez,
Pour arbitres n'ayant que le ciel et la terre.
Vénus les aperceut en regardant des cieux,
Dans l'air elle se lance, et coulant par la nuë,
Pour ne laisser périr ces Rolands furieux,
Séparer leur querelle est promptement venuë.
Enfans, leur dit la belle, aussi hardis que beaux,
Déposez vos poignards et vos fureurs despites;

Vous ne nasquistes point pour peupler les tombeaux,
Conservez vous un peu gentils hermaphrodites.
Celle qui pour le Roy ces armes en vos mains
N'eut à son ascendant mon estre si contraire,
Que d'estre née au monde à la mort des humains,
Faites le luy plustost que vous entre-défaire.
Si par le seul duël vous estes appaisez,
Changez en la nature et le lieu tout ensemble :
Qu'il soit fait sur un lit, où les coups sont aisez,
Et demeure vainqueur celuy qui ne le semble.
Mais soit juge des coups le généreux saint Phale,
Entre tous bien-heureux, s'il le sçavoit comprendre,
De voir que sa maistresse est comme Bucéphale,
Qui ne laissoit monter que son maistre Alexandre.
Ainsi parla Vénus les débats terminant
De cette jeune troupe aux armes si connuë;
Puis soudain disparut dans le ciel retournant,
Par le mesme chemin qu'elle en estoit venuë.

Epigrammes.

Lorsque sur ton lit, à mon aise,
Catin, ton tetin droit je baise,
Tu me dis, ô cher Favory,
C'est le teton de mon mary,
Celuy qui s'enfle au costé gauche,
C'est pour toy seul, qui me desbauche :
Ton partage est bien le meilleur,
Puisque c'est le costé du cœur.

Ne croy que Francine soit folle,
De refuser une pistole,
Lorsque je la veux chevaucher :
Elle croit en sa conscience,
Que ce seroit vendre trop cher
Le regret de sa jouissance.

Lorsqu'Anthoinette eut veu, que malgré son désir
Son drole à f..tre en cul prenoit tout son plaisir,
Et que son c.. vivoit oisif et solitaire :
Que fais tu infidelle, ô perfide assassin ?
J'ai plus besoin d'un v.. que non point d'un clystère :
Je demande un f..teur, non pas un Médecin.

Sonnet.

O boscage à fils d'or, le séjour de Cypris,
O petit Mont-jumeau, d'où sourdent les délices,
Heureux port des amants et carrière des lices,
Où des douceurs d'amour l'on conteste le prix !
O rose incarnadine, en toy seule est compris
Tout le bien des mortels et toutes leurs blandices,
Pour toy c'est que l'amour, et pour tes exercices,
Le grand maistre des Dieux a le ciel à mespris.
O mon doux paradis, un chaud désir me presse,
De m'abreuver dans toy, non pas dedans Pernesse,
Pour t'esgaler en gloire au Priape Romain.

Mais le lot te desplaist et tu fuis le langage,
Demandant seulement par espèce d'hommage,
Qu'on t'adore à genoux un v.. roide en la main.

Sixain sur la comète.

Cette comète à rouge queuë,
Que depuis un peu l'on a veuë
Luire ardente dessus Paris,
Ne présage nulle infortune,
Si donques ce n'est la commune
Que redoutent tant les maris.

Tombeau.

Amy si tu es démonté,
Si ton cheval est déboité,
Adresse moy ton adventure :
Tu trouveras sous ce tombeau
Celle qui servant au bordeau
A Charon servoit de monture.

Dialogue.

Deman. Qui est ce corps, que mille enfans en dueil
S'en vont pleurant le menant au cercueil ?

Resp. C'est Picholin, que ces vefves pleurantes
Vont conduisant sous ces voutes relantes.
Deman. Les vefves, non les filles? *Resp.* Vefves, car Picholin
Pouvoit bien chevaucher sans laisser d'orphelin :
Il fut bougre parfait, et mesme jusqu'aux chattes,
Il les a enfilées en despit de leurs pattes :
Et pour te faire voir que je ne suis menteur,
Si tu ne sors d'icy il te f..utra, Lecteur.

Satyre.

Que mes jours ont un mauvais sort,
Que ma planette est mal logée,
Que la fortune est enragée,
De me persécuter si fort.
L'on ne me voit point rire aux farces,
Je n'aime ny bals ny chansons,
F..tre des culs et des garçons,
Maugre-bieu des cons et des garces.
L'on me dit, ta femme chevauche,
Je viens de perdre mon argent :
Je fay rencontre d'un sergent,
Et j'ay veu le croissant à gauche.
Je me fasche et me plains de tout,
Tout ce que je voy m'importune :
Ventre-bleu le destin me fout,
J'enrage contre ma fortune.
Je pisse le verre et le feu,
Je ne crache que de la colle,

Je n'ay pas presques un cheveu,
Ha ! ventre-bleu j'ay la vérolle.
J'ai la gravelle dans les reins;
Je ne trouve plus que je f. . te
Et la sainte ampoulle de Reims,
Tariroit plustost que ma goutte.
A cinquante ans un homme est mort,
Ce n'est plus rien que pourriture :
Morbleu les destins nous font tort,
F..tre d'eux et de la nature.

Epigramme.

Les chancres m'ont laissé sécher
Tant de gale dessus la chair,
Qu'elle ne peut devenir molle,
Et mesme à ce renouveau
Il m'en revient dessus la peau :
Ha ! ventre-bleu j'ay la vérolle.

Pour l'hyver de l'an 1622.

Satyre.

Tyrcis, qui me vois tout transi,
Trouves-tu pas ce froid icy
Plus grand que celuy de décembre,
Et qu'il fait meilleur dans ta chambre

Le dos tourné devers le feu,
Passer le temps à quelque jeu,
Rire et se procurer à boire,
Que pour aller chercher la foire,
Pisser comme je fay souvent
Sur le Pont-neuf le nez au vent?
L'air qu'on y respire est de glace;
On n'y peut marcher sans grimace,
Le manteau jusques sur le front,
Comme un qui redoute un affront,
Cette froidure est bien estrange,
Qui fait des rochers de la fange;
Qui fend les massifs fondements
Des plus asseurez bastiments,
Et se roidit contre la Seine
Qui ne va plus qu'avecque peine :
Tout se ressent de son effort,
Les bateaux sont cloüez au port,
La Samaritaine enrumée
N'a plus sa voix accoustumée ;
Sa cruche seiche jusqu'au fond
Ne verse plus d'eau sur le pont;
Les moulins sans changer de place
Demeurent oisifs sur la glace :
Les crocheteurs demy troublez
Rappellent à coups redoublez
Toutes leurs chaleurs naturelles,
Frappant des bras sous les aisselles :
Les misérables porteurs d'eau
Tremblants en l'attente du seau,
Qui se remplit à la fontaine
Chauffent leurs mains à leur haleine ;
Les plus pénibles artisans,

Partout chagrins et despaisants,
Demeurent avec leurs pratiques
Les bras croisez dans leurs boutiques ;
Les pauvres gelez et transis,
Contre la terre mal assis,
Aux lieux publics d'une voix lente,
Et d'une main seiche et tremblante,
Demandent l'aumosne aux passans,
Mais le froid leur glace les sens ;
Les Dames ne font plus la presse
Comme elles souloient à la Messe ;
Celles qui s'escartent du feu,
La lévre pasle et le nez bleu,
Paroissent toutes morfonduës
En carrosse au milieu des ruës ;
Celles qui restent aux maisons,
Troussent leurs nippes aux tisons,
Et devant leurs chiens et leurs chattes
Monstrent leurs cuisses délicates.
Le Courtisan le plus adroit
Ne peut s'empescher dans ce froid,
Que sa barbe en fer de toupie
Ne se gèle avec sa roupie :
Chaque fois qu'il se va chauffer
Il y fait repasser le fer.
Ceux que la pauvreté dispense
De se porter à la despense,
De bonne heure se vont coucher,
Parce que le bois est trop cher.
On voit les bourgeoises proprettes,
Avec ces petites soubrettes,
Qui trottent comme des souris
Dessus le pavé de Paris.

Les carrefours sont sans tripières,
Les sergens quittent leurs barrières,
Les femmes qui vendent du fruit.
Aux marchez ne font plus de bruit.
Tout divertissement nous manque,
Tabarin ne va plus en banque,
L'hostel de Bourgogne est désert,
Chacun se tient clos et couvert,
Et moy Tyrcis, j'en fais de mesme,
Car j'ay le visage si blesme
Du froid que je viens d'endurer,
Que je suis contraint d'en pleurer :
Et bien que je sois à mon aise
Auprès de toy devant la braise,
Pour te conter ces accidens,
J'ay peine à desserrer les dents.

Ode sur un portrait fait à plaisir.

O chef-d'œuvre de nature,
Merveille le plus beau des arts,
Parfait assemblage des fards,
Qui faites honte à la nature.
Beau pourtrait que j'ayme sur tous,
D'où vient que pour l'amour de vous
Je m'arreste icy d'ordinaire,
Veu que la douceur de vos traits
Ne me figurent les attraits
Que d'une chose imaginaire ?

Comment avez vous le pouvoir
De ravir mes yeux et mon âme?
D'où naist ce désir qui m'enflamme?
Pourquoy m'obstinay-je à vous voir?
Si j'estois espris d'un visage,
Dont je vous creusse estre l'image,
A bon droit je vous chérirois,
Et ne voudrois pas faire eschange
De vous aux traits de Michel Ange,
Qui sont aux cabinets des Rois.
Mais quoy, vous n'empruntez vos charmes
Que de la main de vostre auteur :
Vous n'avez rien que de menteur,
Si vous ne provoquez mes larmes.
Et quelle estrange cruauté?
Je connoy que vostre beauté,
Par mes pleurs peut estre effacée;
Qu'on luy peut nuire du toucher,
Et sans pouvoir m'en empescher
Je la tiens tousjours embrassée.
Je veux que l'esclat de vos yeux
Surpasse la nature mesme,
Que vostre beauté soit extrême,
Qu'on n'eut jamais rien fait de mieux.
Que la main d'un second Appelle
Vous ait fait la face si belle,
Les traits d'un visage si doux;
Si vostre essence n'est fondée,
Que sur l'effort de son idée,
Pourquoy suis-je amoureux de vous?
Cependant l'ardeur me consomme,
Je brusle et je ne sçay comment,
Contraint d'adorer follement

L'imagination d'un homme.
Ce mignon qui se creut si beau,
Mirant son visage dans l'eau,
N'eut jamais un amour si folle,
Car il ne se connoissoit pas,
Et moy j'aime les faux appas
Que je connois dans une idole.
Je surpasse tous les humains
Au fol désir qui me provoque ;
Pigmalion, dont on se mocque,
Aima l'ouvrage de ses mains.
Ixion qui creut sous la nuë
Tenir sa Junon toute nuë,
Au moins contenta son désir;
Mais près de l'objet qui m'enflamme
J'accrois le désir de mon âme,
Sans espérance de plaisir.
Que j'ay d'ennemis à combattre;
Dieux, en quels tourmens je me voy,
Lorsque je tiens auprès de moy
Ce cher tableau que j'idolâtre.
Il accorde tout à mes vœux,
Je le caresse quand je veux,
Et rien de bon ne me succède :
Car ses regards sont innocens,
Ses baisers froids et languissans,
Et sa faveur sans aucun aide.
Pour donner le jour à ses yeux,
Je voudrais comme Promethée,
Avec une audace effrontée,
Pouvoir ravir le feu des cieux.
Et quand pour punir mon offense
On m'exposeroit sans défense

A la faim d'un second vautour,
J'aurois beau languir à la gesne,
Avant que de souffrir la peine,
Que je sens de mon fol amour.
Cher amy, qui pour mon dommage
Conserves si soigneusement,
Près de ton lit pour ornement,
Cette belle et parfaite image,
Fay qu'on la brusle devant toy,
Qu'une fois pour l'amour de moy,
Je la puisse voir enflammée,
Et que mes désirs continus,
Retournant comme ils sont venus,
Aillent avec elle en fumée.

Epigrammes.

Si vous croyez que vos regards
Pour blesser mon cœur sont des dards,
Vostre vanité vous abuse :
Car si je dois sentir vos coups,
C'est que voyant une Méduse,
Je deviens rocher devant vous.

Masette est femme très-honneste,
Et si ce n'est un jour de feste,
Elle a tousjours l'esguille en main;
Mais c'est une esguille marine,

Qui sert à trouver le chemin
Sur l'océan de son urine.

Fie la voile au vent, fie ta nef aux flots,
Mais ne fie ton cœur à la femme muable :
Le vent est plus constant, l'onde plus véritable
Que leurs affections, que leurs fardés propos :
Nulle femme n'est bonne, et si par adventure
Quelq'une s'en trouvoit, je ne puis pas songer,
Par quel secret destin en bonne on peut changer
Une chose qui est mauvaise de nature.

Sonnet.

Poltron v.. que tu es, tu lèves haut la teste,
Tu fais bien le vaillant, tu menaces de loin,
Tu tempestes d'ardeur, et quand il est besoin,
Tu deffaus et tout court ta furie s'arreste.
Viens ça, lasche vilain, d'une si grande beste,
Comme est le mien d'honneur, as-tu si peu de soing,
Je t'anime au combat, je te prends à plein poing,
Et pliant tu t'abbats infame et deshonneste.
Va, que maudit sois-tu, tu m'as fait si grand tort,
Que j'atteste Vénus, je vousdrois estre mort :
Je t'ay veu si vaillant, je t'ay veu si bien faire,
Sans qu'il en fut besoin, et maintenant coüard,
Que j'ay voulu prouver ta force en bonne part,
Jamais à mon désir tu n'as peu satisfaire.

Epigramme.

Je voy bien à vostre mine,
Que je vous desplay du tout,
Mais vous n'estes pas si fine
Que je ne sçache qui vous fout.

Contre un Courtisan.

Satyre.

Craintif comme un cerf qu'on chasse,
Et de plus mauvaise grâce,
Que n'est quelque gros cafard,
Je suis ce brave gendarme,
Qui ne fut oncques sans arme,
Et ne vit jamais le combat.
Je suis ce brave Ganimède,
Qui puis blesser sans remède
Des âmes un million ;
Roy des villes abismées,
J'ay les fesses couronnées
Des fleurs de satyrion.
Au lit ainsi qu'à la guerre
D'une pique l'on m'enserre,
Et si j'ay cela de bon,
Qu'en l'un ny en l'autre usage
Jamais ne tourne visage
Vers l'ennemy, ce dit-on.
Quelquefois comme un saint George,

Armé jusques à la gorge,
Ou bien comme un Jacquemard,
En masque je me présente,
Mais cet habit m'espouvante,
Si ne suis-je pas coüard?
Bien souvent j'ay oüy dire
Que la calamité attire
Le fer, je m'en suis servy :
Mais par un effet estrange
Sur moy la vertu se change,
Sans pouvoir estre guéry.
Fi d'honneur, fi de la guerre,
Bacchus orné de lierre,
Vénus tournée à l'envers,
Sont les Dieux que je veux suivre :
Dessous leurs loix je veux vivre,
Les honorant dans mes vers.

Epigramme.

Ce quatrain tout plein de diffàme,
Qu'on dit que sur vous j'ay fait,
Je ne l'ay sur vous fait Madame,
Mais je voudrois bien l'avoir fait.

Stances.

Femmes qui aimez mieux le f..tre que le pain,
Qui prenez en f..tant un plaisir souverain,

Qui faites de vos c... une source seconde,
Qui crevez de despit quand on ne vous fout point,
Laissez vous f..tre à moy, j'ai le v.. en bon point,
Et vous direz que c'est le paradis du monde.
Je croy que tout f..toit quand je fus engendré,
Tant je suis en f..tant chaudement agité
D'une ardeur qui n'est point à tous f..teurs commune.
Si j'approche d'un c.. je me sens eschauffer,
Ny mary ny parent ne peuvent m'estonner,
Mon v.. et mes c....lons courent mesme fortune,
O mourir agréable, ô trespas bienheureux,
S'il y a quelque chose en ce monde d'heureux,
C'est un tombeau tout nud d'une cuisse yvoirine ;
Les esprits vont au ciel d'un ravissement doux,
Si l'homme meurt dessus, la femme meurt dessous ;
Mais une mort est peu pour chose si divine.
  Ce sont mots inventez de parler de l'honneur,
Et dire qu'en f..tant on n'a point de bonheur,
Et que celuy qui f..t à la vertu s'oppose ;
Il n'est point d'autre honneur que de f..tre très-bien :
Car sans ce doux plaisir la vertu ne vaut rien.
Honneur, f..tre et vertu, c'est une mesme chose.

Quatrains contre les hommes.

Délivre moy Seigneur

Délivre moy Seigneur de l'homme vicieux,
Et de tous les aguets de son âme meschante,
Qui attache, et qui jette à celuy qui le hante
La fange sur le front et la poussière aux yeux.

Délivre moy Seigneur
De celuy qui me dit qu'il m'est fort bon amy,
Et toutesfois je sçay que quand il se rencontre
Que l'on mesdit de moy il fait de l'endormy,
Et de peur de fascher il n'est ny pour ny contre.
Délivre moy Seigneur
De celuy qui m'enseigne à estre charitable,
Et pille à toutes mains, et desrobe en tout lieu,
Qui dit bien des propos qui sont propres à Dieu,
Mais qui ne fait sinon que les œuvres du diable.
Délivre moy Seigneur
De celuy-là qui feint avoir le cœur ouvert,
Et tout ce qu'il vous dit n'est rien de ce qu'il pense,
Et tout le jeu qu'il jouë, il le jouë à couvert,
Et feint de vous loüer alors qu'il vous offense.
Délivre moy Seigneur
De celuy qu'on ne peut jamais prendre sans vert,
Qui en mille façons interprête son dire,
Qui en tous ses propos se tient clos et couvert,
Et picque jusqu'au sang faisant semblant de rire.
Délivre moy Seigneur
De celuy qui m'ayant fait boire le poison,
Et me voyant mourir fait mine de me plaindre;
De celuy qui a mis le feu dans ma maison,
Et feint de porter l'eau pour le vouloir esteindre.
Délivre moy Seigneur
Du Prélat qui ne sçait que c'est de charité,
Qui ne donne jamais, qui brusle d'avarice,
Qui est tousjours vestu à la simplicité,
Et qui est au dedans tout fourré de malice.
Délivre moy Seigneur
Du Juge que l'on tient pour fort homme de bien,
Et compose sous main avecque les parties,

Qui fait perdre la cause à qui ne donne rien,
Et qui la fait gagner s'il a les mains nanties.
Délivre moy Seigneur
De ce pauvre ignorant qui ne sçait rien du tout,
Et dispute tousjours de la Philosophie,
Qui meut des questions et n'en vient pas à bout,
Et puis trouve mauvais s'il voit que l'on en rie.
Délivre moy Seigneur
Du voisin qui s'en vient demander son voisin,
Alors qu'il n'y est pas, pour mieux voir sa voisine,
Et du cousin qui feint rechercher son cousin,
Non pas pour son respect, mais bien pour sa cousine.
Délivre moy Seigneur
De celuy qui souvent change d'opinions,
Et ne se peut résoudre en toutes ses affaires,
Ou bien s'il se résoult, ses résolutions
Se changent aussitost en mille avis contraires.
Délivre moy Seigneur
De ce jeune mignon, qui se vante à crédit
D'avoir eu en ses mains tant de belles fortunes,
D'avoir receu poulets, et d'avoir tant escrit,
Et n'eut jamais faveur que des femmes communes.
Délivre moy Seigneur
De celuy qui ne tient jamais autre propos
A la Dame qu'il sert, sinon qu'elle est fort belle,
Qu'elle est en fort bon point, et n'a rien que les os
Qui luy percent la peau, et dit qu'il meurt pour elle.
Délivre moy Seigneur
De celuy qui m'a dit cent fois que je l'employe,
Et si je vay vers luy pour demander secours,
Il saignera du nez, et tousjours me renvoye
De demain à demain, de huit jours en huit jours.

Délivre moy Seigneur
De celuy qui nous presche une fausse doctrine,
Et se fait un nouveau prophète de la Loy,
Qui nous meine tout droit au chemin de ruine,
Et nous fait desvoyer du chemin de la Foy.
Délivre moy Seigneur
Du mary qui s'en vient demander à sa femme,
Après qu'on est party, que vous disoit un tel?
Vous parloit-il d'amour? jurez moy sur vostre âme,
S'il ne vient pas icy pour me donner martel?
Délivre moy Seigneur
Du rousseau tavelé qui bat un peu des aisles,
Qui donne un coup de pied à ses plus gros amis;
Car je n'aime non plus les pieds que les aisselles,
Et les tiens pour suspects et pour mes ennemis.
Délivre moy Seigneur
De ce jeune frisé qui n'a point d'asseurance,
Qui demeure tout court quand il a dit trois mots,
Qui paye tout contant, mais c'est en révérence,
Qui ne respond jamais sinon mal à propos.
Délivre moy Seigneur
De ce Monsieur mon fils qui n'a point d'exercice,
Au premier appareil est connu pour un sot:
Qui ne fait rien si bien que d'offrir son service,
Qui ne fait rien si mal, quand il est pris au mot.
Délivre moy Seigneur
Du lourdaut qui diroit que ce seroit un crime,
De s'adresser en lieu où quelqu'un aye part,
Qui ne sçait qu'en amour aussi bien qu'à la prime
L'on y entre souvent comme estant tiers ou quart.

Epigramme.

Le ris, compagnon de santé,
Est propre à la race mortelle :
J'ay souvent expérimenté
Qu'il fait grand bien à la ratelle.
Ce Poëte n'est pas sans cervelle,
Qui nous fait rire en s'esbatant :
Je ne sçay pas comme il s'appelle,
Mais je vay boire à luy d'autant.

Des chevaliers de la gloire.

Stances.

Que les Chevaliers de gloire
Ayent sur dix mille victoires,
Cela se peut facilement :
Mais de sortir sans nulles dettes,
Après tant de despences faites,
Cela ne se peut nullement.
Que les Chevaliers très-fidelles
Trompent tous les jours quelques belles,
Cela se peut facilement :
Mais de tromper sur leur créance
Les marchands sans donner finance,
Cela ne se peut nullement.
Que les quatre vents sur leurs testes
Fassent tourner des girouëttes,
Cela se peut facilement :

Mais qu'après tant de belles courses,
Il ne sorte rien de leurs bourses,
Cela ne se peut nullement.
  Que le phœnix, oiseau unique,
Remporte une gloire authentique,
Cela se peut facilement :
Mais que ces géants invincibles,
Sans argent se rendent visibles,
Cela ne se peut nullement.
  Qu'on fasse les Césars revivre,
Qu'on vienne à leur valeur ensuivre,
Cela se peut facilement :
Mais des trésors imaginaires
Payer marchands et lapidaires,
Cela ne se peut nullement.
  Que les Nymphes rendent les braves
Et les plus graves leurs esclaves,
Cela se peut facilement :
Mais qu'aucune d'elles fléchisse
Les marchands remplis d'avarice,
Cela ne se peut nullement.
  Que les neuf Muses l'on estime,
Autant la prose, que la rime,
Cela se peut facilement :
Mais qu'elles payent tant de hardes,
En Sonnets, Rondeaux et Ballades,
Cela ne se peut nullement.
  Que les grands Chevaliers de France
Apprennent aux faquins leur lance,
Cela se peut facilement :
Mais pour leurs escus, je denote
Qu'ils logeront chez Gaspardote,
Cela ne se peut nullement.

Epigrammes.

Excusez moy belle Cliante,
De quoy je ne puis vous aymer,
Et si la brunette Amarante
Seule a pouvoir de m'enflammer;
Souvent la beauté du visage
N'assujettit pas un courage :
Amour, ce guerrier indompté,
Pour nous surprendre a divers charmes,
Mais quelquefois les moindres armes
Sont les armes de la beauté.

Alix ne pouvant apaiser
Le courroux de sa fille Isante,
Qu'aucun n'avoit voulu baiser,
Luy dit cette raison pressante :
Mais ma fille c'est un grand fait,
Croyez qu'il n'y va rien du vostre,
Aimant son sexe, comme il fait,
Il ne peut pas aimer le nostre.

Alix je suis hors de servage,
Le temps me donne guérison ;
Qu'on ne m'estime point volage,
Pour n'aller plus en ta maison.
Je n'ay point fait d'autre maistresse,
J'en jure amour et son bandeau ;

C'est que j'ay promis à confesse
De n'aller jamais au bordeau.

Sonnet.

Presser de chauds baisers ma bouche de sa bouche,
De ses bras amoureux m'estreindre fermement,
En riant s'eschapper de son embrassement,
Me nommer importun et faire la farouche;
Feindre un petit refus alors que je la touche,
Puis d'une blanche main l'y mettre entièrement,
Aux accords de Vénus respondre esgalement,
Et d'une langue humide attaquer l'escarmouche;
Fermer à demy l'œil et me dire, attendez,
Je ne fais pas encore et desjà vous rendez;
M'appeler de ces mots qu'enseignent les délices;
Mourir quand elle y tombe, en rendant se pasmer,
Et pour m'y eschauffer sçavoir mille artifices,
Sont-ce pas des raisons pour me la faire aimer?

Epigrammes.

J'estime fort vostre doctrine,
Vostre bel esprit, vostre mine,
Qui vous fait estimer de tous;
Mais pour moy, qui ne suis qu'un asne,
Je n'aime rien si je ne f..s,
Fussiez vous la Papesse Jeanne.

Elle suceroit bien la goutte
De quelque gros v.. reboulé,
Mais je veux qu'un goujat la f..te
Avec un concombre pelé.

D'une qui estoit borgne et bossuë.

Si l'œil n'est pas l'image estroite
De l'esprit, soit bon ou pervers,
Son âme ne peut estre droite,
Puisque ses yeux sont de travers.
Ceux qui l'ont fait estoient bons maistres,
Je trouve qu'ils avoient raison,
De luy avoir fait la fenêtre
Aussi droite que la maison.

Sonnets.

Doux est le front de ma belle maistresse,
Doux est le trait que décochent ses yeux,
Doux est son teint, doux son ris gracieux,
Douce est aussi sa bouche charmeresse.
Douce est sa voix, douce sa blonde tresse,
Douce est sa jouë, où se plaisent les Dieux,
Doux est aussi son sein délicieux,
Douce est sa main, qui doucement me presse.
Douce est sa jambe, et doux son pied joly,
Doux son nombril, doux son ventre poly,

Doux est l'attrait de sa grâce divine.
  Mais plus que tout, amy, je trouve doux
Le mouvement de cette belle Alcine,
Lors qu'il advient qu'en secret je la f..s.

Saturne aime le ciel et Jupin son tonnerre,
Junon les cœurs hautains, Cyprine les esbats,
Mercure les discours, Mars les cruëls combats,
Diane les forests, Cérès toute la terre.
  Neptune son trident, Bacchus son vert lierre,
Minerve la sagesse, et Pluton les lieux bas,
Vulcain le feu ardent, Mégère les desbats,
Flore les belles fleurs que Printinne desserre.
  Pan se plaist dans les bois, et Priape aux jardins,
Pales aime les prez, et Thémis les humains,
Phœbus sa douce lyre, et Cupidon ses flesches.
  Les Parques leurs fuseaux, la Lune son esclat,
Hercule ses labeurs, les f..teurs toutes bresches,
Et Lise n'aime rien que mon v.. délicat.

J'ay les couillons enflez de t'avoir tant f..tuë,
Encore n'est-ce assez, ce me reproches tu :
Trois coups sans desconner, quoy ! n'est-ce assez f..tu ?
Si j'en fais jamais plus que le diable me tuë !
  Veux-tu que jour et nuit mon courtaut s'esvertuë,
Qu'en la fleur de mon âge on le voye abattu ?
Jeune il faut conserver la foutante vertu,
De peur que vieil ne soit la mentule abattuë.
  Bienheureux sont les v... que l'on ne peut dompter,

Pource que tous les c... ils peuvent contenter :
Mais quel c.. fut content au jeu de f..terie?
Plustost se lasseroient les enfers de corps vifs,
Que les c... féminins du f..tre de mon v..
Qui leur sert de nectar et de douce ambroisie.

Epigramme.

Puisque comme tu dis Pilame,
Les vers que tu fais sont dorez,
Il ne leur reste que la flamme,
Pour les rendre tout espurez.

Stances.

Si vostre œil tout ardent d'amour et de lumière
De mon cœur vostre esclave est la flamme première
Que comme un astre saint je révère à genoux,
Pourquoy ne m'aimez vous ?
Si vous, que la beauté rend ores si superbe,
Devez comme une fleur, qui flestrit dessus l'herbe,
Esprouver des saisons l'outrage et le courroux,
Pourquoy ne m'aimez vous?
Voulez vous que vostre œil en amour si fertile
Vous soit de la nature un présent inutile?
Si l'amour comme un Dieu se communique à tous,
Pourquoy ne m'aimez vous?
Attendez vous un jour qu'un regret vous saisisse?

C'est à trop d'intérest imprimer un supplice.
Mais puisque nous vivons en un âge si doux,
Pourquoy ne m'aimez-vous?
Si vostre grand' beauté toute beauté excelle,
Le ciel pour mon malheur ne vous rend point si belle.
Il semble en son dessein avoir pitié de vous,
Pourquoy ne m'aimez-vous?
Si j'ay pour vous aimer ma raison offensée,
Mortellement blessé d'une flesche insensée,
Sage en ce seul regard, que j'ay bény les coups,
Pourquoy ne m'aimez vous?
La douleur m'estrangeant de toute compagnie
De mes jours malheureux à la clarté bannie,
Et si en ce malheur pour vous je me résous,
Pourquoy ne m'aimez vous?
Fasse le ciel qu'enfin vous puissiez reconnoistre,
Que mon mal a de vous son essence et son estre :
Mais Dieu, puis qu'il est vray, yeux qui m'estes si doux,
Pourquoy ne m'aimez vous?

Sonnet.

Et bien mon doux amy, comment vous portez vous?
Estes vous satisfait du c.. de Magdelaine.
Quant à moy je suis bien, j'ay le v.. en haleine,
Tout prest comme il me semble à f..tre quatre coups.
Je prends tant de plaisirs à l'heure que je f..us,
Et que Rose sous moy à f..tre je demeine,
Que lassé de mon âme au bout du v.. la meine,
Pour faire un lit d'honneur entre ses deux genoux.

Mon v.. en y pensant se roidit et s'eschauffe
Tellement que sa forme apparoit par dehors ;
Au souvenir de Rose je fay lever ma chausse.
Rose, de qui le c.. a de roses les bords,
Où je voudrois fourrer les couilles et le corps,
Et là comme un anchois me fondre tout en sausse.

Epigramme.

De Catin qui avoit mal à son cas.

Si mon c.. pourrit au dedans,
Ne faut que personne me touche :
On voit que je n'ay point de dents,
Que l'on me f.. te par la bouche.

Sonnet.

La grande volupté qu'on reçoit en f..tant,
Le suave nectar que le f..tre liquide,
L'ambroziage doux qui fait le comble vuide,
Pour qui le bon f..teur hardy se va battant.
Le plaisir que l'on a quand l'on va recherchant
Les chambrettes d'un c.. que la douceur humide
Fait tant bransler un cul en servant de doux guide,
Au f..tre foutatif qui coule en culetant,
Mignon, petit mignon, je t'honore tout outre,
Qui veut vivre en ennuy il faut vivre sans f..tre :

Non, je le feray tant, et veux que mes couillons
Gambadent près d'un cul en escumant de rage.
Ah, c'est un grand plaisir, de manger son potage
Trempé deux ou trois fois en de si gras bouillons.

Epigramme d'un Apothicaire.

Un Apothicaire en soy mesme
Voyant sa femme pasle et blesme,
Juroit sambieu, je suis cocu.
D'où vient, luy dit-il, cette glace?
Et que voulez vous que j'y fasse,
J'ay toute la chaleur au cul.

La jalousie au ballet de Persée et d'Andromède.

Je hay la lumière des cieux,
Je hay toute chose prospère :
Rien ne sçauroit plaire à mes yeux,
Je suis fille d'amour et fais croistre mon père.
Je n'ay ny repos ny loisir,
Je n'arreste jamais en place :
Je vole comme le désir,
Et tous les feux je convertis en glace.
On ne voit jamais d'amoureux
Sans une fièvre dangereuse :
Et durant l'accez douloureux
Je cause les frissons d'une fièvre amoureuse.
Bien que je vueille tout sçavoir,

Je me fasche de trop attendre :
Je veux tout attendre et tout voir,
Et ne crains rien sinon que de voir et d'entendre.
Rien n'est comme moy d'inconstant,
La peur me fuit, tousjours je tremble,
Je veux mal et bien à l'instant,
Si j'aime la beauté, je la hay tout ensemble.
Mais je fais un ferme dessein
D'acquitter l'âme de Phinée :
Je m'en vay loger dans son sein,
Et luy dire qu'un autre a sa Dame emmenée.

Epigramme contre un Sodomite.

Un Seignéur, favory des Dames de la Cour,
Se trouvant affoibly d'un chancre par derrière,
Son Médecin accort luy alla dire un jour :
Je me doute, Monsieur, qu'avant passer carrière
De l'un à l'autre pole, il faudra maintenant
Pour punir le forfait d'un si énorme vice,
Que vous portiez au front et dans le fondement
L'un des Signes qui f.ut, et l'autre qui solstice.

Tombeau.

Cy gist de peur qu'il ne se mouille,
Dessous ce tombeau vermoulu,
Un qui se fust bien dans sa couille
Ensevely, s'il eust voulu.

De Janot qui se plaignoit que sa femme n'estoit pucelle.

La faim, la honte, et le dommage,
Suivent tousjours les mariez :
Si lors qu'ils sont appariez
L'un d'eux n'a point son pucelage,
Pourquoi faut-il que vous doutiez,
Portant bas les yeux et la verge,
Si vostre femme n'estoit vierge ?
N'importe puisque vous l'estiez.

Epigrammes.

D'un Maquereau.

En vain il brouille son cerveau,
Pour nous fagoter quelque ouvrage :
Il gagnera bien davantage
A son mestier de maquereau.

De Janot et d'Isabelle.

Un jour l'amoureux d'Isabelle
Dessous sa cotte luy touchoit,
Elle qui faisoit la pucelle
Feignoit que cela luy faschoit :

Mais Janot plus se délectoit
D'accorder sa fluste avec elle.

Dialogue.

De Floris et d'Hermize.

Demande.

Quand la belle Lays sous l'effort de ses charmes
Fit ployer vostre cœur, qu'estiez vous devenu ?
Où estoit vostre Amour, que fit-il de ces armes ?
Je croy qu'il fut surpris et se trouva tout nud.

Response.

Mon cœur ne ploya point sous l'effort de ses charmes,
Contre cette Méduse il devenoit rocher,
Mon Amour tout divin n'avoit que faire d'armes,
Les traits qui sont mortels ne le peuvent toucher.
D. Si deviez vous mourir plustost que de vous rendre,
Et vous courber au joug d'une nouvelle loy,
Si vous m'eussiez aimé, vous pouviez vous défendre
Du seul ressouvenir que vous estiez à moy.
R. Quand je l'eusse voulu, je ne pouvois me rendre,
Je n'estois plus à moy puisque je suis à vous :
Oncques nouvelle loy ne m'aviendra de prendre,
Pour quitter vostre joug, que je trouve si doux.
D. Mais quoy, vostre mémoire à l'heure fut charmée,
Par la douce prison de ce beau changement :
Vous mistes en oubly que vous m'aviez aimée,
Et fistes un grand tort à vostre jugement.
R. Ma mémoire jamais ne sera tant charmée,
D'oublier vos beaux nœuds, qui me tiennent pressé,

Je ne diray non plus que je vous aye aimée,
Mon amour est un Dieu qui n'a point de passé
D. Vous deviez vous loger selon vostre mérite ;
Ce qui s'acquiert sans peine est de peu de plaisir :
Une Déesse mesme est chose fort petite,
Quand ses embrassemens ne coustent qu'un désir.
R. Je n'ay point de désir, moins ay-je de mérite,
Pour jouyr de la belle et gouster les plaisirs
De ses embrassements, néansmoins je la quitte,
Car une ardeur plus brave allume mes désirs.
D. Vous ne m'avouez point d'avoir senti la flamme,
Ny d'avoir vostre amour dans le sien contenté,
Vous dites seulement qu'elle piqua vostre âme,
Et qu'elle a des attraits dont vous fustes tenté.
R. Je ne puis avouer d'avoir senti la flamme,
Jamais plaisir commun ne sera mon vainqueur :
Je ne puis dire aussi qu'elle ait picqué mon âme,
Car elle picque plus à la bourse qu'au cœur.
D. Je m'en rapporte à vous, mais on ne me veut croire,
On dit que vos désirs sont venus à l'effet :
Ne vous en vantez point, car c'est trop peu de gloire,
Vous avez fait un tour que prou de gens ont fait.
R. Je ne me vante point, quoy qu'on en veuille croire,
Que j'aye fait venir mes désirs à l'effet :
Mais je me vante bien sans en prétendre gloire,
Qu'il n'a tenu qu'à moy que je ne l'aye fait.
D. Mais reconnoissez moy avecque repentance,
Que vous fustes volage et peu fidelle amy :
Quiconque prétend faire entière pénitence,
Ne doit point confesser ses pêchez à demy.
R. Je reconnoistray bien non avec repentance,
Que je n'ay pas esté un si parfait amy,
Que je ne puisse bien mériter pénitence,

S'il se faut confesser d'un mal fait à demy :
 Mais ne me nommez plus infidelle et volage,
Je suis en vostre amour lié trop fermement,
Jamais ne m'aviendra de changer de courage,
Si je ne perds la vie ou bien le jugement.

Huit Sonnets.

I. — Maistresse embrasse moy, baise moy, serre moy,
Haleine contre haleine eschauffe moy la vie :
Mille et mille baisers donne moy je te prie :
Amour veut tout sans nombre, amour n'a point de loy.
 Baise et rebaise moy, belle bouche, pourquoy
Te gardes-tu là bas, quand tu seras blesmie,
A baiser de Pluton ou la femme ou l'amie,
N'ayant plus de couleur ny rien semblable à toy.
 En vivant presse moy de tes lèvres de roses,
Bégaye en me baisant à lèvres demy-closes :
Mille mots tronçonnez mourant entre mes bras.
 Je mourray dans les liens, puis toy ressuscitée,
Je ressusciteray alors ainsi là bas :
Le jour tant soit-il court vaut mieux que la nuitée.

II. — La mère des amours honore dans les cieux,
Pour avoir trois beautez, trois graces avec elle :
Mais tu as une laide et sotte Damoiselle,
Qui te fait deshonneur, le change vaudroit mieux.
 Jamais le chef d'Argus, fenestres de cent yeux,
Ne garda si soigneux Linachide pucelle,
Que sa rude paupière à veiller éternelle

Te regarde à tes pieds et te suit en tous lieux.
Je ne suis pas un Dieu pour me changer en pluye,
Dessous un cygne blanc mes flancs point je n'estuye,
C'estoient de Jupiter les lieux malicieux.
Je prends de tes beaux yeux ma pasture et ma vie,
Pourquoi de tes regards me porter telle envie?
On voit sur les autels les images des Dieux.

III. — J'ay vu tous vos cyprès et vos orangers verts :
Le cyprès est ma mort, l'oranger signifie
Où Phœbus me disoit qu'après ma courte vie
Une gentille odeur sortira de mes Vers.
Recevez ces pavots que le somne à couverts
D'un oubly stigieux; il est temps que j'oublie
L'amour qui sans profit depuis six ans me lie,
Sans déstacher son arc ou desclouer mes fers.
Pour plaisir en passant d'une lettre bien grosse
Ces quatre vers suivans engravez sur ma fosse :
Une Espagnole print un Tudesque en ses mains :
Ainsi le sot Hercule estoit captif d'Yôlle :
La finesse appartient à la race Espagnole,
Et la simple nature appartient aux Germains.

IV. — Quand au commencement j'avisay ton mérite,
Tu vivois à la Cour sans louange et sans bruit :
Maintenant un renom par la France te suit,
Esgalant en grandeur la Royale Hippolite.
Libéral j'envoyay les Muses à ta suite :
Je fis loin de ton chef esvanouir la nuit,
Je fis flamber ton nom comme un astre qui luit :
J'ay dans l'azur du ciel ta louange descrite.
Je n'en suis pas marry, toutefois je me deuls

Que tu ne m'aimes pas, qu'ingrate tu ne veux
Me payer que de ris, de lettres, et d'œillades.
Mon labeur ne se paye en semblables façons,
Les autres pour parades ont cinq où six chansons
Au front de quelque livre, et toy des Iliades.

V. — L'enfant, contre lequel ny escu ny salade
Ne peuvent résister, d'un trait plein de rigueur
M'avoit de telle sorte ulcéré tout le cœur,
Et bruslé tout le sang, que j'en devins malade.
J'avois dedans le lit un teint jaunement fade,
Quant celle qui pouvoit me remettre en vigueur,
Ayant quelque pitié de ma triste langueur,
Me vint voir, caressant mon mal de son œillade.
Encores aujourd'huy des miracles se font,
Les saintes et les saints les mesmes forces ont,
Qu'aux bons siècles passez : car sitost que ma sainte
Renversa sa vertu de ses rayons luysans
Sur moy qui languissois, ma fièvre fut esteinte :
Un mortel Médecin ne l'eust fait en deux ans.

VI. — Je trespassois d'Amour assis auprès de toy,
Cherchant tous les moyens de voir ma flamme esteinte,
Accorde ce disois-je à la fin ma complainte,
Si tu as quelque soin de mon mal et de moy.
Ce n'est, ce me dis-tu, le remords de la loy,
Qui me fait t'esconduire, ou la honte, ou la crainte,
Ny la frayeur des Dieux, ou telle autre contrainte,
C'est qu'en tes passetemps plaisir je ne reçoy.
D'une extrême froideur tout mon corps se compose,
Je n'aime point Vénus, j'abhorre telle chose,
Et les présens d'amour, me sont un pur poison.

Puis je ne le veux pas, ô subtile défaite,
Ainsi parlent les Rois desfaillant de raison :
Il me plaist, je le veux, ma volonté soit faite.

VII.—Mon page Dieu te gard', que fait nostre maistresse
Tu m'apportes tousjours ou mon mal ou mon bien :
Quand je te voy je tremble, et je ne suis plus mien,
Tantost chaud d'un espoir, tantost froid de tristesse.
Ça baille moy la lettre et plustost ne me laisse,
Contemple bien mon front, par qui tu pourras bien
Connoistre en la fronsant ou du fronsant combien
Sa lettre me contente ou donne de tristesse.
Mon page, que ne suis-je aussi riche qu'un Roy :
Je ferois de porphire un beau temple pour toy,
Tu serois tout semblable à ce Dieu des voyages.
Je peindrois une table où l'on verroit pourtraits
Nos serments, nos accords, nos guerres et nos paix,
Nos lettres, nos devis, les tours et les messages.

VIII.— Je n'aime point les Juifs, ils ont mis en la Croix,
Le Christ, ce Messie qui nos péchez efface,
Des Prophètes occis ensanglanté la place,
Murmuré contre Dieu, qui leur donne les loix.
Fils de Vespasien, grand Tite, tu devois
Destruisant leur cité en destruire la race :
Sans leur donner du temps ny moment ny espace
De chercher autre part autres divers endroits.
Jamais Leo Hebreu des Juifs n'eut pris naissance,
Leo Hebreu qui donne aux Dames connoissance
D'un amour fabuleux, la mesme fiction.
Faux, trompeur, mensonger, plein de fraude et d'astuce,

Je croy que luy coupant la peau de son prépuce,
On luy coupe le cœur et toute affection.

Quatrain en l'honneur de Ronsard.

Une Hélène fut chantée
Par Homère le Grégeois,
Une autre Hélène est vantée
Par l'Homère des François.

Les visions d'Aristarque.

Satyre.

Je passois curieux en cette Isle admirable,
Qu'un François depuis peu trouva vers le Ponant,
Où un grand Magicien sçavamment estimable,
Me fit voir les objets que je vay descrivant.
Toy dont l'esprit subtil veut voir de cette terre
Les variables mœurs, me dit ce bon vieillard,
Regarde, pélérin, dans ce magique verre,
Et admire estonné le pouvoir de mon art.
Dans ce cristal poly d'une admirable suite,
Le pré sent, le passé, l'avenir tu verras,
Et pourras dire au vray de cette Isle maudite,
Ce que les habitans ne sçavent mesme pas.
Mais pourtant ce sera sous figures estranges,
Que là tu connoistras le soin de tes amis :
Ainsi parlant à toy le langage des Anges,
De parler clairement il ne m'est pas permis.

Je vis un grand chasteau basty dedans la nue,
Où avec l'art d'Alcine on prenoit les amans,
Par une vieille Fée, qui ridée et chenue
Avoit d'une Cypris les riches vestemens.
Je vis sur un beau mont une petite haye,
En laquelle s'estoit un vieil bouc enroué,
Mais il s'en arracha sans ressentir sa playe,
Et un singe de joye en devint insensé.
Dessus un arbre sec je vis une cigale,
Qui chantoit son amour aux rayons du soleil :
Et peu de temps après la vis tremblante et pasle
L'estouffer en chantant, et la mettre au cercueil.
Je vis une Amazone aussi belle que fière,
Foulant d'un pied vainqueur et l'Amour et le sort,
Je la vis triompher et marcher la première
De ceux qui bastissoient triomphes de sa mort.
Je vis une beauté ardemment allumée
Des feux de Cupidon mourir en languissant :
Et luy vis présenter une andouille enfumée,
Pour prendre son repas fort maigre et peu friand.
Je vis l'Hermaphrodite avec sa voix de femme,
Qui faisoit le Roger entre les Rodomons,
Mais il ne trempoit point sa florentine lame
Qu'à ces lasches de cœurs qui tournent les talons.
Je vis un charlatan, joueur de passe-passe,
Pour se faire admirer faire de l'éloquent :
Ceux-là qui n'entendoient le secret de la farce,
Le louoient de jouer le Docteur ignorant.
Sur la Seine tourtue je vis vestu de rouge
Un Prince morfondu, attendant un basteau :
Qui pour se réchauffer dans le sein d'une gouge,
S'en retourna heureux et monté de nouveau.
Je vis d'autre costé un grand singe ou pigmée,

Je ne pus discerner lequel c'estoit des deux :
Sa langue n'estoit point de voix lors animée,
Mais il avoit l'habit et le rire comme eux.
Je vis un Courtisan à visage d'hermite
Applaudir un chacun des yeux et de la voix :
Et quelqu'un qui disoit, fuyez cet hypocrite,
Rien n'est de si cruel aux autres ny aux bois.
Je vis un homme affreux, à barbe d'esponcette,
Parler pour moquer tout et faire l'insolent,
Au milieu d'un Palais commander à baguette,
Qui vray caméléon se repaissoit de vent.
Je vis un autre Héros, qui sans fin sacrifie
Aux grands Dieux sousterrains, pour ne permettre pas,
Que cil qu'il craignoit plus que le mort en sa vie,
Pour l'appeler encor ne revienne d' là bas.
Je vis quelqu'un après habillé à l'antique,
Qui avoit d'Actéon et la teste et les mœurs,
Suivre de tous efforts le zèle Catholique,
Qui le fit enroler au nombre des Seigneurs.
Un théâtre je vis propre à jouer des farces,
Sur lequel paroissoit un homme de façon,
Entre une maquerelle et deux fort jeunes garces,
Qui comme à un enfant luy monstroient sa leçon.
Je vis un homme assis dessus une boutique,
Qui tenoit en ses mains le verre et le jambon,
Prescher aux assistans de sa valeur antique,
Et en prendre à tesmoin un homme de renom.
Je vis un qui siffloit, non pour prendre linottes,
Mais bien pour attraper les Courtisans plus fins,
Ces pages moins rusez, et les femmes plus sottes,
Bravant par sa lenteur les homm" et les destins.
Je vis un mareschal qui à ferrer des asnes
S'estoit rendu Seigneur, sans cœur ny sans esprit :

J'entendis une voix disant, siècles profanes,
C'est aux ambitieux que la fortune vit.
Je vis, ce me sembloit, des poules idolatres,
Adorer trois veaux d'or tondus tout fraischement,
Et des Dames muées en images de plastres,
De peur d'un vieil faucheur qui les va poursuivant.
J'aperceus Polyphème auprès de Galatée,
Gagner non par beaux chants, mais par or sa beauté
Et l'âme de celuy qui son ame a charmée,
Seule n'apercevant cette desloyauté.
Je la vis embarquer dans la mer de Cyprine,
Polyphème voguoit, Vulcan estoit patron :
Mais redoutant ses flots cette beauté divine,
A terme réclamoit chaque coup d'aviron.
Je vis le premier né de Mars et de Cythère
Saluer un chacun pour estre librement :
Mais beaucoup sçavoient bien qu'il estoit ordinaire
De promettre beaucoup et tenir rarement.
Je vis un homme assis sur la roue de fortune
Orgueilleux mespriser les hommes et les Dieux :
Et dedans le milieu d'une honte commune
Estre honoré de tous, comme venu des cieux.
De panique terreur mon âme fut saisie
Voyant un Faune avoir de Neptun le trident,
Que les flots, disoit-il, ne sont de malvoisie,
Je ne redouterois ce liquide élement.
J'aperceus un vieil duc, que la troupe volante
Bafouoit pour avoir son plumage emprunté,
L'Aigle de Jupiter comme la plus puissante
A sa meilleure plume a de long-temps butté.
Je vis, ce me sembloit, un More de Grenade,
Affreux, hideux et fier, ignare et mesdisant
Et jugeay à le voir, bien que plein de bravade,

Qu'il n'estoit bon amy, vertueux, ny vaillant.
Je vis deux marmousets dedans une navire,
Cingler avec regret aux mers de l'Occident ;
Et vis encor Pépin de ce fameux Empire
Maudire les desseins, et les ondes, et le vent.
Un Cyclope je vis, que le Dieu de silence
Représentoit au vif en grandeur colloqué :
Mais je sceus que c'estoit celuy de l'ignorance,
Qui parloit rarement de peur d'estre mocqué.
Je vis un mulet gris à seller fort farouche,
Qui ne vouloit non plus se laisser desseller :
Mais un jeune homme y vint, qui prenant une fourche
Mit paix entre les asnes et les fit accoller.
Je vis un gros courral, qui selloit la matrice
De deux jeunes jumeaux à fin de l'eschauffer :
Mais ils ne pouvoient faire à Vénus sacrifice,
Car son nerf mal tendu débandoit sans sonner.
Je vis un cuisinier chéry des destinées
Quitter son art pour estre un marchand de poulets :
Il profita si bien qu'en moins de huit années
Il fut comblé d'argent, d'honneurs, et de valets.
Auprès d'une jument j'avisay une troupe
De somiers inexperts ; elle embloit franchement :
Un des plus avisez en demanda la croupe,
Mais son piqueur disoit, elle rue trop souvent.
J'aperceus deux faucons voler dedans la nue,
Après un grand héron demy plumé de coups,
Et en vis un hagard seul voler sur la grue,
Mais volant près de terre, il fut pris par les loups.
Dans le mesme miroir de ce grand Atalante,
Où l'on voit de la Cour les divers changements,
J'aperceus de Gascons une troupe volante,
Qui vouloient par discours guérir du mal des dents.

Je vis un Magistrat, dont le chef vénérable
Par la gresle estoit tout descouvert de cheveux,
Et sa femme frapper de tempeste semblable
Ceux qui vouloient entrer en son port amoureux.
Je vis un grand troupeau d'exécrables harpies,
Pleines de désespoir lever au ciel les yeux :
Mais les prières estant par trop mal assorties,
En vain ils réclamoient et les homm' et les Dieux.
Je vis parmy la nue une vapeur espaisse,
D'une herbe qui couvroit les fretilliers terrains,
Et ce légume là s'appeloit de la vesce,
Propre tant seulement à guérir des poulains.
J'aperceus effrayé la grandeur d'un visage,
Qui ressembloit un cul, mais des plus rebondis.
Et un clerc à genoux devant la belle image,
Faire de la laideur l'amoureux paradis.
Je vis un homme nud estendu sur la place,
Tout souillé de son sang, et me souvins alors,
Que qui tire un canon si fort à la culasse,
Il faut avoir les bras et les membres bien forts.
Je vis un hanneton, qui avoit forme humaine,
Se plaire dans la fiente et n'en vouloir bouger :
Dessus un maquereau je vis une sereine
Chercher des ondes d'or afin de s'y plonger.
Je vis, ce me sembloit, un vieil porc d'Epicure,
Habillé en Prélat prescher les ignorans,
Rapporter à son sens le sens de l'escriture,
Et blasmer sans respect les Pères plus sçavans.
Je vis non loin de là un plus propre à la danse,
A la cour, à l'amour, qu'au service de Dieu,
Qui sçait depuis vingt ans, ha ! la belle science,
Dès hier a commencé sur la croix de pardieu.
Je vis un parc de bois plein d'asnes d'Arcadie,

Qui se faisoient la guerre en recherchant la paix,
Et le monde ennuyé d'ouïr leur mélodie,
Les veulent descharger de partie de leur faix.
Je vis un gros renard qu'un roitelet caresse,
Et le renard plus fin feindre de l'estimer,
Afin qu'en moins de bruit et avec plus d'adresse
Sans offenser aucun il le puisse plumer.
Je vis tout effrayé des foudres de la guerre
Sur le pont nostre Dame un qui faisoit le mort,
Et un nombre d'esprits retournez sur la terre,
Qui l'avoient garanty en cet horrible effort.
Je vis un grand troupeau et d'hommes et de femmes
Au milieu d'un fourneau, comme en peine damnez,
Qui purgeoient icy bas leurs péchez par les flammes,
Et n'estoient point encor au tombeau enfermez
Je vis et mille amis et mille connoissances,
Dont les uns suivoient Mars et les autres Félis.
Et puis entr'eux je vis deux femmes de finances,
S'eschauffer au milieu de leurs meilleurs amis.
Je vis force courriers qui passoient les montagnes,
Chargez de vestemens riches et précieux,
En perles et en or transmuer les campagnes,
Et de simples mortels faire des demy Dieux.
Je vis, ce me sembla, le Royaume de France
Produire en un moment mille et mille Seigneurs;
Et peu de temps après faisant grande despense
Je les vis tous gueuser et demeurer voleurs.

Epigrammes.

Demande.

Pourquoi ne me veux tu donner sans jalousie
De ta femme un pourtrait pour soulager mon mal?

Responce.

De peur qu'ayant receu de moy cette copie
Tu ne voulusse après avoir l'original.

Pour moy, le meilleur que je voye,
C'est que vostre amoureux transi
Va par la rue de la Monnoye
Dedans la rue de Bethisi.

Les visions de la Cour en suite de celles d'Aristarque.

Satyre.

La peur de l'avenir, dont le soucy me picque,
Me fait chanter un homme aux charmes adonné,
Qui dedans le cristal d'un grand miroir magique
Me fait voir des objets, dont je fus estonné.
J'aperceus arriver dedans une litière
Une jeune beauté, dont un grand faisoit cas.
C'estoit une Déesse en beauté la première,
Qui pensoit estre grosse et qui ne l'estoit pas.
Je vis un Saparon, à la moustache rude,
Monter un dromadaire et le mener en rond.
Je vis un homme armé couché dans une estude,
Portant comme Diane un croissant sur le front.
Je vis une Driade aussi digne que belle,
Dont le visage estoit de larmes tout baigné ;
Et ses armes parloient d'une façon nouvelle,
Nommant piteusement son amant esloigné.
Je vis saint Honoré du haut du ciel descendre,

Maudire ses voisins et son propre séjour :
Si par édits publics on ne vouloit défendre,
Que dedans son Église on ne fit plus l'amour.
Je vis mille amoureux dans les champs Élisées,
Des taupes, des serpens, se promener au soir :
Des veaux chercher l'écho de leurs voix desguisées,
Porter des habits d'hommes et sur l'herbe s'asseoir.
Je vis un grand marais, où dans son onde claire
Chacun tenoit sa ligne à pescher du poisson :
Mais chacun se trompoit, et n'y pouvoit rien faire,
Pour n'avoir mis de l'or au bout de l'hameçon.
Au milieu des ardens qui luisoient par la rue
J'aperceus un berger par son désir conduit,
Qui malgré les regards de la troupe accourue
Recherchoit son Aurore au milieu de la nuit.
Je vis une jument morveuse et forte en bouche,
Auprès d'un escuyer qui la vouloit monter,
Comme un jeune poulain faire de la farouche,
Et d'un fascheux discours ne se vouloir dompter.
Je vis mille valets au juge s'aller plaindre
D'un homme qui partout de la chair marchandoit,
Et par ses vieux abus que l'on devoit retraindre,
Ce qui valoit cinq sols dix escus se vendoit.
Deux chasseurs poursuivant deux biches à la queste,
J'en vis un qui blessa la sienne à coups de traits :
L'autre suivant la sienne eut du poil de la beste.
Si l'un est bon archer, l'autre n'est pas mauvais.
Je vis la lie croupie ardemment embrasée,
Sans l'oser faire voir d'un amour non pareil,
Porter la teste basse et faute de rosée,
Mourant de ne mourir au rais de son soleil.
Je vis avecque l'orme de la verdure fraische
Lier sa jeune vigne et prendre son appuy :

Et de l'homme ridé la racine estoit seiche,
Dont la vigne eut frayeur et s'esloigna de luy.
De baume d'Orient je vis une fiole,
Que l'on vouloit cacher de peur qu'elle fit vent;
Mais le vent y passa d'uue belle parole,
Qui de cette liqueur se parfuma souvent.
Je vis un grand héron sur la rive deserte,
Surprendre une grenouille et l'aller dévorant :
Mais depuis qu'elle eust eu la cuisse un peu ouverte
Il laissa ce tant peu et tout le demeurant.
J'aperceus l'Africain, que Carthage contemple,
Comme un Mars valeureux ennemy de la paix,
Ayant pendu son cœur à la voute d'un temple,
L'en oster pour le mettre en un lieu plus espais.
Je vis un corbeau d'Inde avec une araignée
Parler en voix humaine et rire en un jardin.
Je vis une guenon petite et mal peignée
Monter dessus un ours qui faisoit le badin.
J'aperceus atteler quatre jeunes cavales
A un grand chariot nommé Nécessité :
Mais elles demeuroient dans les bourbes plus sales,
A faute d'un chartier et d'un fouet redouté.
Je vis un champ de bois humecté d'apostumes,
Que jamais le Soleil n'eschauffoit de ses rais :
Les pois n'y venoient point car c'estoit la coustume
Qu'on y vouloit planter des fèves de marais.
Je vis un corps percé sembler un trou-Madame,
Servant de passe-temps aux enfans sans soucy,
Qui jouent jour et nuit au trou de cette femme,
Mais les boules estoient d'olives de Poissy.

Sonnet.

Les humains, Chéribon, sont or' des-animez,
Et la plus grande part du monde est hérétique,
Je n'ose chevaucher une putain publique,
Tant je conçois d'horreur de ces c... diffamez.
Je n'ose m'attaquer à ces grands c... armez,
Qui causent tant de maux et si peu de pratique :
J'abhorre d'estre b.. gre et de bransler la pieque,
Et crains de m'engouffrer dans ces c... affamez.
La mort, la pauvreté, la honte et la vérolle,
Causent, mon Chéribon, le despit qui m'affolle :
Car rien n'est si contraire à l'humaine santé.
Je veux donc me donner à quelque riche vefve,
J'auray paix à la mort et feray une trefve
Aux Barbiers, à la honte, et à la pauvreté.

Epigrammes.

Comme la mer dessus l'arène
Pousse son flux et son reflux,
Ainsi Janot sur Catherine
A tant f.. tu qu'il n'en peut plus.

Aux Dames.

Dames, qui tombez à l'envers
Aussitost que l'amour vous touche,

Ne niez en lisant ces vers
Que l'eau ne vous vienne à la bouche,
Veu qu'il n'y a faveur ny goust
Qui puisse avoir un tel ragoust.

Dames de qui la vanité
Est d'estre l'exemple des chastes,
Pour faire que l'éternité
Grave vostre gloire en ces fastes,
Et qu'aux yeux de l'univers
Vos vertus soient une merveille,
Gardez-vous de lire ces vers,
Ils f.. tent les gens par l'oreille.

Contre l'ambition d'un Courtisan.

Satyre.

Inspire moy, Muse bouffonne,
De tracer avec mon pinceau,
La vie, les mœurs et la trogne
D'un folastre et sot damoiseau.
C'est un beau fils, que la nature
Eust fait capable de l'amour,
Si alors qu'il nasquit, Mercure
Ne lui eust fait un esprit lourd.
Mais toutefois par avantage
Ayant les traits du corps fort beaux,
Cela fait paroistre en cet âge,
Que les plus beaux sont les plus veaux.

Et pour en monstrer un exemple,
C'est qu'imitant les Courtisans,
Celuy qui les voit et contemple,
Pour seur je croy estre hors du sens.
Marchant à grand pas par la rue
Comme un hardy fils de putain;
Lève les pieds comme une grue
Faisant criqueter son satin.
Vestu comme un homme fantasque,
De gris ou de blanc plus souvent;
Il donne tousjours une attaque
Aux pierres des sots d'Angoulevent.
Le beau manteau sur une espaule
Le fait par Paris bravacher,
Botté comme Amadis de Gaule,
Qui va les pavez chevaucher.
Sa·barbe de pure filace,
Et plus pasle qu'un jaune d'œuf,
L'effroy, l'espouvante et menace
Des estroits du bord du pont-neuf.
Sa teste faite en pot à beurre
N'est pleine de rien que de vent :
Et son œil sent tousjours de l'heure
Au gardien qui le va suivant.
Son nez sent l'escorniflerie,
Sa bouche l'Epicurien,
Ses deux oreilles l'asnerie,
Et la façon en vray vaurien.
Enfin tout son geste et sa mine,
Sa pasle et timide couleur,
Ce front ressemblé Jean farine
Quant il badine, ou bien la Fleur.
Son discours remply de foucades

Est un coq à l'asne si plat,
Qu'en ses amoureuses boutades
On le juge estre un très-grand fat.
Et tout ce qu'il a qui contente
Les Courtisanes de Cypris,
C'est que son catze à tout' il vante
Estre des plus beaux de Paris.
Discours qui jusqu'au cul chatouille
Toutes les garces du bordeau ;
Qui l'aiment plustost pour sa couille,
Que pour luy voir un beau museau.
Là le plus souvent il préside,
C'est dans les bordeaux que j'entends :
Où il sert à beaucoup de guide,
Afin qu'ils y passent leur temps.
Là le chapeau sur une oreille,
Et le pourpoint desboutonné,
Jure que s'il ne fait merveille,
Qu'il veut estre à l'heure damné.
Mais si on luy parle de mettre
Quelque pistolet en la main,
Au diable si vous ne verrez estre
Rien de si sot que mon vilain.
Il a prou de caquet et bave,
S'il ne faut venir à l'effet,
Sinon il contrefoit le grave,
Comme un gros cul sur un retrait.
Mais jetons nous sur sa noblesse
Qu'il dit, faisant du fiolant,
Venir d'un Amadis de Grèce,
Non de Roger ny de Roland.
Vrayement ouy, je le confesse,
Qu'il a quelque peu de raison :

Car il peut tirer de la graisse
L'extraction de sa maison.
Encore si cette insolence
De son orgueil cessoit le cours :
On croiroit son insuffisance
Estre cause de ce discours.
Mais faire mille autres sottises,
Et blasmer des Dames l'honneur,
C'est où il met ses mignardises,
Et là où gist tout son bonheur.
Dire qu'il a la courtoisie,
Des plusque parfaites beautez,
Et qu'il les met en fantaisies,
Ce sont lâ de ses vanitez.
Aller dedans les Thuylleries,
Pour paranympher ses amours,
Ce sont de ses effronteries,
Qu'il fait paroistre tous les jours.
Avoir la manche retroussée,
Et au bras un faux bracelet,
Ruminer dedans sa pensée
Le moyen d'avoir un poulet,
C'est à quoy l'on voit destinées
Les meilleur's heures de son temps,
Croyant bien passer les journées
Quand il les passe en muguetant.
Mais encore si par envie
Il ne blasmoit la chasteté,
L'honneur, le renom, et la vie
D'une singulière bonté
Ce seroit chose supportable
Et voulant se rendre agréable
Un cœur innocent offenser.

Ma foy c'est par trop de folie,
Qu'il mérite pour chastiment,
Que l'on le fouette et qu'on le lie,
Comme un privé d'entendement.
Puis en le trainant sur le change
Et sur les degrez du Palais,
Qu'un troupeau de laquais s'y range
Pour là luy donner du relais.
Après cela que l'on le laisse,
En luy donnant du pied au cul;
Et que tous les cochers en presse
Le sifflent là comme un cocu.
Voilà pour moy ce que j'ordonne,
Sans toucher son procez au fond :
C'est le salaire que je donne
A celuy qui fait le bouffon,
Qui tranche partout du bravache,
Et rend les niais estonnez :
Mais qui pleure comme une vache,
Lorsque l'on luy couvre le nez.
Et si après cette justice
Il retourne encore une fois
En son orgueilleuse malice,
Il aura la fleur de nos Rois.
Toy donques, ô esprit volage,
Ne me regarde de travers,
Ou tu verras à ton dommage
Quel est le pouvoir de mes vers.
Apprends seulement à conduire
Plus sagement tes passions,
Et désormais à ne plus nuire
A aucuns par tes actions.
Ou bien sinon, pour te respondre

Avec plus d'animosité :
Je porte de quoy te confondre,
Tousjours l'espée à mon costé.

Sonnets divers dédiez aux jeunes Courtisans.

I. — Il faut sentir la Cour, et tant qu'il se peut faire
Des façons du commun en tout se retirer,
Faire dire de soy, et en soy admirer
Je ne sçay quoy de grand esloigné du vulgaire.
Il faut avoir le port et la grâce contraire,
Faire autrement l'amour, autrement désirer :
Danser tout autrement, autrement se parer,
Et éviter surtout le langage ordinaire.
Qui voudra donc porter sa Cour dessus le front,
Au lieu de honte il faut user souvent d'affront,
Et des termes nouveaux qu'apprend ce beau collége.
Ainsi en corrigeant la lourde antiquité,
Au lieu de ce beau mot, de Mesnage usité,
Faut l'oublier du tout, et user de Manége.

II. — Pour voir au naturel la sotte contenance
D'un tas de Courtisans, qui naissent tous les jours,
Vous le voyez icy en ces braves discours,
Si bien qu'il ne leur faut que leur seule présence.
Car de voir leurs façons, leurs traits, et suffisance,
L'entrée et le progrez de leurs chaudes amours,
Leurs superfluitez avecque leurs atours,

Ils sont despeins au vif en saine conscience.
De crayons tous divers, comme est leur naturel,
Je les ay façonnez, et d'un courage tel,
Qui ne s'effacera, quoyque cela leur fasche.
Peut-estre que quelqu'un en fera son profit,
Reconnoissant en luy ce qu'il verra escrit;
Et craindront à la fin que chacun ne le sçache.

III.—L'un lui baise les mains, l'autre perd contenance,
Et ne sçait quel propos il luy doit commander,
L'un prend son esventail, puis se met à penser,
L'autre du fond du cœur mille souspirs eslance.
L'un se frise le poil et en chantant il danse,
L'autre prend son chapeau afin de l'enfoncer,
L'un trousse son manteau, ou se met à tousser
Et l'autre pense avoir beaucoup de suffisance.
Cinq ou six qu'ils seront; vous les verrez tousjours
Parler de leurs faveurs ou discourir d'amours,
L'un dit, elle a l'œil beau, l'autre elle est bien apprise.
De tous ces amoureux ce qui plus nous desplaist,
C'est qu'après avoir veu tout cela qu'ils ont fait,
Vous n'en apportez rien qu'une vaine sottise.

IV. — Entrant dans le chasteau il faut avoir la cape
Pendante d'un costé, la baguette en la main :
Bransler en cheminant, faire bien de l'humain,
Gardant qu'un seul bonjour pour rien ne leur eschappe.
Puis s'estant arresté il faut soudain qu'on frappe
Le pied, pour le monstrer, avoir un baise-main
En bouche à tous propos, et passer son chemin :
Ayant mis sur les rangs l'Empereur et le Pape.
Si l'on est à l'Eglise, adorer tout debout,

Les Dames œillader de l'un à l'autre bout
Du sainct lieu où l'on est, priant sans révérence.
   Au sortir s'en aller espier son disner
Avecque quelque sot qui se laisse affiner,
Et d'argent et d'habits et de l'autre despence.

V. — Au sortir du disner il faut faire la cour
A la Dame qu'on sert, soit-elle laide où belle :
Il faut baiser son bras, qu'elle ne veut cruelle
Laisser tant prophaner, sçachant le bruit qui court.
   Si l'on ne sçait que dire, il faut faire le sourd,
Se moucher, ou cracher, ou souspirer pour elle.
Levant les yeux au ciel, dire pourquoy fidelle,
Ne connoit-on mon cœur, puis se taire tout court.
   Il faut parer son bras d'un manchon que par force,
Bien souvent l'on a eu de celle qui s'efforce
D'autre part attirer mille tels amoureux.
Car il faut vivre enfin, voilà quasi la teste
Qu'exercent tous les jours ces Courtisans heureux.

Equivoque à la belle Catin.

Par une faveur violette,
Pensoit jouer d'une fillette,
Et à son honneur attenter.
Mais aussi tost cette pucelle,
Riant, ce v. follet, dit-elle,
Jamais ne m'a peu contenter.

Contre une vieille Vefve.

Satyre.

C'est chose permise de rire
Mais ce seul mal de mesdire
Des Dames, comme un brave cœur
Craint tousjours de blesser l'honneur :
Il faut nonobstant cette trefve
Que le discours d'une vefve
Qui m'a trompé vilainement,
J'en fais volontiers le serment :
Car passant masquée et vestue,
Je désiray la tenir nue ;
Je luy donnois moins de vingt ans.
Les daims, les biches, et les paons,
Ny le grand Turc à la Mosquée
Ne vont point la teste levée,
Comme marchoit par la cité
Cette image de vanité.
Cette Damoiselle de taille,
D'un genet choisi pour bataille,
Haute et droite comme un sapin,
Le bas tiré comme un lapin,
La contenance fort mignonne :
Non certes qu'on me le pardonne,
Je me trouvois prest de pecher,
Sur la place sans démarcher :
L'appétit me prenoit de mordre,
Mais il survint un grand désordre,
C'est que son masque vint à choir :
Ha ! que j'eus honte de la voir !
Sa perruque, des mieux dressées,

Et des plus hautes eslevées,
Ressembloit un bonnet Ducal,
Ou bien un mitre Episcopal :
Mais sous ses cheveux sans racine
Escoutez un peu quelle mine :
Un front jaune et gras comme lard.
Où ne peut plus tenir le fard :
Les peaux du visage ridées
Comme chassis de dix années ;
Un petit nez bouilly qui sent
La seringue du lavement ;
Les sourcils de souris bruslée,
La peau d'une chatte pelée ;
Lampes dont l'huyle qui s'espand
Rend de dégoust son teint luisant ;
Teint qui malgré le blanc d'Espagne
Ressemble aux cuirs de gants d'Orcagne.
L'oreille pleine de bourbier
Comme la boette d'un barbier ;
La bouche dont sort une haleine
Du rut de cerfs au bois d'Ardenne ;
Les dents en fourches de fumier,
D'un yvoire de vieux damier ;
Les lévres cuites et arides,
Comme un cul pris d'hémorroydes ;
Une voix de petit cabril
Qui quitta sa mère en Avril ;
Un menton de rouet d'arbaleste,
Le corps comme escorce d'hacète,
Le sein d'omelettes aux œufs ;
Les tetons comme des esteufs
Percés, d'où la bourre est sortie ;
La gorge de natte roussie,

Gorge de grillade sans pair :
Tout os aussi peu rien de chair.
Je ne vis pas dessous la soye,
Jambes, bras, et la petite oye :
Mais les yeux de l'entendement
Y pénètrent secrettement.
J'endure y songeant mille peines.
Pour nerfs, pour muscles, et pour veines,
Ce ne sont rien que vieux cabas,
Cailloux, racines, eschalas :
Et pour charnures potelées
Des vieilles chartres surannées,
Parchemin rosty sur le gril
Qui luy descendent au penil,
Et serrent les voustes du ventre.
C'est icy le point et le centre,
On peut s'imaginer comment,
Est ce trou près du fondement.
Ha! quelle effroyable caverne,
C'est comme une vieille lucerne,
Par où toute nuit les esprits
Viennent caresser les souris,
Un noir tuyau de cheminée,
Clapier de garennes laissée
Pour les butors et les oiseaux ;
Une retraite de blaireaux,
Fourneau ruiné de vieille forge,
Y pensant qui ne rendroit gorge,
Jamais ne fut autant infect,
Comme est pour certain ce retraict.
Sans doute cette cressonnière,
Ce vieux canal, cette gouttière,
Jette des odeurs d'un parfum,

Qui rendroient mort un homme à jeun,
Distille tout le long des cuisses
Ces monstrueuses immondices
De toutes sortes de couleurs,
Comme des caves de tanneurs.
Je gage que cette emboucheure
Pousse six doigts hors sa doubleure,
Crache le salpètre et l'alun,
La colle forte et le petun.
Le poil sans façon de moustache
Et confit de cette bravache,
Poil qui est planté loin à loin,
Un bouffe au bas et l'autre au coin.
C'est une terrasse déserte,
Et quand la crevasse est ouverte,
Les vents, les eaux de ces quartiers
Noyent les puces à milliers.
D'autre part pour la seicheresse,
Les poux se tirent de la presse,
Mesme le petit morpion
S'enfuit pour la contagion :
Puis la calandre et la punaise
N'y sçauroient plus estre à leur aise,
Car bref pour conclure en deux mots,
Ce n'est plus qu'un creux pour les sots,
Un marescage pour grenouilles
Plustost que pour les pauvres couilles.
Voilà point un sujet exquis ;
Or je veux sçavoir son logis,
Et pour achever ma boutade,
Luy donner cette douce aubade :
Pour supérius un mulot,
Pour la base un gros escargot,

Un cochon de lait pour sa taille,
Pour les instruments ne luy chaille,
Car elle aura des matassins,
Des chauderons et des bassins,
Elle sera dure et cruelle,
Si la paix n'est faite avec elle.

Combat d'un courtisan et d'un Poëte.

Satyre.

Un Courtisan audacieux,
Qui despitoit mesmes les cieux,
Avec les crocs de sa moustache,
Qu'il mettoit tousjours de travers,
Après qu'on avoit fait des vers,
Qui blasmoient son double panache.
Il jure à l'heure par la mort,
Qu'il auroit raison de ce tort,
Et mettroit en capilotade
Celuy qui tellement osé
Avoit bien seulement osé
De luy jouer telle bravade.
Il jetoit le feu par les yeux,
Et comme un homme furieux,
Qui d'horreur a l'âme occupée,
Et croy de s'attaquer à moy,
A moy, qui fais à tous la loy,
Par le tranchant de mon espée.
Mais en vain estoient ces discours,

Car se promenant peu de jours
Après cette belle boutade,
Il fit rencontre de celuy
Qui avoit escrit contre luy
Les vers autheurs de sa foucade
Il vint à luy comme enragé
Et comme un qui est outragé,
Luy vint jurer que par la teste,
Si selon qu'on luy avoit dit,
Il avoit de son nom mesdit
Qu'il estoit sot et une beste.
L'autre qui veut se ressentir,
Plante aussitost un démentir,
Au nez de ce grand personnage,
Et jouant puis après du poing,
Il donne un grand coup sur le groin
De cet effronté qui l'outrage.
De ce coup il fait chanceler
Le Courtisan, qu'on voit aller
Se mesurer en pleine terre,
Son joly chapeau de castor,
Et son manteau de clinquant d'or,
Tombant se sentent de la guerre.
Alors le Courtisan fangeux,
Tout en colère et tout fougueux.
Des pieds commence à se débattre;
Puis escumant comme un verrat,
Il se met sur son apparat,
Et maugreoit autant que quatre,
Car, disoit-il, que cest affront
Me demeure ainsi sur le front,
Non, non, il faut tout à cette heure

Fouler donc au pied ce coquin,
Qui m'a traité comme un faquin ;
Par la mort il faut donc qu'il meure.
Mais nonobstant tous ces propos,
Le Poëte leste et dispos
Plus que n'est un Basque qui saute,
Tient le Courtisan au collet,
Et luy redoublant un soufflet
Prend son espée et la luy oste.
Il la jette sur le pavé,
Puis au Courtisan relevé
Il va donner nouvelle charge,
Et d'un coup de pied dans le flanc
Il luy fait verser un estang
De sang, qui découlait au large.
Voyant cela pour son salut,
Le Courtisan se résolut
De se fier à ses semelles :
Ce qui fit que fendant l'argot,
Et sautant ainsi qu'un magot,
Chacun pensoit qu'il eut des aisles.
Et sur cela tous les courtaux,
Qui travailloient à leurs estaux,
Croyoient luy voyant faire gille,
Que pour lors que les Courtisans
Se vantoient d'estre suffisans,
Ce n'estoient pas mots d'Evangile.
Le Poëte d'autre costé,
De grand plaisir tout transporté
D'avoir obtenu la victoire,
Promit à tous les crocheteurs,
Qui avoient esté spectateurs
De son combat, dix sols pour boire.

Et pour mieux l'immortaliser
Il s'en alla poëtiser,
Pour rendre sa gloire certaine
De son combat plein de hazard,
Et tel que jamais Jacquemard
N'en vit un si grand sur la Seine.

Sonnet.

Subtils esprits de l'air, démons ingénieux,
Qui errez vagabonds sans forme ny demie,
Tout ainsi ressemblez à ma douce ennemie,
Pour me faire jouïr du bien que j'aime mieux.
Ressemblez moy de corps et de faits et des yeux,
Et vous coulez la nuit dans le lit de m'amie :
Et lorsque la verrez doucement endormie
Faites luy moy sentir le jeu délicieux.
Redoublez luy six fois d'une si bonne grace,
Tant qu'il luy soit advis qu'elle mesme le fasse,
Et luy continuez toutes les nuits le nombre.
Un jour il luy viendra ce peut estre un désir,
De prendre avecque moy cet amoureux plaisir,
Qu'elle a pensé la nuit recevoir de mon ombre.

Epigramme.

D'une dame qui avoit un v.. à la joue.

C'est un caprice de nature,
De vous avoir mis la figure

D'un v.. à costé du menton :
Si j'eusse esté, belle, à la place,
Sans vous incommoder la face
Je vous l'eusse mis dans le c...

D'une jeune dame.

Stances.

La belle s'esgayoit toute nue en sa couche,
Pour tromper ses ennuis sur le plus chaud du jour;
Et des yeux, et du cœur, du sein, et de là bouche,
Ne respirant que feux et flammèsches d'amour.
Discourant en son cœur toute morne et pensive,
Se laissant surmonter à son propre désir,
Alors que de bonheur en sa chambre j'arrive,
Où je luy vins offrir d'assouvir son plaisir.
Car lisant en ses yeux son doux-aigre martyre,
Et voyant sur son front la flamme qui la cuit,
Je m'avise soudain du bien qu'elle désire,
Sentant d'un feu pareil la flamme qui me nuit.
Si bien que tout espris d'une si chaude braise
J'esgare ma raison avecque mon devoir,
Puis conduit par mes sens mille fois je la baise,
Et pour passer plus outre j'anime mon pouvoir.
Je lève de son lit la couverture verte,
Et les draps déliez qui couvroient son beau corps ;
Si bien que je la vis tout à nud descouverte,
Ayant d'un gré forcé forcé tous mes efforts.
Que j'avisay pour lors des beautez nonpareilles,
Que de ravissements en ses membres si beaux !

C'estoit l'honneur des cieux, la gloire des merveilles,
Ou bien un grand amas de miracles nouveaux.
Ravy par le sujet d'une si belle veue,
Dedans ce paradis enclos de quatre draps,
Je saute à corps perdu, ma raison esperdue,
Et comme furieux la presse entre mes bras.
Lors il n'y a teton ny fesse rebondie,
Cuisse, ventre, nombril, ny temple Cyprien,
Que je ne baise ou taste et retaste ou manie,
Cherchant en ces lieux-là la fin du dernier bien.
Confit en sa douceur d'un déduit tant extrême,
Je veux donner tout droit au blanc de l'amitié :
Elle qui feint n'aimer tout ce que plus elle aime
Feint m'en vouloir oster la plus juste moitié :
Mais las! qu'eust-elle fait la pauvre my-vaincue,
Ayant ses ennemis et dedans et dehors ?
Se voyant à l'envers dans un lit toute nue,
N'eust-elle pas perdu son temps et ses efforts ?
Je fais doncques si bien que je gaigne la place,
Montant jusques au ciel sur les aisles d'amour :
Elle pour avoir part au bien de cette chasse,
Me dit, ce sera donc à beau jeu beau retour.

Tombeau.

Cy dessous gist la belle Nipheset,
Fille d'amour et mère des andouilles,
Qui aime mieux le f. .tre que le lait,
Et use moins de souliers que de couilles.

Resverie d'un fiévreux.

Satyre.

Cependant que la fièvre enclose dans ma mouelle
M'assaut de mille assauts, me suce et me bourelle,
Que je n'ay dans le lit un moment de repos,
Tant ses feux, mes tyrans, sont gourmands de mes maux,
Que tout le corps me sue, encore qu'il surpasse
En extrême froideur la froideur de la glace,
Je resve, je discours, et mon cerveau malsain
Se peint un escadron de chimères en vain.
Tantost je cuide aller le long d'une rivière,
Et voir esclore au jour mainte fleur printanière.
Icy la giroflée et le passe velours,
Et là cette autre fleur qui ne vit que deux jours ;
Icy le romarin et la lavande verte,
Et le pavot amy de la paupière ouverte :
Puis resvant je leur dis, ô fleurettes, ainsi
Comme vous je voudrois estre franc de soucy :
Car sans souffrir du mal vous vivez, ô fleurettes,
Et vostre odeur s'espand au sein des pucellettes ;
Vous baisottez leur chair : mais hélas ! que sçait-on
Si vous vous déguisez en femelles ou non,
Afin de mieux jouir ? ô que n'ay-je de mesme
Le pouvoir de baiser cette beauté que j'aime.
Vous voyez tout vieillir et point ne vieillissez,
Car à chasque printemps icy vous renaissez.
Mais les voulant cueillir dans le lit je m'allonge,
Et lors je m'aperçoy que ce n'est que mensonge.
Tantost je cuide avoir autant d'argent et d'or,
Que Crésus en avoit, et que Midas encor,

Et qu'à vaisseaux dorez on me sert à la table :
Mais sinon ou resvant cest or n'est maniable,
Car s'il faut consulter ou Penos ou Maissac,
Pour payer mon advis je sens vuider mon sac,
Et mal recompensés pour le prix de leur peine,
Ils n'ont le plus souvent qu'une rime malsaine,
Qui sent la fièvre lente et n'a point de vigueur,
Car peu belle est la voix quand elle a mal au cœur.
Je blasme maintefois, plein de Philosophie,
L'argent comme ennemy du repos de ma vie,
Mais si j'estois frappé de trop d'aveuglement,
Le contraire aujourd'huy m'apparoist clairement.
On ne donne plus rien, et fussè-je un Homère,
Sans argent je mourrois abattu de misère.
Il faut donc le chérir, l'aimer et souhaiter,
Non tel comme est le mien qui ne peut contenter,
Car resvant dans le lit la fièvre me l'apporte,
Et puis tout aussitost la mesme le remporte.
Puissent mes envieux n'avoir autre bienfait,
Que le bien abusif que la fièvre me fait.
Après il m'est avis que parmy la campagne
Je fais courber sous moy un beau genet d'Espagne,
Qui rétif me provoque à luy percer le flanc,
Et rougir le gueret des gouttes de son sang.
C'est vrayment un cheval de nature gentille,
Bien ouvert, bien poly, bien dressé, bien agile,
Qui jette au vent son crin, qui a le partir prompt,
Le devant traversé et bien large le front :
Mais ce brave cheval ne m'est qu'imaginaire,
Car quand je suis debout je ne luy voy rien faire,
Je ne luy fais donner ny avoine ny foin,
Et mon valet n'en prend point de charge ny soin,
Bon Dieu quel plaisir ay-je, alors que par la plaine,

Je fais courre mes chiens suant et hors d'haleine :
Et huant et sifflant d'un et d'autre costé,
Le bon lièvre pelu enfin est arresté ;
Ou quand par la forest un jour entier je chasse,
Garny d'un bon espieu, de meute et de filasse,
Après le cerf ramé au pied prompt et léger ;
Ou après le sanglier difficile à ranger :
Ce plaisir à la fin, que la fièvre me donne,
Enfanté du cerveau, se perd et m'abandonne,
Et si je m'aperçoy mon disner d'autre-part,
Mon mal m'asseureroit qu'il ne viendroit qu'à tard.
Je porte quelquefois, au moins il me le semble,
Un corselet au dos, et tout craintif je tremble,
Craignant d'estre emporté dès le premier assaut :
Car pour dire le vray, je ne suis pas si chaud
De courir au combat, ny si ardent de proye,
Eussé-je pour butin l'Espagne ou la Savoye.
Je fais un bruit semblable à celuy qu'on entend
Par les rangs des soldats, que l'ennemy attend :
Mon esprit transporté est tout plein de furie
Et ne fait que parler de meurtre et de tuerie :
Mais m'esveillant après je ne voy ny fossé,
Je ne voy ny canon ny rempart renversé,
Ny soldat préparé à gaigner la muraille,
Ny ennemy contraint d'entrer en la bataille.
Bref, mille songes vains m'apparoissent alors,
Que la fièvre enragée au dedans de mon corps
Pétille et bout d'ardeur et embrase mes veines,
Me consumant au lit battu de mille peines.
Et n'ay pour reconfort en si fascheux séjour
Qu'entretenir la Muse et luy faire l'amour,
Pour charmer la douleur qui si fort me bourelle :
Car je n'ay point d'ami qui me soit plus fidelle.

Mon valet fainéant est plein d'oisiveté
Pour prendre son plaisir s'en va d'autre costé,
Et auprès de mon lit une heure ne peut estre.
Tant il a peu de soin du salut de son maistre.
Ma vieille mesmement me deffaut au besoin,
Alors que mon tourment mérite plus de soin,
Et au lieu qu'elle deust me résjouir et dire
Quelque conte plaisant, qui me peut faire rire,
Ronflant comme une porque après avoir bien beu,
La maudite s'endort sur les tisons du feu,
Ou s'en va caqueter avec une voisine.
Cependant je frémis attendant la mastine,
Qui n'en haste ses pas et ne veut revenir,
Pour m'essuyer le front et pour me subvenir
O que n'ay-je les bras et la teste bien saine,
Pour payer le service à si fausse vilaine!

Epigrammes.

Demande.

Le sperme n'est pas l'or potable,
Qui vous nourrit au lieu du pain,
Durant que vostre c.. tient table,
Vostre ventre crie à la faim.

Response.

Puissay-je mourir affamée,
Pour un plaisir qui m'est si cher;
La vie n'est qu'une fumée,
Le sperme vaut mieux que la chair.

Réplique.

Mais quelle rage vous transporte;
Si ce plaisir vous est si doux,
Vous ne f...trez plus estant morte,
Pour f..tre au moins nourrissez vous.

Allez vous faire f..tre en propre original,
Ce dit dame Machette à la belle Florence.
Elle la prit au mot, est-ce bien fait ou mal,
Puisqu'elle estoit sujette aux loix d'obéissance ?

Sonnet contre un Courtisan.

Un mignon circoncis issu de la fontaine
Des marets plus fameux, dont son nom est venu,
Qui d'un prest usurier acquit son revenu,
Et s'est venu loger d'Avignon en Touraine.
Cet amoureux punais du nez et de l'haleine,
Par ses faits importuns nouvellement connu,
Qui n'a jamais esté que pour un sot tenu,
Et marche par compas comme un vieux Capitaine.
Ce gentil Margeolet, pour mieux s'authoriser,
Veut aimer ma maistresse et la pauvre espouser,
Crucifiant de peur mon ame languissante.
Mais ô fils de Judas, cause de ma douleur,
Tu y perdras l'espoir d'amortir ta chaleur :
Car de tout bois punais la flamme en est puante.

Sonnet contre un Poëte.

Le nez, du sentiment est le siége et l'organe,
Les nazeaux plus fendus sont signe d'un haut nez.
Les chiens qui les ont tels pour la chasse sont nez,
Et bons pour le lapin guetter en la garenne.
Si d'oreilles ils ont sur la gueule une pane,
Ils ne sont ny pour froid ny pour chaud estonnez,
Les vistes cerfs par eux souvent sont mal menez ,
Vostre nez est d'un chien, vos oreilles d'un asne.
Vos nazeaux sont fendus de deux pieds et demy :
Bref, vous avez du nez, petit rat mon amy,
Mais ce n'est pour sentir les Lauriers de Parnasse.
De plus fortes odeurs il faut pour vostre nez,
Voicy pourquoy vous sont ces beaux nazeaux donnez :
Pour sentir les bouquets qu'un Gadouard entasse.

Epigrammes.

Quant à moy si l'on m'asservit
D'avoir dequoy et ne rien faire,
Pour éviter telle misère
J'aime mieux me couper le v...
Pratiquant ainsi la vertu
Nous ferons response à l'envie,
Que nous ne serions pas en vie;
Si nos pères n'eussent f..tu.

D'un Cornard.

C'est bien le meilleur petit homme,
Que Vulcain ait en sa sequelle ;
Il rit des cornes qu'on lui met,
Luy mesme il vous fait voir la belle.
  Puis sans bruit vous laisse avec elle
De peur de troubler le plaisir ;
Il le hay de haine mortelle,
Car il donne trop de loisir.

Je vis passer de ma fenestre
Les six pêchez mortels vivans :
Conduits par le bastard d'un prestre,
Qui tous ensemble alloient chantans,
Un *requiescat in pace*,
Pour le septiesme pêché.

Discours.

Grand Dieu, de qui le soin brillant,
Comme un dragon tousjours veillant,
Garde les pommes Hespérides,
Contre les avares ***.
De qui le zèle et la candeur
Ont mérité cette grandeur,
De sçavoir les secrets, et d'estre
Le seul Mercure de son maistre,
A vous je me suis adressé,
Pensant estre plustost dressé

De quelque somme qui m'est deue,
Desjà trop longtemps attendue.
J'ay creu, comme chacun le dit,
Que vous seul avez le crédit,
Et qu'en matière de finance
Tout passe par vostre ordonnance.
Ces vieux seigneurs que j'ay connus
Au conseil sages et chenus,
Sitost que ma requeste ils voyent,
Sans m'ouyr à vous me renvoyent.
Par aventure je pouvoy
Avoir audience du Roy,
Qui sçait les peines et les pertes
Que pour le servir j'ay souffertes.
Mais je n'ose me hasarder
Seulement de le regarder,
Pour luy faire aucune demande,
Si un grand ne me recommande.
Puis je sçay que sa Majesté
En plusieurs lieux a protesté,
Que cette ennuyeuse charge
Sur vous du tout il se descharge.
C'est pourquoy vous en voyez tant
Auprès de vout sollicitant,
Pour trouver une heure opportune,
Et vous raconter ma fortune.
Vous m'escoutez parler assez,
Mais par dessus tout vous passez
Et vous rendez inexorable,
Sans rien monstrer de favorable.
Je me flatte d'une langueur,
Qui me tient tousjours en langueur,
Espérant que ma patience

Touchera vostre conscience.
Mais enfin la nécessité
Augmente ma perplexité,
Et voy bien que je perds mes peines,
Contre vos maximes certaines :
Le temps employé pour néant
M'est dommageable et malséant,
Car le mestier que je sçay faire
Peut servir à meilleure affaire.
Je cherche volontiers l'honneur
De prendre au corps un gouverneur,
Et chastier une Province,
Qui fait la rebelle à son Prince.
Des meschans j'abbats la fierté,
Aux bons j'apporte la seurté,
Chassant cette canaille vile
De voleurs, qui troublent la ville :
Mais si on m'oste les moyens,
De servir mes concitoyens,
Seroit-ce pas folie extrême
De ne me point servir moy-mesme ?
Sans plus en vain me consommer,
Je seray contraint m'enfermer
Dans un cabinet sur un livre,
Pour le temps qui me reste à vivre,
Je suis guery d'ambition,
Content de ma condition,
Et suis de la douce manie
De ceux que la Muse manie,
J'ay appris des Poëtes Grecs
Et des vieux Latins les secrets :
Façonnant et le pode et l'ode
Sur la lyre à l'antique mode.

J'apporteray cet ornement
En France avec estonnement,
Pourveu qu'au dernier de mon âge
Pauvreté n'entre en mon mesnage.
Vous seul pouvez m'en garantir
S'il vous plaist me faire sentir
De la douceur de vos receptes,
Y faisant assigner mes dettes.
Mon bien, mon temps, et mon labeur,
Despendant de vostre faveur ;
Et seul avec plus de puissance
Que l'ascendant de ma naissance,
Je ne veux point, pour vous flatter,
Faire vostre nom esclater,
Et monstrer vos ayeuls descendre
Des anciens Comtes de la Flandre.
Je n'ay point si foible la voix,
Que si vostre faveur j'avois,
Je ne fisse ouïr vos louanges,
Jusques aux nations estranges,
Mais vous n'aimez ces honneurs vains
Des chantres ny des escrivains,
Qui ne servent que de despenses
En pensions et récompenses.
C'est pourquoy je ne m'attends pas
Que de mes vers vous fassiez cas :
Ny qu'Apollon ny que Minerve
De rien en vostre endroit me serve.
Encor que soyez amateur
D'un bon livre et d'un bon autheur,
Et des sciences et des langues.
Si n'aimez vous point les harangues,
J'ay bien cette témérité

De dire partout vérité ;
Si cette vertu vous contente,
J'en vay prendre meilleure attente,
Car sans doute il faut avouer
Qu'on vous doit justement louer,
D'avoir arresté le désordre
Où grands et petits vouloient mordre.
Le torrent de dissension
Mettoit tout en confusion,
Et par une obscure cabale
L'espargne n'estoit que de bale,
Les trésoriers par leurs comptans
Rendoient tous les autres malcontens.
Tout s'en alloit en grivelées
Des prests de rentes simulées
Nos voleurs à faute de fond
Estoient un abisme profond :
Tout l'or que la France moissonne
Se perdoit sans payer personne :
Les subsides mal départis
L'engageoient aux mauvais partis,
Et n'y avoit plus de ressource
Que pour ceux qui tenoient la bourse :
Mais par vostre frugalité
Vous amenez l'égalité,
Et d'un zèle sans artifice
Vous joignez l'ordre à la justice.
Magnanime et laborieux
Vous visez au but glorieux,
De rendre aux François la prudence,
Le siècle d'or et l'abondance.
Par leurs arts d'honneur et de paix,
Vous ne craignez porter le faix,

De la rancune et de l'envie,
Avec vostre innocente vie.
Quand vous ne plaisez pas à tous,
Le Roy prend la cause pour vous :
Et d'une bonne intelligence
Il soustient vostre diligence,
Pouvant à tous faire du bien
Pour vous seul vous ne faites rien,
En maniant un fond si ample,
De continence estes l'exemple,
Vostre bien est en mesme estat,
Vostre train n'a point plus d'esclat,
Vostre table et vostre escurie
Sont d'un Caton et d'un Carie,
En response, chant, et soudain
Les grands ne craignent le desdain,
Par une constance indicible
Vous vous rendez inaccessible.
L'humble, le doux, le violent
Le misérable et l'éloquent
Sont tous traitez de mesme sorte,
Avant que rien de vos mains sorte.
Imprenable de tous costez
Grands et petits vous rebutez.
Vous estes mal plaisant en somme,
Et plustost un rocher qu'un homme :
Toutefois vous n'ignorez pas
Quel est le Lesbien compas :
Et que chacun par son mérite.
Ou beaucoup plus ou moins mérite,
Vostre estat est si abattu,
Et de tant de maux combattu,
Qu'il faudroit les charmes d'Alcine,

Pour luy servir de médecine.
Un grand corps de chair dénué,
De longue fièvre atténué,
Ne peut porter un fort remède,
Si la dose la force excède.
Puisqu'avez à nous gouverner,
Vous sçavez assez discerner,
Quelles sont les humeurs des hommes,
Au temps maladif où nous sommes.
Tel s'en retourne plein de feu,
Qu'on pourroit contenter de peu :
Là la récompense s'applique
A la reigle Géométrique.
Tel en reçoit des pensions
De qui toutes les actions
Ne machinent que nouveau trouble.
Sous un courage fier et double,
A bonne cause on peut nommer
L'espargne des Rois une mer,
Qui s'enfle par maintes manières,
Des eaux de diverses rivières;
Puis sous terre et canaux secrets
Les mesmes eaux sont les regrets,
Pour départir en mesme source,
Des ruisseaux l'éternelle source.
Avec les grands trésors humains
Qui procédent de plaisirs maints,
Pour à un seul se venir rendre
Doivent sur plusieurs se reprendre,
Si vous passez par un tranchant
Autant le bon que le meschant,
Personne n'aura plus courage,
De bien faire au fort de l'orage :

La Vertu n'est pas un nom vain,
Et s'aigrit comme du levain :
Si après son service on pense
La priver de sa récompense,
Il fait bon estre mesnager,
Pour les laboureurs soulager :
Mais à la Majesté Royale,
Il sied bien d'estre libérale.
Les François suivent par honneur
Un Prince libéral d'humeur :
Mais il n'y a pauvre ny riche
Qui puisse aimer un Seigneur chiche.
A la maison d'un Prince grand
Chacun y apporte et y prend,
Et cela n'est pas magnifique
Où quelque larron ne pratique.
Serrer le bouton de si près,
Engendre plusieurs maux après.
Les valets gastent les mesnages
Quand leur maistre retient leurs gages.
Pour moy, qui me tourne à tout vent,
Tant que le Roy sera vivant,
Quelque party que je desbauche,
J'irai droit et jamais à gauche,
J'aime ce Prince en ses humeurs,
Son règne est commode à mes mœurs;
Et n'ay pas peur quoy qu'on en die,
Que sous luy la vertu mendie.
Je ne crains point tant qu'il vivra
Que le poison, qui enyvra
La France de guerres civiles,
Trouble le repos de nos villes.
Il nous a mis hors du danger

De craindre le fort estranger,
Ny que l'Angleterre ou l'Espagne
Contre nous se mette en campagne.
Qu'il vive les ans de Nestor,
Dont la fin fut la fin de Troye,
Il laissast son Royaume en proye.
Dieu luy doint gouverner long temps
Ses sujets riches et contents,
Son âge tousjours au solstice
Se maintienne en faisant justice.
Bien que le destin ennemy
M'empesche de vivre parmy
Tant d'autres que la France honore,
Si puis-je luy servir encore,
Je suis de sept enfans chargé
A cent créanciers engagé;
Et mes frères sont consommez
De frais que j'ay faits aux armées :
Mais je ne suis assez prudent,
Pour estre à la Cour impudent;
Et plustot que de m'y résoudre
J'endurerois cent coups de foudre.
Bref, si aujourd'huy ou demain
Vous ne tenez un peu la main,
Que mieux cy-après on me traite,
Je puis bien sonner la retraite :
D'offices et d'estat privé,
Je m'en iray vivre en privé :
Car c'est le point où je me fie
Au bout de ma philosophie.
Je fais des vers une fois l'an ,
Et pour le duché de Milan
Je ne voudrois ny ne souhaite

Qu'on me tinst pour un grand poëte :
Mais s'il fust que ce qu'il m'est deu,
Mon bien et mon temps soit perdu ,
Au lieu de me mesler des crimes,
J'iray me consoler des rimes.
J'espère que le temps viendra
Durant ce Roy cy, qu'on tiendra
D'un homme de bien plus de compte ,
Qu'on ne tient d'un duc ou d'un comte.
Pour le moins j'ay eu ce bonheur,
D'enrichir d'amis et d'honneur :
Et si la pauvreté me fasche ,
La mort m'y donnera relasche.

Sonnet.

Marie, à vray dire, tu es la plus galante,
Qui se puisse trouver entre mille beautez,
Ton courage et ton port nous retient arrestez,
Sert à idolatrer la façon attrayante.
  Ton visage adoucy d'une voix si riante,
Tes yeux esgratignants et tes sourcils voutez,
Et tes desliez cheveux et replis frisottez,
T'eslèvent au-delà de la belle Atalante :
  Mais tu n'as pas encor un courage parfait,
Nature t'a fourny un corsage bien fait,
Mais un c.. refrogné , dont l'ouverture ronde
  Assise est plattement, et sans aucun gazon ;
Et c'est ce qui desplaist à tous les v... du monde :
Une beauté se rend parfaite par son c...

Sonnet.

Quand Polidon fringa la dame putassière,
De qui le nom fameux s'appelle Sarpisi,
Pour monstrer qu'à bon droit elle l'avoit choisi,
Il luy fit quatre coups où il n'arresta guère.
Elle pour recognoistre œuvre si singulière,
Sçachant combien mérite un v.. bien cramoisi,
Qui n'est point vermoulu, ny par le temps moisi,
Luy donna le laurier, la couronne guerrière.
Le mary qui survint voyant ce beau lancier,
Qui portoit un chapeau de feuilles de laurier,
Demande s'il estoit devenu quelque poëte.
Polidon respondit, las je n'y entends rien.
Mais la femme repart, s'en tenant satisfaite,
Si est, car il a fait tantost un beau Quatrain.

Gausserie à une dame, sur la perte de son conin.

Que chacun en larmes se baigne,
Que chacun le deuil accompagne,
D'une dame à qui le cœur part,
Pour avoir perdu son mignard,
Son petit conin domestique,
Par la cruauté très-inique
D'un chat qui l'a cruellement
Fait dévaller au monument.
Vous, ses voisins, vous, ses voisines,
Vous, ses cousins, vous, ses cousines,

Vous les grands et plus apparens,
Et les alliez et parens,
Fondez tous en pleurs et en larmes,
Donnez vous de tristes alarmes :
Plombez vous le front et le sein
D'une dure et cruelle main :
Choquez vous contre une muraille,
D'ahan crevez vous les entrailles,
Arrachez vous le poil du chef,
Ne soyez d'un an sans meschef,
Nuit et jour soyez aux gouttières,
Aux greniers, aux hurts, aux chatières,
Armez de tripes de fagot
Pour punir ce meschant Magot :
N'ayez d'aucun plaisir mémoire ;
Habillez vous de couleur noire,
Et comme insensez furieux
Roulez hideusement les yeux :
Ne donnez trefves à vos peines,
N'ayez sang, artères, ny veines,
Mouelle, os, muscles, ny pouls,
Nerfs, ny cartilages sur vous,
Que vostre tristesse n'assaille,
Et ne leur livre la bataille.
Puis ainsi tristes et affreux
Esplorez, pasles et hideux,
Blesmes, mornes, espouvantables,
Transis, pasmez, et misérables,
Ne monstrant que deuil et qu'effroy,
Vous assisterez au convoy,
De cette morte créature,
De ce conin, que la nature
Avoit fait gentil entre tous

Pour plaire à mes belles amours.
Ce conin estoit ses délices,
Ce conin estoit ses blandices,
Ce conin estoit ses plaisirs,
Ce conin estoit ses désirs :
Ce conin estoit ses liesses,
Ce conin estoit ses richesses,
Ce conin estoit son repos,
Ce conin estoit son propos :
Ce conin seul estoit sa vie,
Ce conin estoit son envie,
Ce conin estoit son bonheur,
Ce conin estoit son honneur :
Ce conin estoit sa pasture,
Son massepin, sa confiture.
Ce conin estoit son gouster,
Ce conin estoit son souper,
Son aurore, son après dinée,
Son midy et sa matinée.
Ce conin estoit son repas,
Ce conin estoit ses cinq pas,
Ce conin estoit ses cadences,
Ce conin estoit ses avances,
Ce conin estoit ses destours,
Ce conin estoit ses retours,
Ce conin estoit sa gavotte,
Son Espagnolette et sa volte,
Ses fleurettes, ses entrechats,
Ses feintes, et ses entrelats.
Ce conin estoit ses aubades,
Ce conin estoit ses gambades,
Ce conin estoit son mignon,
Son petit fils, son compagnon.

Ce conin estoit sa poupée,
Où tousjours vivoit occupée,
L'emmaillottant dans son mouchouer
Puis après le menoit jouer.
Ce conin estoit ses dorures,
Ce conin estoit ses parures,
Ce conin estoit son trésor,
Ce conin seul estoit son or,
Son argent, ses ris, ses goguettes;
Ce conin estoit ses grands festes;
Ses dimanches, ses tous les jours;
Ce conin estoit ses amours:
Il estoit ses niaiseries,
Et il estoit ses singeries.
Ce conin estoit ses esbats,
Son tabourin, son tarabas;
Son tabourinet, sa fourchette,
Son jeu et sa marionnette.
Ce conin estoit son caquet,
Ce conin estoit son traquet;
Ce conin estoit sa muscade,
Sa sauce, sa capilotade.
Ce conin estoit sa douceur:
Ce conin estoit sa faveur:
Ce conin estoit sa porée,
Sa vinette, sa chicorée,
Ses choux de fleurs, et ses naveaux,
Ses fèves et ses pois nouveaux.
Bref, ce conin estoit son père;
Bref, ce conin estoit sa mère;
Bref, ce défunt petit conin
Estoit un conin sans venin.

De deux Courtisans : l'un prise la beauté d'une Dame, et l'autre tout au contraire.

Satyre.

Oui des rares faveurs, de beauté, et de grace,
Dont nature a orné vostre angélique face,
Ensorcelé d'amour penseroit l'estimer,
Sembleroit espuiser les ondes de la mer.

Responze.

Que le nombre infiny de laideur et de grace,
Dont nature a fouillé vostre hideuse face,
Animé d'un desdain la voudroit despriser,
Les gouttes de la mer sembleroit espuiser.
Qui a veu du soleil l'excellente lumière,
Il n'a pas veu encor des clartez la première,
S'il n'a veu la splendeur et clarté de vos yeux,
Qui sont astres jumeaux plus luisans que les cieux.
R. Quand le soleil esclaire et jette sa lumière,
Alors vous paroissez des laides la première :
Vous ne devez jamais ouvrir vos vilains yeux,
Qui sont pleins de fureur, rouges, et chassieux.
Vos lèvres, ma mignonne, et leur peau délicate,
Surpassent le corail, la rose et l'escarlate,
L'huystre vous imitez en baisant de bon cœur
D'un baiser moite et glout de divine liqueur.
R. Vos lèvres sont de fiel et pleines de crevasses,
Et quand voulez baiser font les mesmes grimaces,
Sauf toutefois l'honneur de la Chrestienneté,
Que le cul d'un cheval quand il a fienté.
D'œillets, roses, et fleurs est vostre bouche pleine,

Rien qu'odeurs et senteurs ne sort de vostre haleine,
Vos souspirs sont zéphirs, si souefvement espars,
Qu'ils font germer en l'air violettes de Mars.
R. D'un vieil saumon pourry avez la bouche pleine;
Comme charogne on sent vostre puante haleine :
Et quand vous souspirez, ce sont des rots espais,
Qui de leur sale odeur rendent l'air tout punais.
Aux perles d'Orient vos dents ostent la gloire,
Vostre col, vostre sein, sont plus blanc que l'yvoire,
Et semble proprement que l'amour soit assis
Sur les fraises qui sont dessous vostre lassis.
R. Le rasteau de vos dents est crasseux et jaunastre,
Vostre sein est terny comme une charognastre,
Sur vos tetons flestris les chiquerons tous noirs
Représentent les bouts de deux grands entonnoirs.
Vostre joue est polie et blanche comme marbre,
Teinte un peu de fleuret, de laque ou de cinabre,
Vostre beau nez traitis sert de flesche à droit fil
A l'ébeine de l'arc qui fait vostre sourcil.
R. Sous les os de vos yeux vostre museau se serre,
Pasle, maigre, et terny, défait et plein de terre.
Vostre gros nez butor, baissé à contre fil,
L'anse d'un chauderon qui fait vostre sourcil.
Vos dents sont les fuseaux dont vous filez la trame,
De la toile d'amour où se retient mon ame,
Les paulmes de vos mains sont les sacrez autels,
Où les Vestales font leurs beaux feux immortels.
R. Je compare vos doigts à des suppositoires,
Les paulmes de vos mains semblent des décrottoires,
Les mesmes doigts ouverts ne ressemblent pas mal
A un peigne qui sert à la queue d'un cheval.
Vos coiffes et filets ce sont subtiles chaines,
Où mon amour captif endure mille peines :

Vous portez les filets dedans vos blonds cheveux,
Où je suis prisonnier et sortir je ne peux.
R. La coiffe que portez sur vostre teste sotte,
Ressemble d'un menton une sale pensotte :
Les crins qui sont dessous ressemblent proprement
Le poil qui pend au cul d'une vieille jument.
Les pas que vous tracez en faisant des fleurettes,
Semblent les mouvements des astres et planettes,
Diane chastement vous avez surmonté
Cytherée en maintien, Junon en majesté.
R. Les pas que vous tracez, quand marchez par la rue,
Font bruit comme les pieds d'une vache qui rue,
Et quand voulez sauter où l'on est assemblé,
Vous tombez lourdement comme un gros sac de blé.
La troupe des neuf sœurs qui les accords manie,
Adresse vostre voix d'une telle harmonie,
Que mon luth est muet quand vous avez chanté,
Et moy plein de souspirs je me pasme enchanté.
R. Vostre voix a de l'air de la voix d'une asnesse,
Ou de la roue d'un char où n'y a point de graisse :
Moy ne pouvant souffrir des chants si discordants,
J'en romps quasi mon luth, et en grince les dents.
Les cœurs de tous les Dieux envers vous gracieuse,
Désirant vous former de toutes parts heureuse,
Fit choix de vostre esprit entre les beaux esprits,
De vos perfections multipliant de prix.
R. Pour forger vostre esprit des infernaux la troupe,
Dedans vostre cerveau mit un bouchon d'estoupe :
Aussi vous jargonnez tout ainsi qu'un oison,
Et en tous vos propos n'y a point de raison.
Heureux, sept fois heureux qui par une espérance
D'estre vostre mary cherchera l'alliance,
Qu'on passe en Arabie, et ès Indes encor,

On ne verra jamais un si riche trésor.
R. Malheureux qui surpris, ou par inadvertance,
Sera contraint d'avoir une telle alliance :
En la soye des porcs ny és retraits encor
On ne sçauroit trouver rien qui soit de si ord.
Toutefois escoutez, combien que soyez telle,
Si vous estes par trop à vos amants rebelle,
Les Dieux vous ont prédit, par un certain destin,
Pour amant ou mary quelque sot ou badin.
R. Toutefois escoutez, encor que soyez laide,
Si donques vous donnez aux verolez de l'ayde,
Alors qu'on vous forma le destin a prédit,
Qu'avez par ce moyen quelque peu de crédit.

Le testament d'un Amoureux.

Si pour vous estre trop fidelle
Il faut mourir en vous aimant,
Au moins permettez moy ma belle,
Que je fasse mon testament.
Sitost que la mort arrivée
Aura borné mon dernier jour,
Je veux que ma tombe honorée
Soit dedans le temple d'amour.
Les torches soient au lieu de cire
D'ardeur et de désir bruslant,
Et que le feu de mon martyre
Soit par la rue estincelant.
Ceux-la qui porteront ma bière
Seront des plaisirs et regrets,

Ses desdains et son humeur fière
Coupable de mon deuil secret.
Que d'un tortis la forme ronde
Entourne leurs testes de faux,
Pour tesmoigner à tout le monde,
Une partie de mes maux.
Que l'eau béniste soit de larmes,
Dont j'allois mes feux arrosant,
Et l'aspergés soit fait des armes
De Cupidon le pauvre enfant.
Trois habillez de robe noire,
Rigueur, ennuy, et sans mercy,
Fassent pour ma teste mémoire,
Les cris piteux d'un cœur transi.
Que les sanglots au lieu de cloches,
D'un bruit partout retentissant,
Advertissent tous mes plus proches,
De mon service commençant.
Que celuy qui fera l'office
Ce soit l'aumosnier de pitié,
Et que le Diacre on choisisse
Entre les Prestres d'amitié.
Pour Sous-diacre qu'on luy donne
Le loyer des services faits,
Qu'il reçoive chasque personne,
Et leur fasse baiser la paix.
Des amourenx toute la bande,
Et les devoirs en vain rendus,
Luy offrent pour funeste offrande
Le souvenir des pas perdus.
Que de regards soit le coriste
De beau parler accompagné,
Qu'il entonne d'une voix triste

Un *libera me Domine.*
   Peut-estre adviendra-il à l'heure
Que son cœur de regret pressé,
Dira sur ma triste sépulture
Un *requiescat in pace.*
   Compassion d'ame propice
Es plus rudes adversitez,
Or je te fais l'exécutrice
De mes dernières volontez.
   Je donne tout aux belles ames
Qu'amour embrase de ses feux,
Qui meurent pour servir les dames,
Et qui n'ont point faussé leurs vœux.
   Afin que sa race future
Fuye les maux que j'ay soufferts,
Mais que dessus ma sépulture,
Chacun lise ces quatre vers :
   Celuy qui gist sous cette lame,
D'un brave désir allumé,
Servant une cruelle dame,
Mourut pour n'être point aimé.

Testament d'une Courtisane.

Satyre.

Grand Dieu, qui voyez tout, qui oyez toutes choses,
Qui tenez en vos mains toutes choses encloses,
Qui seul tenez le frein de ce grand univers,
Escoutez les regrets d'une ame que l'offense
Et le regret du mal appelle à pénitence,

Et soyez attentif à l'accent de mes vers.
Et vous mes chères sœurs, mes plus chères délices,
Compagnes de mon mal, tesmoins de mes malices,
Qui estonnez le ciel de vostre esbranslement,
Escoutez les regrets d'une fille autant pleine
De repentir que vous d'une amoureuse peine,
Et ne demeurez plus en vostre aveuglement.
J'ay couru tout malheur m'estant rendue immonde,
J'ay vogué sur la mer des plaisirs de ce monde :
J'ay suivy les dangers y croyant mon bonheur,
Du péché maintenant et du mal repentie,
J'ay quitté ces honneurs et m'en suis convertie :
N'est-ce pas bien quitter que quitter son malheur ?
Adieu donc, chères sœurs, compagnes de mes charmes,
Je vous donne à jamais le reste de mes armes,
Pour tromper un chacun de mes trompeux appas,
Je vous laisse mes fards, mes boettes, mes fioles,
Mes huyles, mes parfums, mes trompeuses paroles,
Et tout ce que je puis je ne l'espargne pas.
A toy, fleur des beautéz, et toy, l'unique belle,
Qui m'a tousjours esté compagne très-fidelle,
Pour guerdon à jamais de la fidélité
Je te donne de quoy faire rougir ta joue,
Et la lèvre où l'amour mignardement se joue :
Il n'y a que cela qui manque à ta beauté.
Vous ma petite sœur, mon cœur et ma compagne,
Voicy mon dernier don, prenez ce blanc d'Espagne,
Qui peut de vostre teint effacer la noirceur.
Vous avez les traits beaux, vous avez l'âme belle,
Vous avez le renom d'estre encore pucelle,
Et ne vous manque rien sinon de la blancheur.
Vous mes deux autres sœurs, qui ne sçavez connoistre
Avecque quel défaut le ciel vous a fait naistre,

Je vous donne à vous deux mon parler affeté,
Mes charmes, mes souspirs, mes douces mignardises,
Mes sousris, mes regards, mes trompeuses feintises,
Le bien seul est de tous, à vous deux je souhaite.
A toy, jeune Lays, la haine de mon ame,
Je te donne à jamais une secrète flamme,
Qui fasse découler de ta motte un bourbier,
Un flux perpétuel, une humeur renaissante,
Un fumier tout pourry, une liqueur gluante :
Et puis pour te guérir, Dieu te donne un barbier.
Bref, je donne à ta sœur pour toute récompense
De sa sainte amitié toute mon impudence,
Mes propos dissolus, mon regard effronté,
Mes signals, mes sifflets, et tout ce qui convie
Les hommes à l'amour, et leur en fait envie,
Je luy en fais présent, comme elle a mérité.
Il ne me reste rien du bien de mon partage,
Qu'un seul Godemichi, c'est tout mon héritage,
Je ne le puis donner, je le garde pour moy :
Et puis, qu'en feriez vous, vous en estes fournies ?
De meilleurs instruments vous soullez vos envies :
C'est péché que donner à plus riche que soy.

Stances.

Neuf ans sont escoulez ou peu s'en faut, Madame,
Pendant lesquels me suis et jour et nuit repeu,
De l'appat dont vos yeux ont alléché mon âme,
Et de ce long espace il vous en chaut bien peu.
Mon cœur, ma voix, mon œil, forment une triade,
Pour ensemble gémir, pleurer et détester,

De ta volage humeur l'inconstante boutade,
Que ma foy ne peut plus en sa course arrester.
Où sont les premiers feux de ta flamme première,
Las, où sont les serments de cet amour constant,
Qui ne devoit jamais tresbucher en arrière?
Où sont ces beaux discours que tu m'allois contant?
Tandis que tu serois de mon cœur adorée
Tu devois m'honorant m'aimer jusqu'au trespas,
Et conserver pour moy ta lèvre colorée,
Mettant pour mon respect tout autre amour à bas.
Tu l'as promis et si tu ne le tiens ma belle,
Ainsi qu'une Medée esprise de Jason,
Tu me fuis, et je suis, c'est trop estre rebelle,
Aux amoureuses loix, et mesme à la raison.
Quoy, tu me veux quitter et fermement je t'aime,
Moy sans qui seulement tu ne vivois un jour,
Moy que tu chérissois plus que ton âme mesme;
Ce change devant tous condamne ton amour.
Faut-il que contre moy la fière destinée,
Conjointe à ta rigueur me tire de prison,
Où mon âme ne s'est contre toy mutinée,
Combien que fort souvent je cheusse en pasmoison?
Ne force point mes fers, ne brise point ma chaine,
Aussi bien tu ne peux desengager ta foy,
Sans te voir encourir de parjure la peine,
Reservant pour autruy ce que tu dois à moy.
Qui te force, dis-moy, te rendre tributaire
De ce nouvel amant? Qui te force, dis-moy?
Ton meschef est plus grand, d'autant que volontaire,
C'est pour me garantir, ce diras-tu, d'esmoy.
Est-il quelque sujet, quelque sorte d'affaire,
Qui puisse divertir de l'amour un amant?
L'amour passe sur tout et à tout se préfère,

L'amour fait trouver doux le plus aspre tourment.
Pourquoy ces yeux par qui ma raison fut ravie,
Devancez par mon cœur voudroient-ils sans sujet,
Après avoir mon âme à leur joug asservie,
De leurs loix affranchir si fidelle sujet ?
La raison sur l'amour n'a force ny puissance,
L'amour n'est pas amour s'il se laisse mener
Par autre que par soy, car telle est son essence,
Qu'elle veut comme un rond dedans soy retourner.
Amour lorsqu'il sortit de ce chaos énorme
Sépara le premier, feu, air, et terre et cieux,
Puis donna dans ce tout à chasque chose forme,
Et rendit le confus plaisant et gracieux.
Ton esprit tout confus de vaines frenaisies,
Te fait un million dans ton cœur concevoir ;
Qu'amour apaise en toy toutes ces fantaisies,
Sur elle me donnant dessus ton cœur pouvoir.
Mon amour esprouvé te doit oster la crainte,
La crainte et le soupçon d'une variété,
Voire, mais autre amour est en ton âme empreinte,
Elle y fut par emprunt non en propriété.
Cephale caressant ainsi la belle Aurore,
Regrettoit son Procris comme son cher butin,
Mesme baisant sa bouche et l'embrassant encore
Devançoit le sortir de Phœbus le matin.
Sur moy Ariadné, je ne seray Thésée,
T'aimant d'un cœur loyal je ne te quitteray,
Comme elle fut de luy meschamment abusée,
Au delà de la mort je te respecteray.
Si ton amour se montre estre pour moy de flamme
Inconstant et léger et mobile tousjours,
Le mien ne sera d'eau roulant sur toute Dame,
Il veut entre tes bras en toy finir son cours.

Chéris moy comme fut le beau Pâris d'Oenone,
Ou si me délaissant prise d'un nouveau feu,
Que l'esprit de Pâris le tout puissant me donne,
Pour à toy ne songer, ou pour le moins bien peu.
Non, non, fasse le ciel, et ton humeur volage
Ce qu'ils voudront, je hay le change infiniment,
Je n'ay de l'oublier le cœur ny le courage,
Qui oublie n'aima jamais parfaitement.
Apollon aime ainsi sa Daphné, sa maistresse,
Nonobstant qu'en laurier elle ait pris changement,
Pour elle il a tousjours éternelle détresse,
Car un parfait amour dure éternellement.

Odes.

Je prends plaisir à baiser
Et ta bouche et ta joue,
Mais ce n'est pas m'embraser
Si tost je ne me joue,
A ce jeu que surtout je loue.
Les baisers plus savoureux,
Ne servent rien Madame,
Que pour nous rendre amoureux
Et disposer nostre âme
Au déduit de l'amoureuse flamme.
Les ris, les traits gracieux
D'une Dame jolie
Ne contentent point mes yeux,
N'espérant la folie
Qui nos cœurs et nos corps allie.

Amour tyran de nos cœurs,
Finissant la tourmente,
Apaise un peu nos langueurs,
Et donnant nostre attente
Nos désirs amoureux contente.
Prenons donc ce tronc blanc,
Ce ventre ma mignonne ;
Belle, pressons nous le flanc :
Que plaisir on me donne,
Car à vous tout je m'abandonne.
Je ne suis point apprentif
De leurs douces malices,
Puis l'amour est inventif
Pour trouver des délices,
Guerdonnant nos fidèles services.

Belle, vivons ensemble
Contens et bien heureux ;
Qu'amour nos cœurs assemble,
Ne soyons langoureux,
Et tremblons comme tremble
Le pigeon amoureux.
Nos languissantes ombres
Descendues là bas,
Chez Pluton plein d'encombres,
Ne savoureront pas
Parmy ces manoirs sombres
Les amoureux esbats.
En despit de l'envie
Belle, vivons contens,
Esgayons nostre vie

De mignards passe-temps :
Car tost elle est suivie
De la fin de nos ans.
  Nostre âge tousjours vire,
Sans surgir à bon port,
Comme un flottant navire,
Souffrant nouvel effort.
Las! daignez l'y conduire,
Belle soyez mon Nord.
  Volage est nostre vie,
Qui fuit comme les eaux,
Et quand elle est ravie,
Non plus que les ruisseaux,
De retour n'est suivie :
Fresles sont nos vaisseaux.
  Non, non, tousjours Neptune
N'est remply de courroux,
Et tousjours la fortune
Ne fulmine sur nous,
Et ne nous importune :
Que vostre œil me soit doux.
  Librement j'accompare,
Me voyant vous aimer
Et que malheur m'empare,
Vostre humeur à la mer,
Sur laquelle on s'esgare
Sans cesser d'y ramer.
  J'ay bon màt, bonne rame,
Ancre et bon aviron,
Bon courage et bonne âme,
Pour cingler environ
De cette mer, Madame,
Qui flotte en ton giron.

Vous estes mon attente,
Mon rivage et mon port :
S'il faut que la tourmente,
Me retirant du bord,
M'enfonce violente,
Je béniray mon sort.

Chanson.

Jeanneton, je ne suis volage ny léger,
L'amour dedans mon cœur ne vient de ressemblance,
Je vois et n'ensuy pas ton amour passager :
Mon cœur est un rocher d'amour et de constance.
Et tu ne m'aimes plus ma Jeanne Jeanneton,
Et tu ne m'aimes plus qu'un petit, ce dit-on.
N'estime point qu'amour, ores que jeune d'ans,
S'assujettisse aux loix de l'humaine nature :
Ou qu'il suive le cours ordinaire du temps :
Il ne vieillit jamais comme la créature.
Et tu ne m'aimes plus, etc.
Tousjours l'on peint amour comme un petit enfant,
Tout nud, sans vestement, facile et tendre d'âge,
Des hommes et du temps et des Dieux triomphant,
Domptant tout de ses traits, de son arc et cordage,
Et tu ne m'aimes plus, etc.
Tu m'as promis souvent une longue amitié,
Et moy le réciproque à ta voix charmeresse,
Mais chérissant un autre, ingrate et sans pitié,
Et me faussant ta foy je garde ma promesse.
Et tu ne m'aimes plus, etc.

Si grande est la ferveur de mon amour captif,
Que deceu de ta voix et pris en ta cordelle,
En regardant le tien volage fugitif,
Je ne sçaurois changer pour te voir infidelle.
Et tu ne m'aimes plus, etc.
Ces folastres ardeurs de tes légèretez,
En tourmentant mon cœur n'ont dessus luy puissance
Aimer par les desdains, se sont les raretez
D'un excellent amour et sainte obéissance,
Et tu ne m'aimes plus, etc.
Mon amour est divin, je ne sçaurois finir,
Tes glaçons ny mes pleurs ne le sçauroient esteindre,
Ny ta légèreté ne le pourra tenir,
A sa perfection nul ne sçauroit atteindre.
Et tu ne m'aimes plus, etc.
Ma raison à mes feux s'oppose quelquefois,
Et tes mespris glacez à ma fervente flamme :
Mais las ! ils ne sçauroient les vaincre toutefois :
Car vivre et te chérir est le mesme en mon âme.
Et tu ne m'aimes plus, ma Jeanne Jeanneton,
Et tu ne m'aimes plus qu'un petit, ce dit-on.

Stances.

Rare beauté pour qui jour et nuit je sonspire,
Dont mon cœur et mon œil sont tellement espris,
Que je n'estime rien tant que son doux empire,
Sous lequel pour jamais languiront mes esprits,
O beau soleil d'amour embrasant ma pensée,
Si je n'ay le courage enflé d'extrême orgueil ,

Ma foy doit à la fin estre récompensée,
Car mon cœur et mes yeux n'adorent que ton œil.
Je reçois en t'aimant et plaisir et martyre,
Car estant eschauffé de ton œil amoureux,
Ta belle main à soy tous mes esprits attire,
Voilà comme je meurs, vis et languis heureux.
De vivre ou de mourir n'est pareille fortune,
En vivant et mourant je reçois de l'honneur,
Mourant je m'escrieray, la mort ne m'importune,
Ma céleste Cloris m'a causé ce bonheur.
Belle, à vos beaux soleils mon âme est asservie,
Comme en eux sont meslez, les refus, les désirs,
Les attraits, les mespris, et la mort et la vie,
Après les maux soufferts que j'aye les plaisirs.
Je te voudrois trouver ainsi que fit Pelée
Sa Thétis endormie. Hélas ! j'éprouverois
Ma bouche estroitement à la tienne collée,
Ce que penser je puis, dire je n'oserois.
Le sommeil, ce dit-on, est de la mort l'image,
Mais cettuy-là seroit la vie de mon cœur,
Car dessillant les yeux tu prendrois mon hommage,
Savourant à longs traits l'amoureuse liqueur.

Contre un Courtisan.

Ode.

Philon, vous prenez vostre augure,
De dire que je me figure
Vous avoir donné de l'amour.
Non, non, je ne suis pas si vaine,

D'estimer l'amour en la peine
Du plus vain homme de la Cour.
  Ne craignez point de me desplaire,
Je vous pardonne la colère,
Qui vous porte jusqu'à ce point :
Et pour punir vostre arrogance,
Suffit à ma juste vengeance
L'honneur de ne vous plaire point.
  Si vos yeux ne me trouvent belle,
Pensez vous, Philon, que j'appelle
De leur aveugle jugement;
Il n'en faut accuser Glycère,
Dont les beautez causent l'ulcère,
Qui cause nostre aveuglement.
  Et que je seray bien vengée,
Si comme elle y est obligée,
Pour son honneur et pour le mien,
Elle apprend à ce cœur superbe,
Qu'à sa blessure il n'y a herbe,
Pour en espérer quelque bien.
  Mais quels artifices estranges,
A quoy faire tant de louanges
A qui mon esprit donne jour :
Vous en cuidez charmer son âme,
Tirant sa gloire de son blasme,
Et de ma haine son amour.
  Belle Glycère, prenez garde
Comme ce courtisan vous farde
Ses malignes prétentions :
Et par vos faveurs asservies
Vengez vous de ses piperies
Et moy de ses détractions.
  Tel désespoir le fasse plaindre,

Qu'il sente au vray ce qu'il veut feindre,
Et que pour un sujet si beau,
Quelque martyre qu'il en porte,
Pour luy n'ait jamais autre porte,
Ny de prison que le tombeau.
Lors à son dam, comme il mérite,
Pour le moins son âme hypocrite
Ore a dit un coup vérité :
Pour venger la vérité mesmes
Des outrages et des blasphèmes
De sa grande témérité.

Epigrammes.

MAdelon estant en jeunesse
A fait l'amour par charité;
Or qu'elle a enfans à largesse,
Elle a cette témérité,
Qu'elle pense avoir mérité
Beaucoup plus grand. Elle s'expose :
Je crois qu'elle dit vérité,
Car elle donne un plus grand chose.

UN jour Margot prit la mesure
De l'instrument à son mary,
Et pour lors, à ce qu'elle jure,
Il en avoit pied et demy.
Mais après deux où trois secousses
N'en pouvant trouver que neuf pouces,
Le pauvret vous en fait pitié ;

Rendez moy, disoit-il, mon compte,
Ne devriez vous par avoir honte
De m'en retenir la moitié ?

Response.

Après qu'elle eut tout à son aise
Ry de le voir desconforté,
Ha, dit-elle, que je te baise,
Mon cœur, je ne t'ay rien osté.
Mets ton ventre contre mon ventre,
Frotte le bien afin qu'il entre ;
Sitost qu'il sera prou tendu,
Mets le dedans et n'aye honte,
Alors tu trouveras ton compte,
Au lieu mesme où tu l'as perdu.

Sonnet.

Ma maistresse escrivant les honneurs de Cibelle,
Les noms et les Autheurs de la race des Dieux,
Et la plus belle sœur du plus bel œil des cieux,
Par estrange moyen se rendit immortelle.
Pour f.. tre à corps perdu, dit la folle cruelle,
Se passe le passé, les jeunes et les vieux;
Si ne veux-je ces noms révérer en tous lieux ;
Mais je veux que putain et louve l'on m'appelle.
Et qu'ayant de mon c.. servy tout l'univers,
Que toutes les putains et les f.. teurs divers,
Et qui naistront jamais, viennent voir mes dépouilles :
Et que sur le tombeau où je reposeray,
Neuf fois par neuf matins il brimbale des filles,
Et de neuf coups de cul son v.. je béniray.

A Monsieur Motin.

Satyre.

Tout ce qu'on a, Motin, il est bien vray qu'on l'a,
Ne te souvient-il point, à propos de celà,
De ce beau Courtisan, qui chez nostre Isabelle
Jouoit si bien des pieds dessous nostre escabelle,
Rouloit ses yeux rians comme fait un mastin,
Et louoit grandement son pourpoint de satin,
Faisoit du compagnon et haussoit son espée
Dans le sang des limas aucunes fois trempée,
Pour dire enfin que voire et qu'il estoit celuy,
Qu'il monstroit à chacun qu'il estoit plus que luy?
Samedy par hazard je le vis par la rue,
Qui avançoit ses pieds tout ainsi qu'une grue,
Et qui contoit ses pas marchant en eschiquier,
Il n'estoit plus en housse ainsi qu'un gros banquier,
Mais piquoit les pavez tout au milieu des crottes,
Avec les esperons et les plus belles bottes.
Estant en cet estat, et au reste habillé
D'un velours à la Turque un tant soit peu pelé,
Avec un manteau rouge en forme d'escarlatte,
Non trop long pour couvrir le dos d'un cul de jatte,
S'en vint à moy de front et mine d'Escuyer,
Et m'arresta devant l'estau d'un serrurier :
Et puis me dit : Monsieur, hé vous passez bien vite,
Vous courez comme un loup qui retourne à son giste :
Vrayment vous ferez halte, et me direz un peu
S'il y a bien longtemps qu'amoureux n'avez veu
Cette belle Isabelle, aux Courtisans cruelle,

Mais à vous, je le sçay, trop constante et fidelle :
Voilà, voilà que c'est d'estre si accomply :
Et d'estre de sçavoir et de vertus remply :
Car tousjours la fortune à ceux-là favorise,
Et les gens de la Cour sentent tousjours la crise.
Hé bien, n'avez-vous point quelque sonnet nouveau ?
Car j'aime bien tout ce qui vient d'un cerveau.
N'avez-vous point une Ode en faveur d'une Dame,
Car je suis amoureux, et depuis peu mon âme
Respire pour un œil, et pour une beauté,
Qui tient lieu de merveille et d'une Deïté ?
Monsieur je vous supplie, et faites quelque chose
Pour le sujet divin, en vers ou bien en prose.
Je vous accolleray : que vous estes heureux,
D'estre bon rimailleur et paisible amoureux !
Comme ce Courtisan desbridoit ses paroles,
Dorées encore plus que ne sont les pistoles,
J'avois le nez en terre ainsi qu'une brebis,
Et je disois tousjours un *Ora pro nobis*
A ce qu'il m'adressoit, qui par la continue
Eust peu rendre ma barbe et ma teste chenue,
Tant que son sot discours me rompoit le cerveau,
Et qu'il me desplaisoit d'ouïr parler un veau.
Mais Dieu, qui ne defaut à ceux-là qu'il conserve,
Qui tousjours au besoin envers eux se reserve,
Me délivra des mains de ce fraisé muguet,
Par un moyen fatal et qui vint tout d'aguet.
Comment ce fut, Motin, je m'en vay te le dire,
Puisque c'est du gibier pour faire une Satyre.
Tu sçauras que pour lors que ce drole enfiloit
Le discours, que sa verve à foison distilloit,
Voicy venir un homme, à qui la face blesme
Monstroit qu'il n'en vouloit à autre qu'à soy mesme.

Il avoit en sa main un long et gros baston,
Il s'en vint droit à nous, et haussa le menton
Du pauvre Courtisan, après à bastonnades
Fit aller le mignon, comme on fait aux passades
Manier un genet. Luy commence à jurer,
Par la mort, par le sang, tu me viens massacrer,
Voleur, pendart, couard, et qui sans asseurance
Me prends en trahison et sans estre en deffense.
Nonobstant ce discours l'autre tousjours touchoit,
Et de bonne façon le Courtisan torchoit :
Qui s'en voulant fuir tomba dedans la boue.
Le voyant en ce lieu son ennemy secoue
Son manteau, pour après à coups de pieds fouler
Le pauvre Courtisan qu'il vouloit estrangler.
Ce muguet tout fangeux et sanglant crie à l'aide,
On me tue, disoit-il, on m'outrage, on m'excède.
L'autre tousjours frappant respondit, ô paillard,
Tu ne fais maintenant le superbe raillard ;
Et tu n'as point d'envie, ores que l'on t'estrille,
De donner la vérole et gaster une fille.
Aux cris de part et d'autre un chacun accourut,
Qui porté de pitié le blessé secourut,
Lève le Courtisan, qui sanglant et tout blesme
Jure comme un chartier et furieux blasphème.
Voyant tant de secours : l'assemblée laisse-là
Le pauvre Gentillastre : chez luy il s'en alla.
Je le suivis au pas comme voulant apprendre
La cause et le sujet de ce piteux esclandre.
Estant dans son logis il me dit : est-ce pas,
Monsieur, un bel amour et de très-doux appas,
De donner la vérole en gage à sa maistresse,
Pour monstrer que l'on l'aime et que l'on la caresse ?
C'est cela que ce drole a fait envers ma sœur,

Et afin, ô Monsieur, que vous en soyez seur,
S'il vous plaist de monter vous verrez la posture,
Et le mal violent de cette créature.
Désireux donc je monte, et dans un galetas
J'aperceus une fille en un lit de taffias,
Qui suoit, sanglotoit, et qui comme en furie
Alors qu'elle me vit se lamente et s'escrie :
Monsieur, hé, me dit-elle, ayez pitié de moy,
Je brusle de chaleur, et si las je reçoy
Un tourment bien plus grief que ne sont point les âmes
Qui sont là-bas au fond des infernales flammes.
Après ces mots je vis que sa bouche bavoit
Une liqueur glaireuse, et le sein luy lavoit :
Pour monstrer que les dents de chaleur esbranslées
S'estoient en des douleurs jà toutes escroulées.
Outre cela son front encreté, boutonné,
Et son nez qui se fond avoit accompagné,
Monstroit que cette fille avoit, chose notable,
Conquis par un doux dueil le royaume de Naple,
Le Duché de Syrie au coin des refondus,
L'isle de Claque-dent au climat des perdus,
Sans oublier encor le Duché de Bavière,
Comté de tremble-fesse, pelade et boutonnière.
Bref, qu'elle avoit acquis par ses perfections,
Royaumes, Marquisats, Duchez, possessions,
Qu'héritent les amants vrays soldats de Ciprine,
Pour avoir trop battu sur l'enclume divine
De cette malheureuse, à qui les yeux sillez
N'estoient qu'à ses travaux seulement resveillez.
Quand je vis approcher les mains du tout bourelles,
Qui en mettant des grez rouges sous les aisselles
De cette vérolée augmentoient sa chaleur :
Qui s'escriant bien haut, j'endure grand' douleur.

Et par mesme moyen je ne peus davantage
Voir un si triste objet, et tant piteux outrage :
Je sortis donc de là, puis je m'en vins chez moy,
Remply d'estonnement et transporté d'effroy,
Pour songer en moy-mesme à quel danger un homme
Se met pour un plaisir, qui bientost se consomme :
Alors que plus brutal que n'est un animal
Il se plonge au péché qui n'apporte que mal.
Motin, donc apprenons que le vice n'apporte
Qu'un torrent de douleur, qui enfin nous emporte,
Lorsque comme pourceaux nous sommes arrestez
Dans le bourbier puant des sales voluptez.

A Monsieur de l'Olivier.

Satyre.

Tu reprends mon humeur, Olivier, tu me blasmes
Mon inclination, toy-mesme tu t'enflammes,
Contre moy de colère, en voyant que je dis
Que l'on voit nos François maintenant engourdis,
A suivre la vertu tant estimée au monde,
Que contre les vauriens incontinent je gronde,
Ayant pour ma raison, que chacun va laissant
L'estude et le sçavoir, qui s'en va périssant.
Cela n'est-il pas juste, et mon cœur Satyrique
N'est-il pas bien fondé sur une telle picque?
Qui seroit celuy-là, qui voyant en ce temps
Chacun à qui mieux mieux prendre ses passetemps
Mais plustost demeurer tousjours grossier et rude,

Et ne mettre jamais le pied dans une estude,
Ne s'estomacqueroit, et des larmes de sang
Connoissant ce malheur ne feroit un estang?
Toy mesme, cher amy Olivier, qui carresses
Du Parnasside mont les pucelles Déesses,
N'es-tu point courroucé, quand tu vois un bouffon,
Un effronté Triquet faire icy du profond,
Du suffisant, du docte, et du fil de sa langue
Faire à bastons rompus une maussade harangue?
D'autre costé n'es-tu transporté de courroux,
De voir cet Advocat, qui aimoit les hiboux,
Qui estoit misantrope, avoir coupé sa robe,
Déclamant que le droit est celuy qui desrobe
Aux hommes le plaisir et le contentement,
Qui obscurcit l'esprit avec le jugement :
Et qu'il est plus séant de paroistre un sot asne,
Que se faire Advocat et porter la soutane,
Qui esclave le monde, et contraint au Palais
Les jeunes Advocats y estre de relais.
Et ce le tout sans cause, ou bien à l'Audience
Passer tout le matin en un morne silence,
N'estre pas bien chaussé pour estre Advocasseau.
Olivier, qu'on luy donne à boire un verre d'eau
Pour le désaltérer, c'est un digne salaire
Et pour son estomac un bouillon salutaire
Après ce mordicant : combien de financiers
Et de Jobets voit-on, qui pour estre officiers
Mesprisent la science, et soustiennent qu'au monde
Il faut tant seulement bien porter la rotonde,
Gausser dessus le peuple, et piller sur le Roy,
Prester à intérest, toujours avoir dequoy :
Faire fonds en leurs comptes et coucher la partie,
Qui sous le nom d'un autre au leur est convertie :

Tromper un Auditeur, changer les complereaux ;
Et par un double acquict surprendre les bureaux;
Et leur estat final voir beaucoup de souffrances,
Qui proviennent du tout des debtes et quittances;
Et pour n'avoir payé à quelque morfondu,
Luy donnant pour payement des coups de pieds au cul·
Voilà des financiers les maximes de vivre,
Et de leurs volontez, qu'ils désirent de suivre :
A prendre, tracasser, et faire des partis
Pour se ruiner l'un l'autre, et surtout les petits :
Aller dedans le Louvre, et faire des enchères
Les pères sur les fils et les fils sur les pères,
Voilà le vray sentier que l'on suit de présent,
Pour aller en sa vie aux églises gueusant.
Profitable moyen, mais non des plus honnestes;
Qui fait qu'un trésorier en laisse tant en reste
A ses fils en mourant : lesquels parmy ce bien
Prennent volupté pour leur souverain bien.
Suivons, mon Olivier, des ignorans la piste,
Prenons des fainéants jusques dedans leur giste,
Regardons les muguets, voyons les courtisans,
Qui gaussent à plaisir, et s'en vont mesprisans
Des gens qui sont d'éstudes, et faisant des risées
Estiment leur sçavoir comme billevisées :
Leur crachent en la face, et les nomment pédants :
Disent qu'ils ont Saturne en tous leurs ascendants,
Que du Grec et Latin on en pave les rues,
Et que s'y amuser est à faire à des grues :
Q'il est plus nécessaire à ceux qui sont de Court,
De parler brusquement et de le faire court :
Que non plus d'alléguer un torrent de passages,
Pour monstrer en ce temps que les fols ne sont sages.
Au lieu de tout cela qu'il vaut bien mieux aimer,

Dissimuler, gausser, voltiger, escrimer :
Mais de beaucoup sçavoir n'avoir aucune envie ;
Aussi bien que l'estude assomme nostre vie,
Et que quand sur un livre on seroit bien dix ans,
Que peut-estre à la fin on n'auroit pas cent francs.
Après ces Courtisans il nous convient escrire
Les fils de ces bourgeois, que du Collége on tire,
Afin de les placer sur quelques Procureurs,
Qu'ils soient au Chastelet des plus fermes crieurs,
Et maistres chiquaneux en fait de plaidoyrie :
Puis quand ils ont esté dans la chicanerie,
Les pères assottez les retirent chez eux,
Leur donnent liberté d'aller en plusieurs lieux :
Ils vont par les bordels, et après la taverne
Est celle qui souvent ces beaux enfans gouverne.
Puis ils vont toute nuit roder par les quartiers,
Armez en vray bourgeois, ou homme de mestiers,
Gaussant, sifflant, chantant, comme on voit aux rivières
En mille faux bourdons chanter les lavandières
Et au partir de là ce sont des suffisans,
Des discrets, des docteurs qui s'estiment sçavans :
Ou bien des entendus, et vestus à la mode :
Un d'eux à chaque pas son rabat racommode :
L'autre sa picadille aura faite en carneaux,
Et dessus les cheveux aussi blonds que pruneaux,
Aura de la farine ; un autre un bas de soye
De couleur d'Angelique ou bien de merde d'oye,
Ses cordons de souliers seront de colombin,
Les jartières de mesme afin d'estre poupin :
Le pourpoint balafré, au-dessous la chemise,
Qui couste six escus, qu'il n'avoit jamais mise :
La manche retroussée, et autour de ses bras
Un bracelet tressé de chiffres hauts et bas.

Cette troupe ainsi leste, et se voulant complaire,
Va roder, va jouer, et la meilleure affaire
Qu'elle a, c'est au tripot envoyer son argent
Par dessus les filets, et jurer en sergent.
De là tous ces seigneurs s'en vont voir leurs maistresses,
Où ils sont despouillez chacun de leurs richesses :
Puis ne sçachant que faire, un chacun à part soy
Se plait à controler les bastiments du Roy :
Ou bien se vont jeter dans une Académie,
Où l'on fait exercice en toute piperie :
L'autre manie des dez, et les jette au cornet,
Et s'efforce en jouant à mettre un autre au net.
Puis l'ayant desgarny d'escus et de pistolles
Le contraint à jurer et de se pendre aux solles,
Qui sont dans le logis, encor que non d'effet,
Mais bien de volonté son désir soit parfait.
Olivier, voilà donc les fruits de l'ignorance :
Voilà comment par elle est piteuse la France,
N'ayant plus de cerveaux, qui gravement posez
Soient dedans les conseils tousjours bien disposez,
A donner un advis qui son estat conserve.
Et qui cause cela? c'est que l'on voit Minerve,
Apollon, et les arts tellement à mespris,
Que d'un plaisant fallot on fera plus de prix,
Que d'un homme doué d'une belle doctrine,
Et plus plein de sçavoir que de fait et de mine.
N'ay-je donc pas raison de paroistre songeard,
Et d'estre tourmenté par un soucy rongeard :
Et voyant, Olivier, que tout en mal se tourne,
N'ay-je pas un sujet d'estre couard et morne,
Outre que quand l'on voit son estat définir,
Chacun particulier s'en doit aussi sentir.

Epitaphe de feu Dame Bescombe.

Au fond de cette large tombe
Gist tout à plat Dame Bescombe,
Qui mourut de trop rechigner,
Pour ne pouvoir plus besogner.
On dit qu'encor son âme grogne,
Que quelque esprit ne la besogne.

A Philamon.

Sur sa Perrette.

Pour n'estre par elle vaincu
Au jeu, où elle est tousjours preste,
En luy pensant rompre le cu,
Philamon, tu te romps la teste.

Satyre.

J'estois sur le pont neuf quand la nuit s'avoisine,
Je regardois le plein de la place Dauphine,
L'edifice du Louvre, et l'Isle du Palais,
Et le cheval de bronze, auquel tant je me plais,
Quand un homme effronté, je suis enflammé d'ire
Alors qu'il m'en souvient, m'accoste et me va dire,
Vous contemplez, Monsieur, les desseins d'aujourd'huy.
Je retourne aussitost la teste devers luy,

Je voy ce résolu, dont la mine esgarée
Pourroit espouvanter la bourse mieux ferrée
Qui soit point à Paris : ah ! qu'il estoit dispos.
Il n'est point messéant, ny point hors de propos,
De dèpeindre ce rustre avec ma pierre noire,
Mais peut-on crayonner une si belle histoire?
Nul certes ne le peut : l'esprit le mieux timbré
Dans ce chemin fascheux se verroit encombré,
Toutefois le courroux qui mon âme transporte,
Plusque l'esprit et l'art m'y servira d'escorte.
Qu'on remarque ses traits : sa taille à mon advis
Tient fort du respondant qui demeure au parvis :
Ses yeux, qu'une escarlatte à l'entour enveloppe,
Luisent ny plus ny moins que ceux d'un Lycantrope :
Son nez punais ressemble un concombre avorté,
Mais pour mieux dire encor une meure, excepté
Qu'il n'a pas la grosseur : puante est son haleine;
Et sa barbe un outil, dont on carde la laine :
Quand au chapeau qu'il porte, il est tel à le voir,
Qu'on diroit vrayement que c'est un entonnoir :
Le cordon qui l'entourne est fait à la marane,
Historié jadis comme le dos d'un asne :
Son oreille est semblable à celle d'un cochon,
Où pend le petit More en guise de bouchon ;
Par derrière à grand poil oudoye une moustache :
Mais c'est trop l'honorer, c'est une queue de vache,
Qui luy couvre les reins d'un meslange crineux,
Qu'un ruban de la Chine entourtille en cent nœuds
Sont teint de camelot ondoyé de minime
Tient de celuy d'un gueux qu'on accuse de crime :
Son habit, chose estrange, esgratigné, mangé,
Goffré, brodé, rompu, deschiqueté, frangé,
Feroit honte à l'opale, à cause du meslange

De sa couleur diverse à la voir, qui se change
Comme un caméleon. Mais sçavez vous comment ?
Je vay le raconter : il fut premièrement
De satin découpé, comme l'on dit, en plume,
Avec trois taffetas selon nostre coustume.
Or le temps malheureux, nostre ennemy juré,
Le temps, dis-je, a si bien ensemble incorporé
Parmy les canevas et l'autre garniture
Ces quatre estoffes-là, que l'art et la nature,
Et n'en desplaise point à Pierre de Ronsard,
Qui dit que la nature est meilleure que l'art,
Soit durant le beau temps, soit durant que les crottes
Ont leur siége à Paris, il marche avec des bottes,
Prises d'un mesgissier, et des esprons gravez
A la façon du temps qui picquent les pavez.
Mais tout cecy n'est rien au prix de son espée,
Qu'il a dedans le sang des limaçons trempée.
Or comme on ne peut donc éviter son destin,
Cet homme ainsi basti me vint, comme un lutin,
Tirer par mon manteau, avec une main teinte
Et du jus du fumier, et me fit cette plainte.
   Les esprits de ce temps ne sont point, sur mon Dieu,
Ny grands, ny relevez, il falloit qu'en ce lieu
Quelqu'un eust fait bastir la tour de Babilone :
Que voulez-vous Monsieur, avec un je me donne
Au diable, un Dieu me damne, un je meurs, un serment,
Qui me faisoit trembler en mon estonnement :
Monsieur, la vertu meurt, et la mesconnoissance
A le plus de crédit maintenant par la France :
Si l'homme de mérite estoit bien reconnu,
Je serois estimé, j'aurois du revenu,
Des pages et laquais, la carrosse garnie
De six chevaux encor me feroient compagnie.

Je suis un gentilhomme issu de bonne part,
Je menois l'avant-garde au camp de Ville-Juifve ;
J'ay crié le premier, demeure-là, qui vive ?
Que vous diray-je plus, j'avois un régiment
De croquans valeureux sous mon commandement :
Alors de son manteau le bras gauche il se couvre,
Et puis se retournant vers le chasteau du Louvre,
Il commence à me dire avec son quant à moy,
Que cette galerie avoit je ne sçay quoy
De l'air d'un Ilion, ornement de l'Asie,
Mais qu'elle n'estoit pas selon sa fantaisie :
Comme si les humeurs de cet homme de choix
Eussent deu controler les bastiments des Rois.
Après il me commence à faire des harangues
De ses perfections : quatre sortes de langues.
N'est-ce pas, disoit-il, Monsieur, un beau trésor ?
Je les ay toutefois, et davantage encor,
J'ay pour le mal d'amour un singulier remède,
Je ne céderois pas au subtil Archimède
En la Mathématique : à combien d'escoliers
Ay-je enseigné cet art ? les esprits familiers
Me sont plus obligés qu'à nul de ce Royaume.
J'ay fait un horoscope à ce maistre Guillaume,
Qui fait tant le sçavant : ce bel acte connu
Fait qu'entre les plus grands je suis le bien venu.
Que si vous désirez de voir l'expérience
D'une tant merveilleuse et si rare science,
Sur vostre jour natal demeurez asseuré
Qu'en cette occasion je vous contenteray.
Je ne suis point au reste au nombre des avares,
J'ay dans mon cabinet dix mille choses rares,
S'il vous plaist de le voir, la maison n'est pas loin,
Moy qui voudrois servir de juge et de tesmoin,

Sur les divers succez d'une telle matière,
Et vous représenter la face toute entière.
En le remerciant de cette charité,
Qu'il me vouloit monstrer sans l'avoir mérité,
Comme un chartier eust fait, il me jure et proteste
Qu'il estoit mon amy : puis il me dit au reste,
Qu'il estoit en tout temps le plus que bien venu
Des filles de Paris, qu'il en avoit connu
De toutes les façons, et qu'en sa compagnie
J'esloignasse de moy toute cérémonie :
Jusqu'auprès son logis avec quelque discours
De pareille farine il m'amuse tousjours :
La petite maison, voyez le bon office
De ce gentil galant, est à vostre service,
Petite voirement, il n'estoit pas menteur,
Je pense qu'un nabot en estoit fondateur.
A peine sommes nous arrivez à la cime,
De ce bel édifice excellent et sublime,
Et qui marchoit de pair avec l'Ephesien,
Qu'il ouvre un cadenas, et Dieu sçait et combien.
Je m'estonnay de voir cette horrible tannière,
Sans mentir je pensois estre en un cimetière,
Ou pour mieux m'expliquer en quelque basse cour,
Où la foudre a passé : mais pour le faire court,
Combien que ces devis me soient insupportables,
Je veux faire un estat des choses plus notables.
Afin que je ne sois toutefois ennuyeux
Je veux mettre en oubli dix mille petits Dieux,
Nouvellement venus du pays de la Chine,
Et cent mille animaux de terre et de marine.
Pour le premier article, une aune d'arc en ciel,
La céleste Vénus, des paroles de miel,
Une dragme de fleurs de Jeanne la pucelle,

Le busque de Lays, quatre plumes de l'aisle
Du petit Cupidon, le flageolet joyeux,
Dont Mercure endormoit le berger aux cent yeux :
Les cornes d'Achelois, des pommes hespérides,
Les ailes du cheval des Vierges Castalides :
Les pleurs de Marc Antoine enchassées en de l'or,
La cocque de Pollux et celle de Castor,
Certaine quantité d'huyle petrifiée,
L'orteil de Grand-gosier, de l'eau purifiée,
Du jour du grand deluge un demy casque plein,
Du nectar immortel, l'Antechrist, de la main
Du peintre Aristolas, deux nouvelles nichées
D'oiseaux de Paradis, trois sirènes sechées
Dedans un four bien chaud, des cheveux lés Morgand,
Un peu de la sueur d'Alexandre le Grand :
Le squelette enfumé d'une brayette Suisse,
Un glaive de Roland, des ongles de Melisse,
Un des rats qui jadis mangèrent Popiel
Le Roy des Polonois par vengeance du ciel :
La carcasse d'un pou qui mangea la chair sale
De l'empereur Arnold, du feu d'une vestale,
Un crible où chez Pluton les Belides souloient
Retenir follement les eaux qui s'escouloient.
Il avoit d'autre-part deux grains de la vérolle
Qui vint premiere en France, un Marot, un vieil rolle,
Six volumes tournez d'Espagnol en François,
Pour bien dissimuler et mentir quelquefois :
Plus un remerciement, qu'en toute reverence
L'Anglois et l'Espagnol adressent à la France :
Un commentaire encor des livres d'Aretin,
Composé de nouveau par un Napolitain :
Un Calepin d'advis avecque la manière
D'amener au moulin les eaux de la rivière :

Le tout par un Tudesque : et mille engins divers,
Que pour n'estre ennuyeux je veux taire en mes vers.
Quand je me fus saoulé d'une telle merveille
Aussitost vint la nuit, et lors je m'appareille
De luy dire bonsoir. Lors par cinq ou six fois
Il me prie à souper, ou que si je voulois
Nous irions chez Cormier au cerf, ou petit More,
Ou chez Torticoly : il me va dire encore,
Qu'il sçavoit bien son monde, et que pour l'amitié
Si j'avois de l'argent qu'il seroit de moitié,
Qu'il estoit propre à tout, que nul en cette ville,
Bien que vous me voyez comme un pauvre soldat,
Aux cartes et aux dez n'estoit point plus habile ;
Qu'il faisoit trouver bons les plus faux diamans ;
Qu'à voir quelque nourrice à ses lineaments,
Il donnoit son advis touchant son pucelage :
Mais c'est perdre le temps d'avoir tant de langage :
Il s'enquiert de mon nom, et si j'estois du lieu,
Et luy dis l'un et l'autre, et puis après adieu.

Epistaphe de Caboche excellent Portefaix.

Cy gist un personnage,
Duquel c'est grand dommage,
Caboche qui devoit,
Pour l'honneur qu'il avoit,
Vivre tousjours au monde,
Sa voix estoit feconde,
Et son parler divin,
A crier le bon vin
Qu'il tenoit en son ventre,

Mille fois mieux qu'un chantre.
Il s'acquit grand honneur
Pour estre bon sonneur,
Non de luth ny de poches,
Mais bien de grosses cloches,
Qu'il sonnoit à fredons
Les jours des grands pardons.
Il estoit en estime
De faire bien rime :
Et à la vérité,
Quand il avoit jeté
Dans sa gorge alterée
Mainte et mainte verrée
De vin, il rencontroit
Tant à gauche qu'à droit.
Il sçavoit la manière
De porter en civière
Quelque pesant fardeau :
Il tiroit au cordeau,
D'une âme encouragée,
La nacelle chargée,
Et portoit bien le faix
En hotte et en crochets.
Et s'y rendoit habile
Courant parmy la ville.
Aucun ne sçavoit mieux
S'enquester en tous lieux
Des choses esgarées ;
Si les dames parées
Perdoient quelque joyau,
Ou quelque riche anneau,
Il prenoit la clochette,
Et quittant sa logette

Il faisoit mille cris
Au milieu de Paris,
Se rompant la cervelle
Pour en ouïr nouvelle.
Il avoit bon esprit,
Et couchoit par escrit
Dix mille chansonnettes,
Et dix-milles sonnettes,
Que viste il composoit
Alors qu'il luy plaisoit.
Il sçavoit un peu lire,
Comme aussi peu escrire,
Car il avoit esté
Pendant sa puberté
Dans un convent Novice.
Mais en cet exercice
Il se vit bientost las :
Donc pour plus grand soulas
Quitta le Monastère,
Et prit le nom de frère,
Alors que la Cipris
Alluma ses esprits,
D'une fille de joye
Il fut enfin la proye.
Ainsi donc amoureux
Des attraits favoureux
De cette jeune Circe,
Il ne fut plus Novice,
Mais en suivant l'amour
Alla faire la cour
A cette fine garce,
Qui en bien peu d'espace
De temps qu'elle l'aima,

Son argent consuma.
Luy donc ainsi débille
D'argent par cette fille,
Et sentant que la faim
Luy tourmentoit le sein,
Pour maintenir sa vie
Il luy prit une envie
De se faire porteur,
Hotteur, et crocheteur,
De vuider les latrines,
De servir aux cuisines,
Et d'aider aux asniers
A charger les fumiers :
De dévaler aux caves
Les vins doux et suaves;
Et au haut d'un clocher
Les choucas dénicher;
De conduire les bières
Dedans les cimetières,
Et par dévotion
En la procession
Porter haut la bannière
Faisant mainte prière.
Il estoit bon portier,
Et fort bon regrattier;
Il faisoit des messages,
Neufvaines et voyages
Çà et là pour autruy.
Bref, il avoit en luy
Un millier d'artifices
De qui les exercices
L'entretenoient icy
Exempt de tout soucy.

Mais las! enfin la parque,
Qui toutes choses embarque
Dans le commun basteau,
Dont Charon passe l'eau
A toute créature,
Sujette à la nature,
L'a ravy de ce lieu,
Le tuant au milieu
De sa force virile,
A Paris tant utile.
  Or donc, dèvot passant,
Pensant et repensant
A nostre fresle vie,
Qui si tost est ravie
Dy pour le trespassé,
Requiscat in pace :
De tout bon Catholique,
Dy *Pater et Ave*,
Afin qu'il soit sauvé.

Abrégé de la vie d'une signalée Macquerelle.

L'autre jour le Gascon, après l'avoir fait boire,
Des filles du mestier me fit voir un mémoire,
Dont j'en fus estonné : car j'en vis au papier
Que je ne pensois pas qui fussent du mestier.
Or m'estant informé de celle qui les meine,
La première nommé ainsi qu'un Capitaine,
Dont l'immortel renom vole par l'univers,
Il m'en fit le discours, le voicy dans mes vers,

Que j'ay rendus succints, d'autant que la matière
Mérite qu'on la taise, ou qu'on n'en parle guère,
Sur toutes les putains qui ont le plus branslez,
Dont les culs courageux n'ont jamais reculez,
Celle-cy a fait rage, et a fait parler d'elle
En qualité de garce, et puis de macquerelle,
Subtile, ingénieuse, et qui de cent façons
En l'un et en l'autre art inventa des leçons;
Si bien que qui voudra, soit amant où maistresse,
Apprendre à ce mestier de nouveaux tours de fesses,
Encore plus lascifs que ceux de l'Aretin,
Il faut qu'ils aillent voir cette docte putain.
Son père eut nom Poulain, sa mère Chaudepisse,
Et celle que l'on prit pour estre sa nourrice
Fut une vieille louve, qui est mère d'amour,
La venoit visiter cinq où six fois le jour,
La berçant elle-mesme ainsi qu'une servante,
Afin qu'au remuement elle devint sçavante :
Si bien que n'estant pas à peine hors du berceau,
Elle s'alla plonger dans le fonds d'un bordeau,
Où se faisant bercer sans cesse à tout le monde
Elle acquit le renom d'une Lays seconde :
N'estant point de l'humeur de celles de la Cour,
Qui dans l'âme bruslant du cruel feu d'amour,
Se plaisent toutefois à user de remises,
Avant qu'on en jouysse et qu'on en vienne aux prises :
Pourveu qu'on luy montrast un membre de mulet,
Soit qu'il fust honneste homme, ou bien quelque valet.
On la voyoit tousjours comme une qui se pasme,
Preste à vous recevoir et preste à rendre l'âme,
En toutes les façons qui se peuvent songer,
Pour vous donner plaisir, et pour vous soulager.
Elle estoit souple, agile, et sa mouvante fesse

Fut une fois sans fin qui n'avoit point de cesse :
Que si elle manquoit quelquefois, c'estoit lors
Qu'il falloit qu'un barbier en refit les ressorts :
Ou bien qu'il falloit faire en Bavière un voyage,
Tous les mois une fois et non point davantage,
Duquel elle n'estoit si soudain de retour,
Que quelque malheureux y alloit à son tour :
Qui avoit fraischement eu affaire avec elle :
Puis un autre l'alloit sortir de sentinelle :
Et puis un autre encor, parce qu'autant de coups
Estoient autant de chasse et de souvenez vous.
Elle continua ce plaisant exercice,
Non point jusques au temps d'un remords de son vice;
Mais jusques à ce que l'âge au poil argenté
De son orde luxure eut le cours arresté.
Voyant donc son visage autrefois agréable
Peu après devenir en terre labourable,
Afin de maintenir sa réputation,
Eut recours tout soudain à la production,
Où elle se rendit si experte et habile,
Que tout luy succédoit et luy estoit facile.
Combien y en a-il que l'on ne connoit pas,
Qui n'ont peu s'empêscher de tomber en ses lacs?
Elle sçavoit si bien des plus pudiques femmes
Par son art détestable ensorceler les âmes,
Que si elle n'a peu les gagner tout à fait
Du moins la volonté a tenu lieu d'effet.
Elle en entretenoit de tout prix et tous âges,
Mesme leur apprenoit cent divers culetages,
Les unes alloient l'amble et les autres le pas,
Et quelqu'autre feignant de ne l'entendre pas,
Et d'estre à ce mestier encor toute nouvelle
Se plaignoit tout ainsi que fait une pucelle :

Mais tousjours à l'entrée en reconnoissoit bien
Qu'il y avoit longtemps qu'elle ne valoit rien.
Tout ainsi qu'un marchand parmy sa marchandise
A tousjours quelque pièce et quelque étoffe exquise,
Qu'il monstre rarement, et ne vend qu'à celuy,
Lequel est coustumier d'aller souvent chez luy.
Ainsi cette marchande, afin que sa pratique
Se maintinst plus longtemps, avoit dans sa boutique
Tousjours quelque friand et délicat morceau,
Pour ceux-là qui estoient les chalans du bordeau.
C'estoit quelque bourgeoise agréable et gentille
De nouveau desbauchée, ou c'estoit quelque fille
Au dessous de quinze ans, jeune et tendre beauté,
De qui le pucelage estoit cher acheté :
Misérable vilaine, au lieu d'estre bannie,
Tu devrois par le col en Gréve estre punie :
Puis comme tu fus louve, estre jetée aux loups :
Encore ce supplice eust-il esté trop doux.

Reproche.

Sonnet.

Vous me jurez assez que vous estes l'unique
Des filles de Paris, pour aimer constamment :
Mais quand vous en feriez un solennel serment,
Si seray-je en cela tousjours plus hérétique.
Car plus je vous fréquente et plus je vous pratique,
Plus vostre humeur me fait en juger autrement;
Et s'il m'estoit permis d'en user librement,
Je vous tiendrois plustost pour estre un peu lubrique.

Or aimer cettuy-cy, aimer or cettuy-là,
Et quand quelque bouffon vous parle de cela
Vous faire tout soudain venir l'eau à la bouche :
Sortir de la maison cinq ou six fois le jour,
Monstrer vostre beau sein, permettre qu'on le touche,
Appelez vous cela estre chaste en amour?

Sonnet.

Mes dames qui avez inventé cet usage,
De vous jouer vous-mesme à des V. de velours,
Si vous vouliez d'autruy rechercher le secours,
Certes vous y auriez du plaisir davantage.
Pour apaiser d'un c.. la fureur et la rage,
Il luy faut un gros v.. et lequel soit tousjours
Bien roide et bien fourny de la sauce d'amour,
Que l'on nomme du f..tre, en naturel langage.
Foutez-vous tout un jour, toutes deux, s'il vous plaist
De vos gaudemichis, enfin tout cela n'est
Que pardonner l'amour par une moquerie.
Mais prendre à belle main un bon gros V. nerveux,
Et en remplir d'un c.. le gosier chaleureux,
C'est le vray jeu d'amour et la vraye f..terie.

Pour une jeune Dame.

Je suis en extrême soucy,
Et m'en vay resvant çà et là,

Si celuy qui a fait cecy,
Ne vous auroit point fait cela.

Response à la Dame.

Ne soyez point en soucy,
De celuy qui a fait cela,
Il n'a rien fait jusques icy :
Mais je ne sçay ce qu'il fera.

Epigramme.

HA! je vous entends bien, vous faites la rusée,
Mais ce n'est pas à moy qu'il se faut adresser :
Je sçay comment il faut un cotillon hausser,
Et sçay qu'un v.. bien gros vous peut rendre apaisée.

Ruses de la belle Daphné.

Stances.

DESSOUS une tendre jeunesse,
DAPHNÉ cache tant de finesse,
De ruse et de légèreté,
Que l'on diroit que l'artifice,
Le changement et la malice,
Nasquirent avec sa beauté.
Elle brusloit d'une autre flamme,
Et feignoit sentir dedans l'âme,
Les ardeurs de ma passion :

Mais j'ay sa ruse descouverte,
Et suis plus joyeux de ma perte,
Qu'elle de son eslection.
Bien que mes yeux la trouvent belle,
Estant comme elle est infidelle,
Sans jugement et sans raison ;
Ce m'est un heureux advantage,
Que je tire de mon dommage,
Le sujet de ma guérison.
Car puisqu'un autre a pris ma place,
Je veux devenir tout de glace,
Et croire que de ces appas,
Qui se sont rendus si coulpables,
Les faveurs les plus favorables
Sont celles de n'en avoir pas.
Voyez comme elle est insensée,
Celuy qui charme sa pensée,
La désoblige tous les jours,
Et moy par un effet contraire,
Pour estre discret et me taire,
Je perds le fruit de mes amours.
Je celois si bien mon martyre,
Que mesme je n'osois pas dire,
Combien j'aimois fidellement ;
Mais à son humeur si volage
Il faut beaucoup estre moins sage
Et la servir insolemment.
Daphné, j'ay l'ame trop bien née,
Je ne puis rendre prophanée
La faveur que j'avois de vous,
Plustost que d'encourir ce blasme,
Je le veux défendre à mon ame,
Et me priver d'un bien si doux.

Que si la raison vous surmonte,
Un jour vous aurez de la honte,
Et sentirez du desplaisir,
D'avoir chéry vostre dommage.
Lors si vous changez de courage,
Je rallumeray mon désir.

Contre une vieille Courtisane.

Satyre.

Cette mère des gueux, cette vieille carcasse,
D'un linge sale et noir resserre sa tettasse,
Qui luy pendille en bas dessus son ventre creux,
Et dans son entre-deux cache une bourbe molle,
Qui trempée en sueur serviroit bien de colle :
Et si voudroit pourtant qu'on fut d'elle amoureux.
Cependant effrontée elle veut qu'on l'adore,
Et que pour son mérite on la recherche encore,
Présumant bien de soy quelque chose de beau.
Mais hélas ! on ne voit que sa charogne infecte,
Son relant corrigé par un peu de civette,
Ne peut en rien servir qu'à parer un tombeau.
Ma foy, je ne sçaurois encore estre idolatre
De ce tombeau crevé, tout récrespy de plastre,
Et moins de ce gros poil me puis-je dire espris,
C'est un poil retiré d'une vieille bierre,
Que hier elle acheta chez une perruquierre,
Qu'elle a depuis poudré avecque de l'iris.
Sa tant rare blancheur, qu'un beau rouge accompagne,
C'est un rouge appliqué dessus le blanc d'Espagne,

Voilà les lys meslez aux roses de son teint.
Mais ce sourcil si pasle, cette lèvre fendue,
La cire dans les coins de ses yeux estendue,
Font que de son amour le feu s'en est esteint.
   Cependant mille amants accourent après elle,
Et moy comme eux aussi je la trouvois fort belle,
Lorsque l'aveugle amour estendoit son bandeau
Devant mes yeux charmés : mais ores que sa veue
M'est depuis quelque temps par la raison rendue,
Je maudis et l'amour, l'amant et le flambeau.
   Vrayement de tes yeux l'amour tient son empire,
Et voy certainement qu'il ne prend autre cire,
Que celle qui s'y fait, pour nourrir son brandon,
Et pense qu'il n'y a de si fertile mouche,
Que les creux et les coins de vostre sale bouche,
Et s'ils manquoient un jour, dis adieu Cupidon.

A une beauté.

Epigramme.

Mon ame est de dueil poursuivie,
Vostre œil seul me pourroit guérir,
Je meurs de ne pouvoir mourir,
Et ce qui me reste de vie,
N'est que pour sentir le tourment,
Que j'ay de vostre esloignement.

Du plaisir champestre.

Sonnet.

J'aime dedans un bois à trouver d'aventure,
Dessus une bergère un berger culetant,
Qu'il attaque si bien et l'escarmouche tant,
Qu'ils meurent à la fin au combat de nature.
J'aime à voir dans les champs non la belle peinture,
Mais un bélier cornu sa femelle f..tant,
Et le bouc eschauffé sur la sienne montant,
Par un si doux plaisir oublier sa pasture.
J'aime à voir dans un pré à un pareil effort
Le taureau qui se joint à la vache si fort,
Qu'il voudroit s'il pouvoit la percer d'outre en outre.
Le f..tre est à nos yeux un printemps diapré,
Au cœur un paradis, mais si je ne vois f..tre,
Je n'aime point ny champs, ny campagne, ny pré.

Sonnet.

Vous voulez dites vous estre religieuse,
Et je veux avec vous estre religieux,
Car je suis résolu de vous suivre en tous lieux,
Et la vie sans vous me serait ennuyeuse.
Pour cloistre nous aurons la terre spacieuse,
Pour temple nous aurons un pré délicieux :
Moy voyant vos beautez je béniray les cieux,
Du cœur me respondra vostre voix gracieuse.

Nous nous consolerons en nos afflictions,
Je vous orray souvent en vos confessions,
Et vous direz ainsi détestant vostre enfance :
Mon père, j'ai pêché mesmement en ce point,
C'est que quand vous m'aimiez je ne vous aimois point,
Et je vous f.uteray pour vostre pénitence.

Epigramme.

Vous êstes à Dieu bien contraire,
S'il est vray tout ce que l'on dit,
Que ne scauriez à d'autre faire
Ce que vous voudriez qu'on vous fit.

Du valeureux Olidor.

Quatrain.

Olidor recherchant les hazards des combats,
S'est montré digne fils de son valeureux père,
Mais il a bien paru qu'il tenoit de sa mère,
D'estre frappé au ventre et de n'en mourir pas,

Rencontre.

Par le Sieur Colletet.

J'estois hier en attendant,
Celle qui me possédant,

Et qui tient mon âme asservie,
Lorsqu'un sot en pompeux arroy,
Contrefaisant le petit Roy,
Vint traverser l'heur de ma vie.
  Il me pensoit quelque valet,
Me voyant un meschant collet,
Avec un manteau d'estamine :
Mais qu'il apprenne ce mutin,
Que j'ay la fraise et le satin,
Quand je me veux mettre en ma mine.
  M'estant rangé dessus son pas,
Il vint devers moy par compas,
Alors pour me montrer honneste,
Je lui donne un coup de chapeau,
Mais cet insupportable veau,
Ne me fit qu'un signe de teste.
  A son maintien présomptueux,
Je creus que c'estoit quelque gueux,
Haut eslevé par la fortune :
Et lors pour trancher du subtil,
Il me dit : hé, quelle heure est-il ?
Nous sommes dis-je en pleine lune.
  Plein d'ire et plein d'estonnement,
Il me menace impudemment,
De le payer avec usure.
Moy qu'on ne peut intimider,
Commençant à le regarder,
Je le pique de mainte injure.
  Enfin je luy dis, effronté,
Ton dos sera déchiqueté,
Non pas d'une mince lancette,
Mais bien avec un court baston,
Ainsi qu'un sale marmiton,

Que l'on fait aller à courbette.
Il demeure autant esperdu
Qu'un chat qui vient d'estre fondu,
La frayeur se lit sur sa face ;
Il entre et referme son huis,
Tu sçauras, dit-il, qui je suis :
Ainsi tel craint qui me menace.
Alors faisant un petit saut,
J'aperçoy mon amy Bacaut,
Qui m'entraine dans la Bastille ;
Où en beuvant cinq ou six coups,
Sceusmes que ce porte-veloux
Autrefois porta la mandille.
Remply d'une douce liqueur,
Pour n'abuser mon petit cœur,
Je me range vers saint Antoine,
Où me cachant dedans un coin,
Je le sentis venir de loin,
Comme un genet sans son avoine.
De coucher icy nos discours,
C'est un secret de nos amours,
Que pour un faquin je n'esvente :
Heureux que mon affection
Aye autant de discrétion,
Que de beautez a mon Amante.

Sonnets.

Toy qui cours l'éguillette et d'estoc et de taille,
Aimant mieux trois putains que trois mots de vertu,
Pour t'avoir imité mon argent est foutu,

Philidor, tu me vois sans denier et sans maille.
Mais ce qui plus encor maintenant me travaille,
C'est le dépit que j'ay qu'Alis aux pied tortu,
Me trouvant sur sa femme, après m'avoir battu,
M'y voulut avaler comme une huistre à l'escaille.
Je quitte maintenant le séjour du bordel,
Afin de consulter les escrits de Bandel,
Agréable entretien d'un cœur mélancholique.
Mais pour charmer mon dueil, par forme d'entregent,
Je ne laisseray pas de bien bransler la pique,
Et contraindre mon v.. à pleurer mon argent.

Beaux sont ces bois espais, belle est cette prairie,
Belles ces vives fleurs, beaux tous ces verts rameaux,
Beau le cristal coulant de ces petits ruisseaux,
Beau le divers esmail de cette herbe fleurie.
Beaux les derniers accents qu'un doux Echo marie
Aux charmes amoureux de mes chants tous nouveaux,
Beaux les riches espics de ces jeunes tuyaux,
Beaux les airs qu'un berger sur sa fluste varie,
Beaux les ceps verdoyans où pendent ces raisins,
Beaux les courbes vallons de ces beaux lieux voisins,
Beau cet antre où parfois avec toy je sommeille.
Mais toutes ces beautez, mon Alcine, croy moy,
Cèdent à la beauté de ta motte vermeille,
Que je tiens maintenant assis auprès de toy.

Epigrammes.

Contre un poëte.

En ce siècle du tout barbare,
Où chacun veut paroistre avare,
La vertu n'a pas un denier,
Et la Muse autrefois si vive,
Paroist maintenant si chétive,
Qu'elle loge dans un grenier.

Alix se voyant outragée,
Par son vieux cocu de mary,
Disoit d'un courage marry,
Je m'en verray bientost vengée.
Celle putain ne manqua pas,
Car la nuit prenant ses esbats
Avecque luy dedans sa couche,
Elle le berça tellement,
Qu'après un long ravissement
Il devint froid comme une souche :
Ce pauvre homme fut si ravy,
Que l'âme sortit par le V.

Epitaphe.

Icy gist ou gira, si Dieu luy fait la grâce,
De mourir en f.. tant, ainsi qu'elle a vescu,
Celle-là qui faisoit un bouclier de son cu,

Et de qui le croupion luy servoit de cuirasse.
O toy f..tu passant, que l'aveugle fortune
Presque sans y penser a conduit en ce lieu
Pour ne point irriter le courroux de ce Dieu,
De ce Dieu des f..teurs, qui conserve cette urne,
Chevauche en cet endroit la première putain,
Que tu trouveras propre à faire une hécatombe,
Ou bien fais que ton V. arrose cette tombe,
Car tel est de Philis le lubrique destin.

Epigrammes.

A une belle Dame, mais peu chaste.

Ce jeune veau que tu contente,
Pour un bracelet de cheveux,
De quelque grand bordeau fameux
Un jour tu seras gouvernante.

Philis veut avoir un escu,
Pour bransler une heure du cu,
Tant elle est avaricieuse :
Sa sœur la belle Jeanneton,
Qui n'est pas si fort glorieuse,
Ne demande rien qu'un teston.

Epitaphes.

Icy gist un savetier,
Ains plustost un sabotier,

Le plus punais de cette ville,
Il mourut dedans un bordeau,
Pendu au cul de cette fille,
Qui souspire sur son tombeau.

Icy gist un Amant,
Qui mourut en dormant,
Sur le sein d'nne Dame :
Cependant qu'il dormoit
La Parque lui fermoit
La paupière de l'âme.

Epigrammes.

Contre des mesdisans.

Je soustiens vostre honneur en despit de l'envie,
Et d'un tas de jaloux,
Pendant que sans raison vous censuriez ma vie,
Mais un chacun sçait bien que je mens comme vous

Toy de qui l'âme est amoureuse,
Et l'esprit privé de raison;
Et qui d'une langue flatteuse,
Loue les défauts d'Alison,
Apprends de moy, ame servile,
Sans te laisser embeguiner,
Que tous les mestiers de la ville,
Trouvent en elle à besogner.

Epitaphe.

Celle qui gist en cette place,
Fut la première de sa race,
Qui s'arma le front d'un atour.
Son mary aussi noble qu'elle,
L'espousant la fit Damoiselle,
Et puis macquerelle de Cour.

Epigrammes.

Si jamais un f.. teur mérita de la gloire
Pour avoir espousé une infame putain,
Je croy que le mary de la belle Catin,
A peu graver son nom au temple de mémoire.

Le jour que Perrine mourut,
On dit que le diable accourut,
Tout couvert d'esclair et de flamme,
Et qu'il entra dans sa maison,
Mais ce ne fut pas sans raison,
Car il venoit quérir son âme.

Ce v.. gravé sur vostre face
Accroist de beaucoup vostre grace,
Et si pourtant n'est il pas bien,
Car ceux-là qui vous ont fait naistre,
Avec ce v.. le devoient mettre,
Dans vostre vous m'entendez bien :

Car je croy que vous l'aimez mieux
Dans votre c.. qu'entre vos yeux.

Sur le mesme sujet.

Vostre mère eut, Philis, quelque peu de raison,
De vous graver ce V. au milieu de la joue,
Pour ce qu'aux lieux publics, où tout le monde joue
La marque du logis enseigne la maison.

A un marquis.

Satyre.

Marquis, comment te portes-tu?
Comme quoy passes-tu la vie?
Si tu n'as d'aujourd'hui f..tu,
Ces vers t'en donneront envie.
Es-tu gaillard, es-tu dispos?
T'aperçois-tu que tu guarisses?
Ce couillon n'est-il plus si gros?
Sens-tu du mal lors que tu pisses?
Je n'ay connu jamais garçon
Si amoureux de la desbauche,
Je t'aime bien de la façon
L'aze f..te qui ne chevauche.
N'estant plus si fort ny si beau;
Selon le cours de la nature,
Ton esprit, au lieu du bordeau,
Discourra de la sépulture.
Mais que sert-il tant de resver,

En méditation si froide,
Tant que Dieu nous veut conserver,
Les nerfs souples et le V. roide.

Epigrammes.

Vieille grand' mère des Lutins,
Dont les regards donnent la fièvre,
Pleust à Dieu que fussiez un liévre,
Et vos morpions des mastins.

Cette femme a fait comme Troye :
De braves gens, sans aucun fruit,
Furent dix ans à cette proye,
Un cheval n'y fut qu'une nuit.

Mes c....lons, quand mon V. se dresse,
Gros comme un membre de mulet,
Plaisent aux doigts de ma maistrese,
Plus que deux grains de chapelet.

Mais, n'es-tu point entre mes bras?
Non, je n'embrasse que des draps,
Et dedans ma couche déserte
Pauvre sot je me trouve seul :
Je n'ay baisé que la couverte,
Et n'ay f..tu que le linceul.

A une jeune Dame.

Vostre fraise toute foulée,
Vostre perruque ainsi meslée,
Le front confus, l'œil abattu,
Le vermillon sur le visage,
Qu'avez-vous fait? ma foy je gage,
Margot, que vous avez foutu.

Vous esgaleriez la vertu
Des plus doctes personnages,
Si vous lisiez autant de pages,
Comme vous en avez f..tu.

Contre une vieille.

Stances.

1.

Cette vieille, qui des tombeaux
Chasse les vers et les corbeaux,
Nasquit cent ans avant la guerre
Du fameux siége d'Ilion,
Et avant que Deucalion,
N'eust encor repeuplé la terre.

2.

Cette vieille, quand on la f..t,
Découle la sueur partout,
Elle rotte, pette, et se mouche :
Si parfois elle vesse aussi,
On ne sçait lequel a vessi.

3.

Son f..tre jaune, vert et bleu,
De morue, de colle, et de gleu,
Sentoit le souffre et le bytume,
Qui découloit sur mes c...llons,
Comme deux pestillans caillons,
Qui jaillissent d'une apostume.

4.

Son c.. vilain, baveux, suant,
Et plus que le retrait puant,
Ciselé de la cicatrice
De chaude-pisse et de poulains,
Et de mille chancres malins,
Qui percent jusqu'à la matrice.

5.

Mil morpions rangez aux bords,
Tout plats, pattus, et demy morts,
Tenoient leur général concile,
Pour ronger l'onguent vérolé,
Qui leur a quatre fois volé
Le poil qui leur servoit d'azile.

Sonnet.

Imité de l'Arétin.

Quand l'Orient perleux ses compagnes redore,
Les flambeaux de la nuit faisant place au soleil,
Et Diane laissant son pasteur au sommeil,
Du regret qu'elle en a, sa corne décolore;
Ses rameaux chevelus, où l'oisillon s'essore,

Retentissent du bruit qu'il fait à son resveil,
Saluant de son chant le trompeur appareil,
Que tient sortant du lit la jaunissante Aurore ;
Les fols et les flatteurs vont au lever des Rois,
Le chasseur tend sa toile à la bresche d'un bois,
Le courbé laboureur à la charrue ahanne :
Le berger fait sortir son bien-aimé troupeau,
Pour le mener repaistre au son du chalumeau,
Et moy pour mon plaisir je prens le c. de Jeanne..

Description d'une Laideur.

Satyre.

De beauté nature estoit saoule,
Ou bien elle en rompit le moule,
Le jour qu'au monde elle vous mit.
Vous nasquistes en despit d'elle,
Et la croyance au monde est telle,
Qu'en vous voyant elle vomit.
On vous prendroit dans une estable,
Pour estre cheure tant notable,
Qu'à Naples Dom Sanche accolla :
Vous n'estes quille ny quenouille,
Vous n'estes citron ny citrouille,
Et si vous estes tout cela.
Alors qu'on vous voit sans perruque,
Vostre visage a de l'eunuque,
Du sérail des toupinambous :
Les tetines sans ordonnance
Vous descendent dessus la pance,

Et la pance sur les genoux.
   Vostre œil paroist plein de lumière,
Tout ainsi que dans sa tanière
L'œil rouge d'un jeune lapin,
Aussi sauvage qu'une huppe,
Vous esclatez en vostre juppe,
Comme un rat dans un escarpin.
   Vos oreilles contaminées
Semblent deux solles farinées ;
Vostre nez ressemble un fusil,
Vostre bouche un cul de coq d'Inde,
Vostre corps un ours qui se guinde,
Vos jambes deux troncs de brésil.
   A quoy vous servent vos doreures,
Vos attiffets et vos parures?
Il vaudroit bien mieux de danser
Sur le plus haut d'un précipice,
Que de vous mettre en exercice,
Au jeu qui ne vous peut lasser.
   Ne vous mettez jamais en monstre,
Car je crains plus vostre rencontre
Que le bourgeois le toquesin,
Le chasseur une longue messe,
Le goutteux le soulier qui blesse,
Et le marchand un assassin.
   Allez paistre, puisque personne
Ne vous trouve belle ny bonne,
Avecques l'oiseau de saint Luc :
Fuyez Paris, pliez vos linges,
On vous mettra parmy les singes,
A la suite de l'Archiduc.

Galimatias.

Stances.

Seine au front couronné de roseaux et de saules,
Pour voir vostre beauté esleva ses espaules,
Et prononça ces mots : Messieurs des pois pilez,
Qui veut des choux gelez?
A l'ombre d'un cheveul se cachoit Isabelle,
La gaine et les cousteaux auprès d'une escarcelle,
Des marrons, des estœufs, du cresson allenois,
Pour Oger le Danois.
Non, je n'approuve point la vanité des hommes,
J'aime l'ambition comme un Normand les pommes.
Que vous seriez joly, si vous n'estiez pelé,
Monsieur le Jubilé.
Quand le brave Membroth bastit la tour superbe,
Il courut la quitaine et dansa dessus l'herbe,
Frisant sur le pied droit : mais il fut bien camus,
Voyant Nostradamus.
Jaloux flots de la mer, ennemis de ma vie,
Dit Léandre en mourant, si ma belle est ravie,
Me conjurant le ciel pour passer l'Achéron,
Adieu mon esperon.
Masse à dix taupe tingue un esventail d'hermite,
Une lance de sucre, une anse de marmite,
Puis un poulet bardé de la poudre d'iris,
Et de chauve-souris.
De soixante escargots accoucha Pampelune,
Trois jeunes hérissons des loups gardent la Lune,
Parce qu'il est secret d'effet et de renom,
Comme un coup de canon.

Belle, qui paroissez aux amants si cruelle,
Vous aveuglez les yeux ainsi qu'une tournelle,
Au moins que de pitié vostre cœur soit espoint,
Quand on ne s'en plaint point.
Peschez des hannetons en un crible d'yvoire,
Pour conjurer les morts lisez dans un grimoire,
Les amants pour vos yeux endurent le trespas,
Mais ils n'en meurent pas.

Stances.

Contre le Mariage.

J'estime beaucoup les belles,
Je brusle d'amour pour elles,
Mais qu'on ne me parle pas
Du servage d'Hymenée,
Car à l'heure la mieux née
Me semble manquer d'appas.
A mon naturel volage
Les charges de mariage
Sont un par trop lourd fardeau :
Sans raison je me gouverne,
Ma table est à la taverne,
Et mon lit est au bordeau.
Mon v. l'effroy des pucelles,
Pour qui tant de macquerelles
Travaillent journellement,
A changer nouvelle proye,
Ne sçauroit qu'on en croye,
F...re légitimement.

A l'heure que j'entre au couple,
Si je ne trouve un cul souple,
Remuant, prompt et léger,
Mon ardeur se tourne en glace,
Et je suis quoy que je fasse
Tout un jour à descharger.
Les espouses légitimes
Croyent commettre des crimes,
De bransler leurs maris;
Les délices de leurs couches
Se réservent pour la bouche
De messieurs les favoris.
C'est pour quelque ame robuste,
Aux reins forts, au v.. auguste
Dont bien f..tre est leur destin,
Que leur souplesse lubrique
Se plaist de mettre en pratique
Les postures d'Aretin.
Vénus la chaude paillarde,
D'une façon plus gaillarde,
Sçait bien remuer le cu,
Quand le Dieu Mars la secoue,
Qu'à l'heure qu'elle se joue
A son boiteux de coçu.
S'il advient qu'on me marie,
Voila mon v.. sans furie,
Languissant entre les draps,
Comme une Nonnain dévote,
Dont jamais l'humeur bigote
N'a chaumé le Mardy-gras.
Si ma femme est d'aventure
De trop paillarde nature,
Elle peut bien rechercher

Le mary de sa voisine,
Ou le valet de cuisine,
Pour se faire chevaucher.
Quant à moy, qui fais mon conte
Que sans respect et sans honte
Je dois prendre mes esbats,
Si j'aime la chambrière
Ou par force ou par prière,
Je luy mettray le cul bas.
Je clos l'une et l'autre oreille
A quiconque me conseille
De vivre plus retenu :
J'aime à suivre mes caprices,
Et je croy que sans mes vices
Mon nom seroit inconnu.

L'aventure de Sirène.

Satyre.

Vieille, plus vieille que la rue,
Aussi seiche qu'un bec de grue,
Desjà la Lune qui reluit
Esclaire l'ombre de la nuit,
Et ta carcasse descharnée,
Est au lit de somme enchaisnée,
Lit non foulé quand tu en sors,
Pour le petit poids de ton corps,
Ainsi qu'une mouche légère
Qui dort sur un brin de fougère,
Au nom des manes Stigieux,

Oste la cire de tes yeux,
Prens ta drogue myxtionnée,
Aux funestes jours de l'année,
D'herbes choisies de ta main,
Coupé d'une serpe d'airain,
Frotte partout d'onguent magique
Tes cheveux et ta peau étique,
Puis faisant par mots inconnus
En l'air voler tes membres nuds,
Au seul venin de ton haleine
Empoisonne toute la plaine,
D'effroy, chiens et loups te voyant,
Iront hurlant et aboyant.
Descends, accours, vieille sorcière,
Près de la croix d'un cimetière,
Là jette le fiel de ton sort
Sur l'obscure tombe d'un mort,
Et prenant son image vaine,
Va dans la chambre de Sirène,
Et d'estonnement et de peur
Trouble luy les yeux et le cœur :
Puis d'une prophétique bouche
Dis luy ainsi, fière et farouche :
Sirène, la première fois,
Que vostre fleur digne des Roys,
Si souefvement fut cueillie,
Par un berger de Thessalie,
Heureux Médor qui sans labeur,
Priva tant d'autres de cet heur,
Le feu de vostre âme blessée
Vous osta toute autre pensée,
Que des faveurs de vostre amant,
Et de ce doux contentement,

Où vous sentiez cueillir des roses,
Et des autres nouvelles choses,
Qui de leur vermeil avoient peint
L'yvoire blanc de vostre teint,
D'une façon toute pareille,
Laide vous devinstes vermeille,
Portant de diverses couleurs
En vos mains un panier de fleurs,
Alors que le Cygne adultère
Auprès d'un estang vous fit mère,
De l'une le ravissement
Se fit sans tout consentement,
Et l'autre d'une joye extrême
Se rendit vaincue elle mesme.
Mais durant les plus heureux jours
De vos plus favorabl' amours,
Vostre berger trop infidelle,
Bruslé d'une flamme nouvelle,
Et guidé d'un plus clair flambeau,
Adoroit un astre plus beau :
Chacun le connoist, on s'en doute,
Mais vous seule n'y voyez goutte.
Ainsi conspirant vos désirs,
Comme un trophée à leurs plaisirs,
Vous estes servie en peinture,
Et en effet leur couverture.
Tost après vostre esprit léger
Apprit comme il falloit changer,
Et de ces amours enflammée,
Vous endurastes d'estre aimée :
L'on vit partout vos bracelets,
Vos peintures et vos poulets,
Faisant sans que rien vous arreste

Chaque jour nouvelle conqueste,
Mais partout les loix du destin,
Estant le sort près de sa fin,
Comme le printemps donne place
Aux chaleurs, et puis à la glace
Privé de fleurs et de beauté,
Le vostre vint à son Esté.
Esté dont l'ardeur qui se passe
Desjà d'Automne nous menace,
Chaque amant ailleurs engagé,
Vous voyent changer et changé
La couleur de vostre visage,
Se ternissant non plus qu'hommage
De vos yeux la flamme s'esteint,
Vos cheveux que la poudre teint,
Où toute âme estoit à la gehenne,
Sont punis de charme et de haine.
Le change qui vous fut amer
Vous retint un peu sans aimer,
Mais ne pouvant en nulle sorte
Fuir où le destin vous porte,
Suivant vostre premier dessein
Vous ramassez d'extrême soin
En vous tout ce qui peut attraire
Au jeu de l'amoureux mystère,
Les roses et les lys aussi,
Que le temps avoit en soucy
Changés dessus vostre visage,
Renaissoient par un autre usage,
De rouge et de blanc amassé.
Perçant vostre teint effacé.
Partout vostre bouche est vermeille,
De vos yeux la flamme s'esveille,

De talc vostre sein bien paré
Paroist et blanc et relevé,
Et vos cheveux frisez en ondes
Tournent en nœuds leurs tresses blondes,
N'ayant surtout rien oublié,
Dont un cœur puisse être lié,
Pensant des plus belles vous rendre,
Comme un qui trouve sous la cendre
Le charbon demy consommé,
Rend un grand brasier allumé :
Daphnis, dont l'âme généreuse
Ne receut onc flamme amoureuse,
Se vint prendre dans vos filets,
Comme les petits oiselets,
Quand la terre est toute couverte,
Innocemment vont à leur perte.
Aux yeux de toute cette cour
Il a jouy de vostre amour :
Mais decevant vostre espérance
Depuis qu'il eut la connoissance,
Que vous vouliez parler d'Hymen,
Il eut si subtil jugement,
Prévoyant son futur dommage,
Qu'il changea d'âme et de langage ;
Et d'un mary tant prétendu
Vostre amy commun est rendu :
Sa teste n'est point assez dure
Pour porter si dure coiffure,
Tel fut le passé pour le seur,
Maintenant oyez le futur.
Estriquez à vostre courage
Les faux desseins de mariage,
N'espérez que d'un lit si saint,

Parée de son demy ceint
La belle et chaste Cyprienne,
Oncques à vos nopces survienne,
L'amour qui vous va decevant
Est appuyé dessus du vent,
Et de vostre flamme allumée
Les feux s'en iront en fumée.
Bientost chacun en tout endroit
Vous monstrera du bout du doigt,
Vous monstrera fille sans l'estre,
Bien souvent mariée sans Prestre,
Et de tout sexe les amants,
Vous iront conter leur tourments,
Et comme à l'amoureux oracle
De leur destin trouver l'obstacle,
Et bien outrés de désespoir,
Croiront guérir pouvant vous voir,
Ou bien en touchant vostre cotte
Tant ils seront fiols à marotte.
Quand l'âge qui vous va presser,
Viendra vos beautez effacer,
Laissant dessous vostre visage
Tâches et rides en partage,
Baissant les pointes de vostre œil,
Laschez la bride à vostre dueil,
De vos tresses deschevelées
Courez par monts et par vallées,
Et des fontaines de vos pleurs
Noyez les herbes et les fleurs :
Mais que vostre main ne s'essaye
De chercher remède à la playe,
Car contre l'injure des ans
Charmes tant soient-ils véhéments,

Herbe douce, racine forte,
Jamais secours ne vous apporte.
L'esprit a esté de douleur,
Allez plaindre vostre malheur,
Où la Magdeleine en Provence
Fit son amère pénitence :
Les pieuses dévotions,
Jeûnes et méditations,
Veiller, pleurer, porter la haire,
Soit vostre exercice ordinaire ;
Quittant du tout en ce saint lieu
Le monde pour l'amour de Dieu,
Saintement passez vostre vie.
Et si enfin il vous ennuye
De ces dévotieux esbas,
Mettez des figues en cabas.
Fay ainsi vieille décrépite,
Et laisse à son âme despite
Le désespoir, l'ire et l'horreur,
Puis va repassant en fureur
Des lieux la spacieuse plaine
De tes moutons tendre la laine.

Sonnet.

Faisons l'amour, mon cœur, tandis que la jeunesse
Nous anime aux combats du grand vainqueur des cieux,
Et laissons cet honneur, ce monstre furieux,
Qui n'est propre sinon aux ans de la vieillesse.
Quel doux contentement voir une grosse fesse,

Une motte vermeille, un C. audacieux,
Qui brusle de combattre, et d'un ris gracieux
Appelle un v. nerveux pour luy faire caresse.
Estime qui voudra l'argent et les honneurs,
Je n'aime rien qu'un c. Ce seront mes grandeurs,
Là je veux m'exercer et voir couler mon âge.
Aussi quel bien plus doux pourrois-je souhaiter,
Que cil qui fit jadis quitter à Jupiter
Le bienheureux séjour du céleste héritage?

Epigrammes.

Mignonne, jour et nuit je suis importuné,
D'un petit compagnon, qui quand et moy fut né,
Qui veut que je l'estrenne, et je n'ay pas dequoy :
Vous avez un connin, pour Dieu prestez-le moy,
Afin que je l'apaise, et un peu je repose :
Car ce petit vilain ne demande autre chose.

Vous estes d'esprit despourvue,
Prenez moy par un autre endroit,
J'ay bien autre chose plus droit,
Qui vous plairoit plus que ma vue.

Stances.

Je ne suis pas prest de me rendre,
Je suis en f..tre un Alexandre,
Et comme son ambition

D'un monde ne se peut repaistre,
Un c. tant grand peussè-il estre,
Ne suffit à ma passion.
Bien que cassé, la teste grise,
J'ay sué sous mainte entreprise,
Mon v. est si franc du collier,
Que renversant choses et autres,
J'enfile plus de patenostres,
Que n'en dit jamais Cordelier.
Tousjours gaillard prest à combattre,
J'en mets à bas autant que quatre ;
Que nul ne me vienne au congrez,
Je f. .tray à jeun et sans boire,
Plus qu'Hercule à la couille noire,
Le plus vaillant f..teur des Grecs.

Epigramme.

Celle qui de ton cœur la franchise surprit,
Ne se verra jamais contre moy courroucée,
Si tu la vois tousjours des yeux de ton esprit,
Tu la peux chevaucher du v. de ta pensée.

Contre une vieille Courtisane.

Satyre.

Encor que ton teint soit desteint,
Que replissé soit ton visage,

Et ton front cent fois plus repeint
Qu'un vieil saint Martin de village ;
  Que tu fasses peur à l'amour,
Que débile soit ta parole,
Et tout ce qu'on te voit de jour
Soit de nuit sous la tavayole ;
  Que ton sein soit vieil et recuit,
Que ta bouche soit esventée,
Et qu'avec toy-mesme la nuit
Ne dorme la face empruntée ;
  Que dans leurs gencives les dents,
Comme un vieil clavier d'épinette,
Tantost dehors tantost dedans,
Fassent des tours de marionnette ;
  Cependant tu fais les doux yeux,
Et ne t'esmeut la révérence,
Que tu dois à ton c. si vieux,
Qu'il en est réduit en enfance.
  Mais bien qu'il fust en son printemps,
Il n'en est pas moins vieille beste,
Aux femmes on connoist les ans,
Non pas au cul, mais à la teste.
  Si tu crois pour finir tes vœux
Que ton argent fasse merveilles,
Parles à mon v. si tu veux,
Je ne sçay s'il a des oreilles,
  Mais je sçay, tout borgne qu'il est,
Qu'il se connoist en marchandise,
Que f..tre une vieille ce n'est
Ny sa couleur ny sa devise.

Epigrammes.

Il ne peut avoir de poulain,
Car il est tellement vilain,
Et d'un esprit diabolique,
Qu'il change ses doigts en putain,
Qui luy branslent tousjours la pique.

Sur le même sujet.

Que dans mes chausses j'ay logé
Un jeune poulain enragé,
Il se conte parmy nous autres :
Mais aussi l'on tient ce discours,
Que vous establez tous les jours
Une beste dedans les vostres.
Response.
Ma beste ne fait point de mal,
Comme fait ce petit cheval,
Qui fait que vos couilles sont guestres ;
Et pourtant sur ce je conclus,
Que vous l'estes encore plus,
De vous laisser manger aux bestes.

J'ay de vuide tout le cerveau,
De vent sans plus ma bouche est pleine,
Et s'il faut qu'à cet an nouveau
Je te présente quelque estreine,
Moy qui ne puis rien dire à moy,
Puisque mon cœur est tout à toy,

Qu'un désir que rien ne seconde,
C'est le plus cher de tout mon bien,
Je te l'offre avec tout le monde,
S'il peut par désir estre mien.

Dites-vous que l'amour parfait
Consiste en l'amoureuse affaire,
Jamais on ne l'a pas tant fait,
Qu'on n'y ait laissé de quoy faire.

En présence de son mary
Jeanneton me crie et dit rage :
Celuy qui n'en est pas marry,
Prend le fait à son advantage.
  Pauvre Jean, tu n'entends pas le point,
Aussi est-ce un trop grand mystère,
Qui ne se deult ne se plaint point,
Qui sent du mal ne se peut taire.

Un gros Abbé qui discouroit à table
Parmy des gens d'apparence notable,
Qu'à son souper il avoit appelez,
Fit un gros pet. Ha ! vertubleu, beau sire,
Frappant son cul, dit-il, laissez moy dire,
Ou bien parlez tout seul, si vous voulez.

Contre une hypocrite.

Que sert de tant faire la fine,
Et d'un maintien tout déguisé

Contrefaire la triste mine?
Il est vray, je vous ay baisé.
   Mais vous dites que l'impudence
M'a fait outrepasser les loix,
Et qu'il n'y a point d'apparence
De baiser les Dames deux fois.
Vrayment vous êtes bien honneste,
Qui vous a monstré tant d'honneur?
   Mais pourquoy tant bransler la tête,
Connoist-on pas bien vostre humeur?
D'un coup de bouche on vous contente,
Et si vous estes dans le lit,
Jamais vous n'y seriez contente
Vous en donnast-on cent de v.

Contre un Vanteur.

O mon Dieu, qu'il a bonne grace
Avec ses cheveux si bien faits,
Mais voyez avec quelle audace
Il nous entretient de ses faits.
   On ne l'oyt parler que de guerre,
Et l'on diroit à ses discours,
Qu'il abattroit comme un tonnerre
Les chasteaux, les monts, et les tours.
   Il fait aux plus vaillans la nicque,
Mais n'est-ce pas avec bon sens ?
Puisqu'il bransle aussi bien la pique
Que pas un homme de son temps.

Contre un Poëtastre.

Oyez ce Docteur de Grammaire,
Comme il nous parle de ses vers :

Ma foy, je croy qu'il en sçait faire,
Mais avec de la poudre à vers.

Contre les Amoureux dégoustez.

Les amants de l'heure présente
Sont nez sous un plaisant degré,
Il faut qu'ils en regardent trente,
Premier qu'une soit à leur gré.
Pour moy qu'elle soit belle ou non,
C'est de quoy peu je me soucie,
Je ne prends point garde quel c.
Pourveu que j'en passe l'envie.
Le v. partout veut faire bresche,
Il n'a point d'esgard aux beautez,
Quand il a le feu sur la mesche,
Il est Roy de nos volontez.

Sur le mesme sujet.

Vrayment ces humeurs sont plaisantes,
Ils se sentent tout embraser,
Et pour des flammes si cuisantes
Ils se contentent de baiser.
Car ils ne veulent passer outre,
S'elles n'ont le teint gracieux :
Mais pauvres sots qu'est-ce que f..tre,
F..t-on du v. ou bien des yeux ?

Pour un vieillard à une jeune Dame.

Quoy, pour avoir la barbe grise,
Vous pensez que j'en vaille moins,
Et faisant de la bien apprise,

Vous en rejetez les tesmoins :
Car vous dites que la jeunesse
Cherche son pareil en amour,
Et que ma teste de vieillesse
Devient blanche de jour en jour :
Hé bien, cette excuse est honneste,
Mais chère Philis, dites-nous,
Jureriez-vous que cette teste
Ressemble à celle dont je f... ?

Comme une équivoque.

Silvie sur son lit ayant l'ame ravie
De voir entre ses bras le valeureux Alard,
Lui disoit ces deux mots : Ah Dieu, je meurs d'envie,
Sauve moy mon Conaud ! Tu te trompes Sylvie,
Ne dis point mon Conaud, mais plustost mon Conard

Contre une qui faisoit la dévote.

Y a-t-il gens plus sots au monde,
Vrayment vous estes bien maudits,
De penser fleschir Frédegonde,
Luy faisant monstre de v..ts.
Elle aime trop les patenostres,
Pour se vouloir servir de vous,
Elle n'a que faire des vostres,
En a-t-elle pas de velours ?

Qu'il ne veut plus qu'estre amoureux.

Puisque mon cœur brusle de flammes.
Qui seules nous rendent heureux,

Vive l'amour, vive les Dames,
Je ne veux plus qu'estre amoureux.
A quel propos ces remonstrances,
De nous dire que c'est pécher?
Il faudroit estre en son enfance
Pour ne vouloir point chevaucher.
Quand le v. au nombril nous monte,
Penses-tu qu'on songe à la foy?
Non, non, aussi bien quoy qu'on conte,
Un v. roide n'a point de loy.

De la docte Alizon, touchant le Souverain bien.

PLaton, Aristote, Héraclite,
Zenon, Socrate, et Démocrite,
Bien que doctes à tout prouver
Par le moyen de leur estude,
Jamais pourtant n'ont peu trouver
En quoy gist la béatitude.
Mais la belle et docte Alizon,
Bien plus subtile en sa science,
Se mocquant d'eux avec raison,
Se fonde sur l'expérience,
Et dit que le souverain bien
Ne se trouve qu'à f..tre bien.

Contre un discoureur.

OYez-vous point ce cajoleur,
Comme ses exploits il nous vante;
Vous diriez oyant sa valeur,
Qu'il en f.. ut tous les jours cinquante.
Si les femmes sont libres, comme

Impudemment il nous le dit,
Je croy qu'il n'y a teste d'homme,
Qui n'ait des cornes de son v.
Mais je gage que le bravache,
Enyvré d'un discours si vain,
Ne f..t que quand son v. luy crache
Pour tout soulas dedans la main.

Pour une femme laide.

Vous qui pour l'amoureuse rage
Souspirez la nuit et le jour,
Prenez Lisette en mariage,
C'est un vray remède d'amour.

A Claude voulant espouser un homme fort laid.

Vous estes la fleur de nostre âge,
Soit pour l'esprit et la beauté :
Mais vous voulez au mariage
Asservir vostre liberté.
Hé bien, c'est chose fort honneste,
Mais belle Claude, dites nous,
Si vous espousez cette beste,
Qui pourra bien dire de vous?

De Florence.

Mais à quoy tendent ces discours,
De me demander tous les jours,
Si j'espouseray point Florence ?
Mon amy, sçache que son cu
N'est propre qu'à quelque cocu,
Qui pour des cornes ne s'offense.

Le médecin visitant la belle Flore.

Flore, monstre ton bras, le pouls est un peu fort,
Où songes-tu mon cœur, pensois-tu que la mort
Voulust sur tes beautez faire essay de ses armes ?
Ton mal est violent, mais tu n'en peux mourir,
Et sans grande douleur tu t'en verras guérir,
Si tu fais ce qu'on lit à costé de ces carmes.

D'un bon cocu.

Le vieux Jacquot dans une estable
Voyant Lise jouer du cu,
Avec un valet à gros rable,
En va faire plainte au cocu.
Mais le cocu luy vint à dire,
Mon Dieu que l'on est mesdisant,
Si la femme veut un peu rire ;
Chacun la va scandalisant.
Ce bon vieillard, bien que son âge
Deust l'exempter d'un tel soucy,
Ne peust se tenir davantage,
Et luy dit hardiment cecy :
Vostre bonté passe les bornes,
Voisin vous n'avez point de sens,
Car parbleu vous avez des cornes,
Si l'on f... comme de mon temps.

D'une Garce.

Si chacun a ce qu'il souhaite
En l'autre monde, comme on dit,
Je ne doute point que Mazette
Ne tienne quelque bon gros v.

Si ce qu'icy bas on désire
On veut l'avoir après la mort,
Je sçay que Mazette souspire
Après le v. de quelque mort.

De Madame Lisette.

Voyez un peu Dame Lisette,
Comme elle masche lentement,
Et faisant de la sadinette
Ne veut qu'un morceau seulement :
Et quand elle est entre deux draps
Cent morceaux ne la saoulent pas.

De Margoton.

George qui n'a poil au menton
Parle desjà de mariage,
Avec la belle Margoton,
Pour faire ensemble leur mesnage.
Mais elle qui le voit stérile,
Ne luy respond que d'un adieu,
Comme s'il n'estoit pas fertile,
Pour la f..tre bien en son lieu.

De Philis.

Philis bien qu'en Philosophie,
Elle ait desjà parfait son cours,
Et que sans cesse elle estudie,
Ne peut sçavoir que c'est d'amours.
Belle pour vous le bien apprendre,
Allez vous coucher sur ce lit :

Si je ne vous le fais comprendre,
Je veux qu'ou me coupe le v.

D'un Médecin.

Un Médecin du temps jadis,
Qui de ses cornes fait parade,
Pour mieux gagner le Paradis,
Va visiter chaque malade.
Dès qu'il leur a tasté le pouls,
Des médecines il ordonne ;
Sa femme au service de tous
Vient aussitost et les leur donne.

De Lise et de son mary.

Lise, qui partout s'abandonne,
Ne fait qu'en flatter son mary.
Hé bien, dit-il, pourvu qu'on donne
Je n'en seray jamais marry.
Où est ton esprit Dorothée ?
Ah ! tu sçais bien que d'un tel cu
L'on a des cornes d'Almathée,
Et non pas celles d'un cocu.

Comme il faut faire une Maistresse.

Je n'aime point ces Damoiselles,
Qui lèvent par trop le devant :
Aussi n'aimè-je point ces belles,
Qui ne nous payent que de vent.
Lysis seule me rend heureux :
Car tantost elle m'en refuse,
Et puis au bout d'une heure ou deux
Elle me vient voir et s'excuse.

De la belle Behourt.

Depuis deux ou trois jours qu'à la belle Behourt
J'ay donné de mes vers, sans cesse elle me dit,
Qu'ils sont bien, mais qu'il faut quelque chose plus court.
Que veux dire cela? veut-elle pas un v. ?

Epitaphe des épitaphes faite sur la mort de Damis.

Cy dessous gist Damis, support de Lisieux;
Ne le pleure pourtant, car son âme est aux cieux.
Mais si tu veux pleurer, pleure ces pauvres Carmes
Bien plus dignes de larmes.

Ne t'estonne, passant, de voir tant de Poëtes
Pleurer et criailler ainsi que des chouëttes,
Autour de cette tombe, où repose à l'envers
Damis, qui fut vivant de son temps la merveille :
Car s'il pouvoit revivre, il rendroit la pareille,
Pleurant amèrement ces pitoyables vers.

Des Amoureux de ce temps.

Je ne puis m'empescher de rire
De ces amans tant gracieux,
Qui cherchant les mots de bien dire
Se repaissent de voir des yeux.
Ces sots n'osant passer plus outre,
Regardent leurs Dames filer,
Et cependant voudroient bien f. .tre
Et ne leur en osent parler.
O que cet humeur est louable!
Mais je ne puis tant badiner :

Aussi que sert-il d'estre à table
Si ce n'est pour y bien disner?

De Francine.

Francine trop chaude du cu,
Pour mieux couvrir ses tours de fesse,
Vouloit espouser un cocu,
Qui ne s'aidoit plus de vieillesse.
Quand luy, disant n'en vouloir rién,
De peur que peut-estre son âge
Ne l'empeschast de faire bien,
Ce que requiert le mariage,
La belle ne pouvant se taire,
D'un ris doux pour le décevoir,
Luy dit, hé bien, laissez moy faire,
Pour cela j'y sçay bien pourvoir.

Des cocus.

Ma suffisance est bien petite,
Mais néanmoins je suis bien seur,
Que si les livres qu'on débite
Se vendoient selon la grosseur,
Et que quelqu'un pour faire vivre
Seulement le nom des cocus,
Voulust vous en dresser un livre,
Qu'il le vendroit bien mille escus.

Si souhaits avoient quelque lieu,
Je ne demandrois pas â Dieu
D'avoir des terres bien fertiles,
Ny des gouvernements de villes,

Mais seulement autant d'escus
Comme je connois de cocus.

A Cloris.

Vous estes fort douce et propice
A ceux qui pour vous abuser
Vous font offre de leur service :
Mais à qui veut vous espouser
Vous vous faites voir une roche.
Vous n'avez point d'esprit Cloris,
Si la fin des neuf mois approche,
Où trouverez vous des maris?

A un qui se veut marier.

Que serviroit de le nier,
Puisque tu veux te marier,
Tu feras bien d'espouser Florence,
Mais pour vivre tous deux en paix,
Accoustume toy désormais
De la voir f..tre en ta présence.

A une Courtisane.

Ces choses sont hors de propos,
Vous nous jugez à la parole,
Croyant que pour deux ou trois mots
L'on vous fasse mieux la bricole :
Ma foy, vous auriez bien raison,
Si l'on vous f..toit de la bouche :
Mais je gage que vostre C.
Veut qu'un autre morceau le touche.

Sonnet.

Si jamais un amant remply d'impatience,
D'aller voir la beauté qu'il aime uniquement,
Fut esmeu de courroux et d'amoureux tourment,
A cette heure j'en fais la triste expérience.
Comme un corps animé par magique science,
Quand le démon s'en va n'a plus de mouvement :
Ainsi loin de vos yeux je perds le sentiment,
Mon esprit et mon corps rompent leur alliance.
L'un ne vous peut quitter, l'autre ne vous peut voir,
L'un est vaincu d'amour, l'autre l'est du devoir,
Rien ne leur est commun qu'une éternelle flamme.
Le désir, le respect, et vos yeux, et mes soins,
Me retiennent le corps, et m'en séparent l'âme,
Et les lieux où je suis, c'est où je suis le moins.

Contre une vieille fille.

Satyre.

Si l'on me parle davantage
De ce pourry et vieil fromage,
L'horreur de tous les amoureux,
Je veux que le diable m'emporte,
Si je ne me pends de la sorte,
Qu'un Absalon par les cheveux.
Que je te change ma Déesse,
Contre cette vieille diablesse,

Helas! bon Dieu n'en parlons plus ;
Je veux que le diable me tue,
Si de cette vieille moulue,
Je mangerois pour mille escus.
  Si seulement je la regarde,
Elle prend comme la moustarde
Plustost mon nez que mes deux yeux ;
Et seulement lorsque j'y pense,
Je pense à faire pénitence
De mes pèchez nouveaux et vieux.
  C'est me juger fol manifeste,
Et me croire bien grosse beste,
Moy qui fonds aux rais de l'amour,
Ny plus ny moins qu'au feu la cire,
De penser que je vouille cuire
Mon friscandeau dans un tel four.
  J'adorerois plustost la fille
Ou de Gaultier ou de Garguille,
Avec un petit de beauté,
Pour le plaisir de mon estrille,
Que tous les doublons de Castille
En si grande déformité.
  Sa grosse teste jaune et fauve,
Sans chevelure toute chauve,
Ressemble un tabouret frippé,
Qui autour de son escarrure
N'a que quatre doigts d'embourrure
Et trois franges de point coupé.
  Comme un clavier d'une espinette,
Sa face seiche et maigrelette,
Comme un petit cheval fluet,
Qui n'a que l'os sur la frontière,
Démonstre bien que sa croupière

N'est autre qu'un bareng soret.
J'ay trop de feu, tu es trop seiche,
Garde qu'ainsi que de la meiche
Je ne me brusle en t'approchant :
Ce n'est pas d'os que je m'allume,
Va à Paris, c'est la coustume
Des quenaux de saint Innocent.
Tysiphone sempiternelle,
Vous me direz que la mouelle
Est dans les os, non dans la chair ;
C'est bon dans ceux de la jeunesse:
Mais les vostres n'ont plus de graisse,
Et ne sont pleins sinon de l'air.
Vous avez moins qu'une escabelle,
De l'humidité menstruelle,
Que les femmes ont tous les mois:
Et je croy que vostre nature
Est si estroite à l'embouchure,
Qu'on y pourroit mettre deux doigts.
Ce nez, qui sçait l'art de Grimoire
Est diapré et plein d'histoire,
Comme un bast d'asne, un macaron,
Une garde damasquinée,
Et noire comme la cheminée,
Ou bien le cul d'un chauderon.
Vos tetins longs comme des gaules,
Prests à jeter sur les espaules,
Pour apprendre à nager sont bons :
Car les ayant sous les aisselles,
Je ne sçay vessies plus belles,
Pour empescher d'aller au fond.
N'ayez pas peur d'estre ravie
De Jupiter, vieille Momie,

Pluton mourroit pour ce sujet :
Car vous avez si laide mine,
Que tout ainsi que Proserpine,
Vous luy pouvez servir d'objet.
Si vous aviez de l'éloquence,
L'on prendroit tout en patience,
Mais vous parlez Suisse ou Vallon,
Ou François du pays de Liége,
Et croy qu'ainsi durant son siège
Parloit Godefroy de Bouillon.
Vous estes si laide et horrible,
Que vous traitez de l'impossible,
En m'adorant; j'ay trop d'effroy,
Quand je vous sens tousjours je gronde,
Et le monde faudroit au monde,
S'il n'y avoit que vous et moy.
A un Chrestien joindre un Marane,
Accoupler la jument à l'asne,
Encor c'est pour faire un mulet :
Mais contraire si fort vous m'estes,
Que les hommes deviendront bestes,
Quand je seray vostre valet.
Mettre la main sur vostre gorge,
Et vous baiser, ventre saint George,
Je deviendrois maçon entier,
Au lieu que je suis Gentilhomme :
Car vous baisant, vieille fantosme,
Ne boiray-je pas le mortier.
Je vous flatte, vous estes noire,
De beaucoup plus que n'est l'yvoire,
Mais vous estes plus blanche aussi,
Que l'ébène par ironie .
Vous estes de ce que l'on crie

Pour les souliers, noir à noircir.
La Salamandre ne m'agrée,
Je ne bois point en eau troublée,
Comme un chameau dans les brasiers :
Je ne vis point en Pyraſide,
Mais j'imite la cantharide,
Qui n'aime que les beaux rosiers.
N'en parlons plus, fy, trefve, trefve,
Je sens le cœur qui me souslève :
Je vomiray tout mon disné :
Que si d'en parler il me fasche ;
Je croy qu'en baisant cette vache,
Il faudroit bien bouscher mon né.
De son cul le cloaque sale
Est de quelque mer glaciale,
Et de l'hyver la région :
Et croy qu'en sa froide nature,
Pour les excez de sa froidure,
Onc elle n'eust un morpion.
Sa robe mal faite et mal mise,
Ny plus ny moins qu'une valise
Sur la croupe d'un postillon,
Luy fait aussi mauvaise morgue
Que ces mounins qui sont à l'orgue,
Qui vont bêlant au carillon.
Quand elle trépigne et sautelle,
Tousjours son chien court après elle,
Suivant partout son pélisson :
Mais de cela je ne m'estonne,
Car si de près il la talonne,
Il sent la vieille venaison.
Mathusalem n'a pas tant d'âge,
Elle estoit jà au mariage

D'une tierce fille d'Adam ;
Et longtemps devant le Messie,
D'où les Juifs attendent la vie,
Elle servoit chez Abraham.
Elle est difforme comme un singe,
Et si je croy que sous le linge
Elle a plus de gales au sein,
De malandres et d'escrouelles,
De costigues, et de gratelles,
Que tous les ladres de saint Main.
Elle est blesme comme pommade,
Et puis d'autant qu'elle est malade,
Pour luy corroborer les flancs,
Pour drogues, juleps et racines,
Et pour Docteurs en Médecines,
Faut-il pas jà vingt mille francs ?
Je me rirois de telle histoire,
Si quelqu'un alloit faire croire
A ma maitresse tous les cas :
Ma maitresse par trop crédule,
Croiroit que j'aime cette mule,
Que je hay plus que le trespas.
Elle a le nez de fesse-pinte,
Et la bouche de coloquinte,
L'haleine de diamerdis,
Les dents de corne de lanterne,
Et son discours le plus moderne,
C'est Melusine et Amadis.
Si quelquefois je la revère,
C'est comme si à ma grand' mère
Je tirois un coup de chapeau :
Je porte honneur à sa moustache,
Comme autour d'une vieille vache,

L'on voit sauter un jeune veau.
Et je revère cette vieille,
Ainsi qu'une grosse escarcelle,
Qui cache l'or dedans ses flancs :
Où tout ainsi comme le coffre
De quelque avare liffre loffre,
Qui recèle cent mille francs.
C'est aller du galop à l'amble,
Avant que nous couchions ensemble,
Les loups baiseront les brebis,
Et la vapeur de vostre aisselle
Ressentira, Mademoiselle,
Et la civette et l'ambre gris.
Tout ce qu'un mary peut prétendre
De vos beaux yeux, vieille Cassandre,
Et du ressort de vostre cu,
C'est que vous estes si sotte oye,
Qu'encor bien qu'il vous mette en proye,
Il ne sera jamais cocu.
Mais vostre busque plus ne bande,
Pour caroler la Sarabande,
Vous tendez trop, dit-on le cu
Et rien ne vaut vostre baquenée,
Que pour la dance Macabrée,
Car vous avez jà trop vescu.
Priez donc Dieu, sempiternelle,
Dites, dites, vos Kyrielle :
Et ne pensez plus aux amours,
Car tout exploit est déplorable
D'avoir mary, si quelque diable
Ne vous baise l'un de ces jours.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU

Premier volume du Parnasse satyrique (1).

(1) On a ajouté les noms des auteurs indiqués dans l'édition de 1622.

---

(1) Dans l'édition elzévirienne cette pièce est fautive et incomplète et commence ainsi : *Douary la Jeune Paquette.*

(1) L'édition elzévirienne dit *Méduse bouffonne*.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME DU PARNASSE SATYRIQUE.

ERRATA.

Page 43, ligne 18. Lisez : O chef d'œuvre de la nature.
» 54, » 12. » Que les chevaliers de la gloire.

LE PARNASSE SATYRIQUE.

Imprimé à très-petit nombre,

sur vélin,
sur papier de chine,
sur papier de couleur,
sur papier vélin,
et sur papier vergé.

LE

PARNASSE SATYRIQUE

DU

SIEUR THÉOPHILE

AVEC

LE RECUEIL

DES

PLUS EXCELLENS VERS SATYRIQUES

DE CE TEMPS.

NOUVELLE ÉDITION COMPLÈTE, REVUE ET CORRIGÉE,
Avec Glossaire, Notices biographiques, etc.

—

TOME DEUXIÈME.

GAND,
A la Librairie ancienne et moderne de DUQUESNE, rue des Champs, 81
PARIS,
CLAUDIN, Libraire, rue d'Anjou-Dauphine, 12.

—

1861.



LE PARNASSE

DES

POETES SATYRIQUES

OU

DERNIER RECUEIL

DES

VERS PICQUANS ET GAILLARDS DE NOSTRE TEMPS

PAR

LE SIEUR THEOPHILE.

Epigrammes.

A une courtisane.

Vous me faites crever de rage,
Quand je voy que pour des discours
Vous donnez vostre pucelage,
Sans avoir esgard aux amours.
Pour moy, je n'ay point d'éloquence,
Je ne puis tant vous cajoler :
Mais je sçay bien qu'en récompense
Mon v. sçait doctement parler.

D'une Vieille.

Je ne veux plus aimer Lavalle,
Car elle ne fait que trotter :
Et qui plus est, cette cavale
Voudroit à toute heure porter.

Livre de hazard des femmes.

La non desgoutée.

Pour moy je ne suis point friande
De tout ce gibier que l'on vend,
Ne m'importe quelle viande,
Pourveu qu'elle soit du devant.

L'adultère.

Quoy qu'un mary me puisse faire,
Tout cela ne me semble rien,
Aussi n'est-il qu'un adultère,
Si l'on veut s'accommoder bien.

La vefve.

Depuis trois ans que je fus vefve,
J'ay tousjours eu le cœur marry :
Car bien que des hommes j'espreuve,
Pas un n'est mon premier mary.

La mal-contente.

Puisque Jean au lieu de le faire
Ne fait que dormir dans un lit,
Je veux sçavoir si l'adultère
Est aussi bon que l'on m'a dit.

La putain.

Je suis putain, je le confesse,

Mais je ne veux vivre autrement,
Car souvent pour un tour de fesse,
L'on devient riche en un moment.

La vieille.

Hélas! j'ay passé ma jeunesse,
Servant le monde tour à tour;
Et maintenant sur ma vieillesse
Chacun laisse là mon amour.

Livre de hazard des hommes.

L'homme qui se défie de sa femme.

Que ne ressens-je point en l'âme?
Je suis tout accablé d'ennuis;
Mon Dieu, d'où venez-vous ma femme,
Où allez vous toutes les nuits?

L'homme qui ne se soucie d'estre cocu.

Je ne suis de ces esprits mornes,
Qui s'offensent d'un coup de cu;
Vive les pennaches de cornes,
L'on aime partout un cocu.

L'homme qui se propose estre tout.

Fy de l'honneur du mariage,
Il me faisoit trop indigent:
Il n'est rien que le cocuage,
Il en vient tousjours de l'argent.

L'homme qui se fasche d'estre cocu.

Me reprocher le cocuage,
Hélas, pauvret, en peux-je mais?

Au diable soit le mariage,
C'est luy qui m'y met pour jamais.

L'homme qui se console d'estre cocu.

Pour estre Jean m'est-ce diffame?
Celuy qui pourra s'en fascher,
Qu'il bouche le c. de sa femme :
Pour moy, je ne le puis boucher.

Stances.

Contre le Mariage.

Quoy! me parler de mariage?
Une femme chez moy garder?
Dieux, aurois-je bien cette rage,
Sans moy même me poignarder?
M'asservir au cul d'une femme,
Et faire le guet tous les jours,
Tandis que la bonne Madame
Donne le mot pour ses amours.
Et combien que dedans l'histoire
Jusques au ciel volast mon nom,
Fi, fi pourtant de cette gloire,
Si ma femme n'a bon renom.
Que si de l'amour enflammée
Elle veut faire un tour de cu,
Adieu l'homme et la renommée,
Me voilà pour jamais cocu.
O vous, que sur tous je révère,
Sortez sans plus m'en dire mot;
Car si c'estoit mesme mon père

Je le frapperois aussitost.
Si vous estes si détestables,
De revenir pour m'en parler,
Ces bancs, ces buffets, et ces tables
Ne serviroient qu'à vous brusler.

De Cilise.

O mon Dieu, qu'elle est bien-apprise,
Qu'elle forme bien tous ses pas;
La voyez vous point, c'est Cilise,
Qui ne marche que par compas.
L'on diroit à son apparence,
Quand quelqu'un la vient saluer,
Et qu'elle fait la révérence,
Qu'elle ne peut se remuer.
Mais quand quelqu'un luy donne un bransle,
En l'absence de son cocu,
Vous diriez, comme elle se bransle,
Qu'elle a des espines au cu.

A un Marquis.

Satyre.

Connois tu ce fascheux, qui contre la fortune
Abboye impudemment comme un chien à la Lune,
Et qui voudroit ce semble en destourner le cours,
Par l'importunité d'un outrageux discours:

D'une forte malice en son mal il s'afflige.
Quand la faveur d'un Roy ses favoris oblige,
Un homme dont le nom est à peine connu,
D'un pays estranger nouvellement venu,
Que la fortune aveugle en promenant sa roue
Tira sans y penser d'une ornière de boue,
Malgré toute l'envie au-dessous du malheur :
D'un crédit insolent gourmande la valeur,
Et nous le permettons, et le François endure,
Qu'à ses propres despens cette grandeur luy dure :
Nos Princes autrefois estoient bien plus hardis,
Où se cache aujourd'huy la vertu de jadis ?
Apprends malicieux comme tu sçais mal vivre,
Qu'une fortune est d'or, et que l'autre est de cuivre :
Que le sort a des loix qu'on ne sçauroit forcer,
Que son compas est droit, qu'on ne le peut fausser :
Nous venons tous du ciel pour posséder la terre,
La faveur s'ouvre aux uns, aux autres se resserre :
Une nécessité que le ciel establit,
Deshonore les uns, et les autres establit,
Un ignoble souvent d'un riche bien hérite,
L'autre dans l'hospital est tout plein de mérite,
Pour trouver les meilleurs il faudroit bien choisir;
Ne crois pas que les Dieux soient si pleins de loisir.
Encor que chasque infame estoit marqué d'un signe,
Qui de toute vertu le fit trouver indigne,
Les Rois qui sont des Dieux disposent du bonheur,
Enrichiroient tousjours le mérite et l'honneur.
Que si l'âme des Dieux est la mesme justice,
Si ce qui leur desplait porte le nom de vice,
Les Rois qui sont leurs fils et Lieutenants icy,
Peuvent juger des bons et des mauvais aussi :
Et sans flatter mon Roy je trouve bien estrange,

Qu'un vulgaire ignorant et tiré de la fange,
Contre sa Majesté se monstre injurieux,
Et sur ses actions porte l'œil curieux.
Quand à moy je répute une faveur bien mise,
Envers le plus chétif que le Roy favorise :
Quoyque tousjours bien pauvre et tousjours desdaigné,
Sur mon esprit l'envie encor n'ait rien gagné.
Qu'un homme de trois jours de soye et d'or se couvre,
Du bruit de la carrosse importune le Louvre :
Qu'un estranger heureux se mocque des François,
Qu'il ait mille suivants, pourveu que je n'en sois,
Et qu'on ne marche point, pour un honteux salaire
D'un maistre, avec lequel je ne me puis desplaire,
Ou si je suis tenu de rien juger à faux,
Je ne m'oblige point à flatter ses deffauts,
Chez qui la liberté tout entière demeure :
Là ma condition attendra que je meure.
Il a l'esprit fort bon, il aime les bons mots,
Et ne sçauroit souffrir la hantise des sots,
Il hait la gentillesse et la Cour familière,
N'aime point les ballets, ny l'humeur cavalière,
Se moque avecque moy du mal fait et du beau,
Sçait que tous sont de mesme à l'ombre du tombeau,
Coule avecque douceur les plaisirs de la vie,
Vit de l'ambition, et ne sent point l'envie,
Ne tourmente son âme à penser seulement
A la nécessité du passé mouvement.
Il craint Dieu comme il doit, et jamais ne s'obstine,
A sonder sainement ce que le Ciel destine,
Quelque nouveau souhait qu'en presche l'univers,
Qu'on ne craigne jamais ny son bras, ny ses vers.
Qui voudra pénitent aux déserts se consomme,
Qu'il vive tout ainsi que s'il n'estoit plus homme,

Ne mange que du foin, ne boive que de l'eau,
Au plus fort de l'hyver n'ait robe, ny manteau,
Se fouette tous les jours, et d'une vie austère
Accomplisse du Christ le glorieux mystère.
Moy qui suis d'une humeur trop encline à pecher,
D'un fardeau si pesant, je ne puis m'empescher ;
Suy ta dévotion, et ne croy point hermite,
Que mon âme te blasme et moins qu'elle t'imite,
Puissent les envieux de la faveur du Roy,
Bien que leur rage encor ne se soit prise à moy,
De tels désespérez croistre le triste nombre,
Reclus dans un rocher, plein de silence et d'ombre :
Qu'ils ne puissent trouver le doux air de la Cour,
Et ne voyent jamais un agréable jour :
Je leur fais ce souhait à mon humeur hardie,
Je ne crains point faillir, quoy que ma Muse die,
Ma liberté dit tout, sans toutefois nommer,
Pour une vaine aigreur ceux que je veux blasmer.
Aussi n'attends jamais que je te fasse rire,
D'un vers que sans danger je ne sçaurois escrire.
Ceux-là sont fols vrayement, qui vendent un bon mot
De cent coups de baston, que fait donner un sot ;
Esclaves imprudens de leur humeur mauvaise,
Ne sçavent méditer un vers qui ne déplaise.
Les pasquins contre aucuns je ne compose icy,
Et ne sçaurois souffrir des injures aussi.
Le Dieu des vers m'inspire une modeste flamme,
Qui n'est propre à donner ny recevoir du blasme :
Je hay la mesdisance, et ne puis consentir
De gagner avec peine un juste repentir.
Chacun qui voit mes vers, s'il a les yeux d'un homme,
Connoistra son pourtrait : car bien qu'on ne le nomme,
Qui ne lit ma Satyre il n'en est pas tenté :

Plusieurs s'en fascheront, à qui je n'ay pensé.
Qui hait trop la laideur de son vilain visage,
Il ne devroit jamais en regarder l'image :
Qui craint d'estre repris, il n'a qu'à se cacher,
Et delà mon dessein n'est plus de le fascher.
La satyre au front noir, et à la voix farouche,
Est pour la conscience une pierre de touche :
C'est un parfait miroir, elle ne voit que ceux
Qui dans leur propre objet veulent estre aperçeus :
Encore cet avantage est joint à ma censure,
Que tes yeux seulement regardent ta figure ;
Que toy-mesme entendant reprendre tes deffauts,
Jugeras si je suis ou véritable ou faux.
Rien que ta seule voix de ton vice ne crie,
Ton seul ressentiment de bien faire te prie :
Tu te reprends toy mesme, et de ta propre main
Tu te donne à ton aise un chastiment humain.

Epigrammes.

Afin de me rendre imité,
Par la bonne race future,
Je sacre à l'immortalité
Ce mien fait par cette escriture :
C'est que sans forcer ma nature,
Sans manger chapons ny faisans,
Ny pigeons aux amours duisans,
Et sans me mouvoir la pensée,
J'ay debout depuis quatorze ans
F..tu cinq coups d'une dressée.

Elle se cholére tout outre;
Quand elle entend parler de f..tre,
Et c'est pour imprimer en nous,
Qué ses vertus sont des merveilles;
Aussi le f..tre n'est pas doux,
Quand il entre par les oreilles.

Il est arrivé en la ville
Un personnage fort utile,
Expressément pour le déduit,
Il a quinze poulces de v.
Il fait neuf coups sans desconner,
Et six après sans s'estonner.
Partant s'il y a Damoiselle,
Jeune femme, fille, ou pucelle,
Qui aye besoin d'un tel v.
Qu'ils mettent leurs noms en escrit,
Le lieu, la rue, et la demeure,
Le personnage ira à l'heure;
Et s'il ne fait tout ce qu'il dit,
Il veut qu'on luy coupe le v.

Alors que ta main s'estendoit,
Il te mit une bague au doigt,
Croy moy gentille créature,
Il cherche le temps et le lieu,
Pour mettre le doigt du milieu
Dans la bague de ta nature.

Description d'un bordel.

Satyre.

J'estois dans une Eglise ayant l'âme eslancée
Vers Dieu, que je priois d'esprit et de pensée,
Qu'il receust de bon œil mon cœur dévotieux,
Quant je vis à l'intant passer devant mes yeux
Une femme encappée, et de qui le visage
Sembloit chaste et pudique et d'une femme sage.
Passant elle s'arreste, et se met à genoux
Près de moy, puis me dit, ô Monsieur, êstes vous
Un homme qui voulez voir un sujet fort rare
Pour bien vous contenter, ce n'est un cœur avare,
C'est un jeune tendron, une fille à quinze ans,
Qui est cheute en mes mains il n'y a pas longtemps.
Vous serez le premier qui monterez sur elle,
J'en jure sur ma foy, c'est une Damoiselle
Qui l'a mise en mes mains, pour n'avoir le moyen
De l'orner à la mode et luy faire du bien.
Dites si vous avez quelque peu l'âme esmeue,
Du moins si vous voulez, vous en aurez la veue,
Qui ne coustera rien. Lors ma dévotion
Commence à refroidir, par la tentation
De cette maquerelle, et luy dis : les paroles
Des gens de ton mestier sont bien souvent frivoles,
Et sont pleines du vent ; toutefois je veux bien
Voir le jeune tendron, puisqu'il ne couste rien ;
Cela s'entend à voir : à ces mots je me lève,
Et elle devant moy s'en allant par la Grève,
Et moy tousjours après m'en allay la suivant,

Jusqu'à ce qu'elle entrat par dessous un auvant,
Dans un petit logis, petit je le confesse,
Et lequel on eust peu abattre à coup de fesse.
J'entray donc après elle, et bientost me trouvay
Ayant monté deux pas à l'odeur d'un privé,
Au dedans d'une salle humide, basse, et sombre,
Propre je vous le jure à besogner une ombre.
Un fantosme, un esprit, outre qu'il y sentoit
Le bausme d'hospital, et que par terre estoit
Un poislon d'un costé, et de l'autre une escuelle,
Un vieil chaudron icy, de là deux escabelles,
Deça deux lits deffaits, qui sentoient les onguents,
Et puis sur une table une paire de gants
A rubans et boutons : tout auprès une tresse,
Un masque, un gauffrier. Voyant cela j'adresse
Ma parole à la vieille, et luy dis, qu'est-cecy,
Seray-je donc longtemps à contempler icy
Ces outils de bordel ? Hé, monsieur, je vous prie
De ne vous ennuyer, car je suis bien marrie
Que vous voyez cecy si malpropre : mais quoy,
J'ay beau m'en tourmenter, on ne fait rien pour moy :
Monsieur je m'en vay voir là haut si on se lève.
Allez, mais venez tost, car le cœur me sousleve,
Luy dis-je avec despit, ce qu'elle fist bientost.
Et puis me dit, Monsieur, allez, montez dispost
Voir une œuvre d'amour, une fille très-belle,
Un sujet fabriqué dessus un beau modelle.
Or moy je monte viste en oyant ce discours,
Pour à ce bel objet sousmettre mes amours.
Je trouvay donc bientost la chambre et son entrée,
Qui estoit assez bien de tous costez parée,
Et dessus un lit verd j'aperceus la beauté,
Qui dedans un miroir pendu à son costé,

Attiffoit ses cheveux, et voyoit si sa face
Avoit assez d'attraits, d'artifice et de grâce.
Elle, m'apercevant délaissa son miroir
Et d'un œil attirant s'en vint me recevoir,
Me donne un doux baiser, et faisant la pudique,
Me dit, que diriez vous d'estre ainsi ? Je réplique :
Je diray que jamais je ne vis un objet,
Qui plustost que vostre œil me rendit son sujet,
Que vous estes très-belle, et repute ma vie
Heureuse de la voir sous vos loix asservie.
Monsieur, ce propos-là, me dit-elle, est de ceux,
Qui pour quelque beauté se feignent angoisseux,
Et qui n'ayant au cœur nul important martyre,
Sous la discrétion sont bien aises de rire,
Et de plaire aux discours qui desguisent leur mal,
Croyant que qui ne feint est un grand animal.
Sur ce je luy responds, que ma flamme estoit telle,
Que contre le commun elle estoit éternelle
A ce qui luy plaisoit : et que si sa beauté
Doutoit, qu'elle esprouvast de quelle loyauté
J'aimois un beau sujet. J'avois dit ces paroles,
Quand de ses bras ouverts et de ses lèvres molles
Elle m'accolle et baise, en disant, ô mon cœur,
Toy seul seras celuy qui sera mon vainqueur,
Tu seras mon Adon, je seray ta Cyprine,
Et seul tu cueilleras ma fleur en mon espine,
Après comme pasmée elle penche ses yeux
Sur les miens, et cessant ses discours gracieux,
Elle colle sa bouche à la mienne, et sa joue,
Où Vénus à l'amour mignardement se joue,
A la mienne se joint, tant vaut la faction.
Mais comme nous estions tous deux en action,
Voilà qu'elle entendit qu'on heurtoit à la porte,

Ce qui fait que transie et comme demie morte
Elle s'en va l'ouvrir : ouverte il se monstra
Un brave Courtisan qui gravement entra
Au milieu de la chambre, et d'une fière audace
Sans parler vint baiser la Courtisane en face,
Puis desmarchant deux fois, va dire, l'amitié
Que je vous porte ô belle, ains plustost ma moitié,
Fait que dans mon esprit j'ay tousjours souvenance.
Du grand plaisir que j'eus courant sur vous la lance,
O mon cœur, ô m'amour, mais quoy reposons nous,
Prenez ce placet là, je seray près de vous
Sur le pied de ce lict. Moy voyant l'arrogance
D'un fou, qui se vantoit d'avoir eu jouissance
De nostre Courtisane, estimay que c'estoit
Un pilier de bordel ou chacun se frottoit,
Et que pour sa beauté, qui estoit agréable,
Beaucoup de gros courtaux logeoient en son estable :
Enfin je concluois qu'elle avoit soustenu
Beaucoup d'assauts d'amour combattant nud à nud.
Estant en ce penser, et que sa Damoiselle
Très-honteuse eust jeté dessus moy sa prunelle,
Voilà le Courtisan qui se vient à vanter,
Qu'aucun si bien que luy ne pouvoit point chanter :
Qu'il en faisoit leçon, qu'à porter la rotonde
Il n'y avoit que luy de parfait en ce monde.
Que quand à ses habits, ils estoient les plus beaux,
Qu'il estoit fort adroit à tirer des cousteaux,
Qu'il estimoit surtout le taftas de la Chine,
Afin de s'habiller : et puis tournant sa mine
Vers moy, me dit, monsieur, vous sçavez que le Roy,
En faisant son voyage, a conclu le deffroy
Des galants de la Cour : sçachez qu'estant du monde
Je ne luy serviray d'obstacle ny de honte.

Je sçay me comporter comme il faut qu'un guerrier
Se comporte aux endroits, où s'acquiert le laurier.
Dieu mercy sçay-je aussi que c'est que de la peine,
Je fus pris tout percé dessous mon Capitaine,
Lorsque les Espagnols, abusant les François,
Vouloient leurs fleurs de lys mettre es mains de leurs Rois.
Mais cela n'est encor ce qui fait qu'on me prise,
Des Dames de la cour la grâce m'est acquise,
Et y a dans Paris (tesmoin cette beauté
Que voicy) mille Dames, à qui la cruauté
Ne cesse, me voyant fourny de tant d'amorce,
Et croyant mon courtant courir à toute force.
Il faisoit tels discours, qui n'eussent point cessé,
Si ce n'est qu'un jeune homme à l'heure eust l'huis poussé
Où nous estions pour lors, qui par effronterie
S'en vint tout droit vers nous, qui dit, c'est mocquerie :
J'en jure, ou bien un tort que l'on met sur son front,
Voire plutost me faire un trop notable affront,
De trouver tant de monde avec vous la belle,
Qui sçavez à propos vuider mon escarcelle.
Or est-il à noter que c'estoit celuy-là,
Comme je sceus après estant sorti de là,
Qui seul entretenoit, tant il estoit sot asne
Et amant encorné, la belle courtisane,
Qui nous auroit receus ; aussitost en courroux
De propos outrageux s'adressa droit à nous :
Nous demande nos noms, et quelle estoit l'affaire,
Qui nous devoit tous deux près de sa Dame attraire,
En jurant un morbieu, dit que nous sortirions.
Nous, voyant ce Morgant, de luy nous nous rions,
Mais enfin trop piqué le courtisan secoue
Le manteau qu'il avoit, et donne sur la joue
Du drolle tellement, qu'il l'envoya chercher

Pour servir d'oreiller le plastre du plancher.
Au soufflet je me joins, et redoublant la feste.
Je testonne mon drolle et lui pelay la teste,
Il se lève et s'escrie, et en donnant des coups
Il est tantost dessus et puis tantost dessous,
Tantost il frappe l'un, qui luy rendoit au double,
Carillonne des poiugs et des pieds luy redouble :
Ce qu'il rend néanmoins; mais en son vain effort
A supporter les coups se trouve le plus fort.
Or cependant la garce, qui de frayeur frissonne,
Qui voit que son amant gentiment l'on testonne,
N'en fait du tout que rire, et criant au secours
Appelle que l'on vienne aider ses beaux amours.
A ses cris un chacun dedans la chambre monte,
Et voyant le duel, tasche d'une main prompte
A nous descharpir tous, et se parer devant :
Mais voyant l'amoureux de nostre garce en sang,
Ils s'en vont tous crier qu'il faut qu'un commissaire
Fasse un procez verbal sur une telle affaire.
Nous, oyant ces discours, nous prenons nos manteaux,
Ramassons enflambez en terre nos chapeaux :
Puis filant les degrez nous enfonçons la porte,
Et délaissant my-mort l'amoureux de la sorte,
Le courtisan me laisse, et je luy dis adieu,
Tant que nous nous vissions ensemble en autre lieu,
Et tous las je m'en viens te conter ma fortune,
l'Huillier, car entre nous toute chose est commune :
Fortune qui nous monstre à ne point s'attacher,
Et payer la putain qui se fait chevaucher,
Et qui donne souvent nostre argent à un autre,
Qui sçait mieux enfiler que nous la patenostre :
Fuyons, fuyons de là, l'Huillier, comme les loups,
Et ne nourrissons point tel amoureux chez nous.

Sonnets.

Ce manteau de Damas à grand' figure platte,
Sur le corps délicat comme dents de rasteau,
Fait ainsi que l'ardoise au faiste d'un chasteau,
Car il ne couvre rien que la chétive latte.
Quand son doigt de festu la chatouille et la gratte,
De son corps resonnant comme fonds de basteau,
Comme clochettes font sous le coup d'un marteau
Dans l'oreille : et partout un petit bruit esclatte.
Elle ressemble aux coqs qui gardent les clochers.
Je veux qu'on la balance avec un jeu d'eschers,
Passez luy sur l'espaule un seul brin de fugère,
Levez du petit doigt pour en prendre le poids,
Les eschecs vont à bas, la vieille est plus légère,
Elle ne pèse pas la coque d'une noix.

Elle ne pèse pas une aune de dentelle,
Une livre de plume, une feuille d'œillet,
Un ciron de deux jours, la pince d'une collet,
Et la septièsme part d'un morceau de ficelle.
Elle se fait la Nymphe de Monsieur de Cotelle,
Et son coche et son train par un cheval mulet,
Lorsqu'elle a dans la poche un cuisse de poulet,
Sous ce pesant fardeau son petit corps chancelle.
Du Louvre aux Augustins sans prendre de basteau
Elle passe souvent dans le fonds d'un plateau,
Il la faut enlever, soufflons à la pareille.
Son vertugadin s'enfle, elle va s'embarquer,
Sans qu'elle tombe en bas soustenons la en l'air,
Comme fait le savon dans l'air d'une bouteille.

Epigramme.

Quand je disne j'ay porte close,
Elle est fermée aux survenans,
Et toute nuit quand je repose
Elle est ouverte à tous venans,
Je ne l'ay pas désagréable,
C'est à luy sagement vescu;
Toutefois ce n'est pas à table,
C'est au lit qu'on fait le cocu.

Sonnet.

La graine des forests plus fertile et féconde
Qu'autre graine qui soit, elle vient sans semer,
Elle couvre la terre, environne la mer,
Encore à tous momens elle vogue sur l'onde.
Je crois sans en douter qu'elle n'a sa seconde,
Avec vive raison je le puis affirmer,
Car les lieux qu'elle tient ne sauroient s'exprimer,
D'autant qu'elle est esparse aux quatre coins du monde.
Sus donc folles et fols venez offrir vos dons,
Au temple de folie et gagner les pardons,
Non pas tout à un coup, car ainsi qu'il me semble,
Une confusion entre vous pourrez voir,
Si vous ne le sçavez, je le vous fais sçavoir,
Qu'il n'y a place au monde où vous puissiez ensemble.

Epigramme.

A celuy qui la cageole
Inutile est la parole,
Mais adjoustez vistement
Et la main à l'instrument.
A cette atteinte lubrique
Elle est comme un corcelet,
Qui soustient les coups de pique,
Et non pas du pistolet.

Gausseries sur les devis d'un Huguenot et d'un Catholique.

Un ribaud Huguenot, un chaste Catholique,
Ont traité ce discours avec leur République,
Tandis qu'ils descendoient sur Loire au viste cours,
Pour faire que leurs jours leurs semblassent plus courts,
L'un chantoit à l'honneur des trous mignons des dames,
Et l'autre au détriment de ces fentes infames.
Ils approchoient desja la ville de Nevers,
Lorsqu'espris de fureur ils tranchèrent ces vers.
Je veux louer les trous, aussi sont-ils louables;
Je veux blasmer les trous, aussi sont-ils blasmables :
Je veux servir les trous, ils le méritent bien;
Je veux fuir ces trous, car ils ne valent rien :
On peut cueillir aux trous dix mille et mille fleurs,
Il ne sort de ces trous que puantes odeurs :
Les princes et les rois sont sortis de ces trous ;

Aussi sortent les gueux qui sont mangez des poux :
Peut-on trouver ça bas chose plus désirable?
Peut-on trouver ça bas chose plus détestable?
C'est des trous qu'on reçoit mille et mille plaisirs;
C'est des trous qu'on reçoit dix mille desplaisirs :
Trous bons et trous courtois, bordez de cristalin;
Trous moisis, trous puants, qui sentent la putain :
Trous vous estiez jadis le paradis du monde;
Trous vous estes l'enfer de la machine ronde :
Trous vous avez ravy mes sens et mes espris;
Bienheureux sont ceux-là qui vous ont à mespris.
Y a-t-il rien si beau que les trous de ces Dames?
Y a-t-il rien si laid que les trous de ces femmes?
Y a-t il rien si beau que les trous des pucelles?
Ouy s'ils ne ressembloient des vieilles escarcelles.
O trous qui ressemblez le paradis d'amour;
Vous ressemblez plustost à la gueule d'un four :
O trous qui ressemblez un vivier ondoyant;
O trous qui ressemblez un retrait merdoyant :
Entre toutes vertus les vostres sont puissantes :
Ouy à faire mourir toutes sortes de plantes :
Trous où l'on voit planter les traits de Cupidon :
Trous vous faites despendre escus à million :
O trous qui ressemblez à l'anneau d'une bague ;
O trous qui ressemblez au fourreau d'une dague :
Trous qu'il fait bon taster vos mottes relevées;
Les mains sentent après bien qu'elles soient lavées.
O trous on court à vous tousjours et à toute heure;
Soit de nuit, soit de jour ce n'est qu'à la mal-heure.
Vous soulagez, beaux trous, la peine de mes maux ;
Vous ressemblez, ô trous, aux estables à pourceaux.
O trous qui ressemblez une belle carrière :
Ce n'est pas celle-là où l'on court la barrière :

Mais tu ne luy sçaurois faire assez de moustache.
Fleurissez donc beaux trous, fleurissez je vous prie,
Cependant qu'estes jeunes, c'est la galanterie.

Epigramme.

HA! que cette rousse me fasche,
De penser avoir le poil beau:
Pour trouver beau le poil de vache,
Il faut avoir les yeux d'un veau.

Satyre.

Contre une Dame.

Seiche pièce de bois, triste ordonnance d'os,
Ventre maigre et fleury, vieil rastelier du dos,
Pourtrait vif de la mort, pourtrait mort de la vie,
Fantosme qui paroist sous un masque trompeur,
Qui fait craindre la crainte, et fait peur à la peur,
Et destourne l'envie à la meilleure envie.
Maigre, défiguré, qui n'a rien que la peau,
Encores une peau qui n'est pas de drapeau,
Une peau qui s'escorche en cent rides altière,
Une peau dont se fait tout cuir, et tout hallé
Ressemble espouvantable au parchemin collé,
Dessus un test de mort qu'on trouve au cimetière,
Charogne sans couleurs, despouille du tombeau,
Carcasse desterrée, attente d'un corbeau,
Trous qui avez ravy le Marquis de Pistache,

Semblable aux visions que nous a fait le somme,
Tu es quelque vieil corps dans la neige fondu,
Ou un corps de sorcier à un gibet pendu,
Qu'un démon a vestu pour faire peur à l'homme.
   Si quelqu'un transporté d'un courroux violent,
Te mettoit dans le ventre un flambeau tout ardent,
Pour faire de ton corps une espreuve nouvelle,
Au travers de ton flanc on verroit la clarté,
Comme dans un fallot parmy l'obscurité,
Au travers d'une corne on voit une chandelle.

Autre.

Par charité garce trop grasse,
Il faut qu'avecque mes ciseaux
Je vous fende les deux naseaux,
Comme on fait aux courtaux de chasse.
   Qui vous verroit par une vitre,
Vostre visage noir enflé,
Gras, gros, monstrueux, boursoufflé,
Il paroist un vray cul de Reistre.
   Vos tresses de graisse luisantes,
De couleur de poil de souris,
Sont pleines au lieu de l'iris,
De teignes, de poux et de lentes.
   Vostre front de jaspe à l'antique,
Ridé, bordé, et tout vouté,
Comme une crouste de pasté,
Figure une histoire tragique.
   Vos yeux d'un sanglier que l'on lance,
Sont vrais miroirs de Lucifer,

Pourtrait des flammes de l'Enfer,
Attrayans comme une potence.
  Vostre nez de maquerellerie,
Et vos naseaux recoquillez,
De toutes couleurs esmaillez,
Sentent le goust d'une voirie.
  Vos joues d'un magot de Bouge,
Ont le teint de lis et d'œillets,
Mais ce sont œillets violets,
Et les lis qui fleurissent rouge.
  De vostre oreille tendrelette,
Faite en bouclier Barcellonnois,
Parant la gomme avec la poix,
Et les bords comme une aumellette.
  Vostre bouche a les dents d'ébène,
Larges en cheville de Lut,
D'où sort une haleine qui put :
Vos lèvres filent de la laine.
  Le menton qui pend sous un autre
Dessus le sein flac vous descend ;
Le sein sur le ventre vous pend,
Et dessus les genoux le ventre.
  Vostre gros ventre, qui s'avalle
Aussi creux et large qu'un banc,
Et fait de cuir de cordonnant,
Est tout propre à faire une malle.
  Bien souvent les jalouses flammes
Font craindre aux amants que les Dieux
Ne quittent le plus haut des cieux,
Espris des beautez de leurs Dames.
  D'autre part j'ay l'âme occupée,
Craignant que l'amoureux soucy,
N'attire le diable d'icy
Et ne luy serve de pipée

Epigramme.

Elle se remue proprement,
Et jamais point elle n'endure,
Dessus son corps aucune ordure,
Que son mary tant seulement.

Stances.

Dieu nous punit par les parties,
Dont nous l'avons tant offensé :
Nos flammes s'en vont converties
En un oubly du temps passé.
Mes cheveux meslez à la neige,
Et mon œil de rides chargé,
Désormais serviront de piege,
Que Vénus me donne congé.
Mais vous qu'une verte jeunesse
Convie au plaisir de l'amour,
Vous vivriez moins sans maistresse,
Que Gallatis sans un tambour.
De toutes les venteuses peines
De vos boyaux si bien lavez,
Enfleront vos nerfs et vos veines,
Pour le doux jeu que vous sçavez.
Je vous vois desjà sur la bresche,
Secouru d'un mirobolan;
Surtout je vous défends la seiche,
Et vous ordonne l'ortolan.

Response.

Pour observer vostre ordonnance,
Laissant les bons en patience,
Je suis résolu de chercher,
A faire un péché de la chair.
J'abandonne à jamais l'étique,
D'aussi bon cœur que la colique,
Croyant fort bien sans l'esprouver,
Qu'on ne s'en sçauroit bien trouver.
Et si l'âge et la maladie
Ont pour vous Vénus endormie,
De grâce laissez moy le soin,
D'aider vos amis au besoin.
Et quand on tiendra pour un crime,
De faire une mauvaise rime,
Sur ce je tomberay d'accord,
Qu'on me doit juger à la mort.

Réplique.

Vieillesse et maladie ensemble
Ressemblent à un pont qui tremble,
Qu'on peut abattre avec le doigt.
Vostre goust est bien Catholique,
Laisser à vostre aisné la picque,
C'est comme à défendre le Roy.
Je sçay qu'hommes heureux en guerre,
Ne portent les Dames par terre.

Qui ont tant soit peu de tallon :
C'est un effet plus impossible,
Que par le moindre trou d'un crible
Faire passer un gros ballon.
  Couard, inceste volontaire,
Plus diligent à une affaire,
Qu'un sacre à monter à l'effort,
A qui vendez vous vos coquilles;
Vos requestes sont inutiles,
La Cour dit que vous avez tort.
  Mes voisins n'ont intelligence,
En Dauphiné ny en Provence,
Je vous entends parler tout bas,
Ils se défendent en Ostende,
Et tout ce que l'on vous demande,
Respondant vous ne l'avez pas.
  Toute femme qu'un mary d'âge
Meine à Paris faire un voyage,
Pour solliciter les procez,
Reprendre un peu l'air de la ville,
Et voir comme en Cour on s'habille,
Je vous en interdis l'accez.
  Bref chacun quitte la Champagne,
Bresse, Brie, Beausse, et Bretagne,
Anjou. Touraine et Lionnois,
L'Isle de France et Picardie,
Mais je ne veux en Normandie,
Ny Provençal, ny Dauphinois.

Sonnet.

Je vous demande un don, mais las ! permettez-moy,
Que sans vous offenser je vous le puisse dire :
Vous sçavez bien que c'est d'un amoureux martyre.
Relevez moy de peur, allégez mon esmoy,
C'est trop tarder, il faut que je parle une fois,
Tant plus je tais mon mal, tant plus mon mal empire,
Je vous demande donc ce qu'un amant désire,
Et garde en demandant l'honneur que je vous dois.
Mais quoy, ma douce vie, il me semble à vous voir,
Que vostre esprit se masque, et feint de ne sçavoir,
Ce que vous connoissez, mesme vostre enfance.
Las ! si je vous le dis, vous vous offenserez,
Mais si nous le faisons, je sçay que vous direz,
Qu'on ne vous fit jamais une plus douce offense.

Epitaphe.

Icy gist une pauvre femme,
Qui voulant esteindre sa flamme,
Mourut f..tant entre deux draps :
Si charité vit dans tes chausses,
Passant, quand tu retourneras,
Viens f..tre un coup dessus ma fosse.

Epigrammes.

Vostre mine froide et austère,
Aussitost me fait souvenir,
D'un qui aura pris un clystère,
Et qui ne le peut retenir.

Sorcière à qui le diable a donné le relais,
Qui vivez de pur sang de nostre populace,
Vous avez cent maisons, vous avez cent palais,
Et pourquoy f..tez vous si souvent à la place.

1.

Le Médecin n'est qu'un railleur,
Car pour la douleur qui vous presse,
Le lait d'un viedaze est meilleur,
Que n'est pas le lait d'une asnesse.

2.

En retirant vostre main blanche,
Vous grondez ainsi qu'un cochon,
Mais belle, sçachez qu'un beau manche
Reschauffe aussi bien qu'un manchon.

3.

Nostre voisine qui desbauche
Le plus sot comme le plus fin,
Bien que sans cesse elle chevauche,
Ne fait pas pourtant grand chemin.

4.

Les serpens ne vont que du ventre,
Mais cette femme en chacun entre,
Et qui fait son mary cocu,
Ne va que du dos et du cu.

Amour petit archer vainqueur,
Qui jadis fit tant de conquestes,
Monstre assez, blessant vostre cœur,
Qu'il ne veut plus tirer qu'aux bestes,
Ne vous laissez point abuser,
A ce beau teint qui l'accompagne :
Qui de près y veut regarder,
Ce n'est que rouge et blanc d'Espagne.
Si j'estois bien seur que la foy
Eut quelque lieu dedans vostre âme,
Tous ces yeux baudez contre moy,
Ne sçauroient esteindre ma flamme.

Quand tu me vis tu dis soudain,
Ma foy vostre maistresse est prise :
Tu te trompes, c'est un grand gain
De perdre pauvre marchandise.

Celle de qui chacun se joue,
Et qui n'en refuse pas un,
Ne mérite pas qu'on la loue :
Je la prise moins que la boue,
Puisqu'elle passe sous chacun.

Corsille d'un seul fils fut mère,
Qui mort estant mis au cercueil,
Toute la Cour en fut en dueil :
Car chacun s'en pensoit le père.

CET enfant, ô Parques sévères,
Estoit le plus grand des humains,
S'il eut peu eschapper vos mains :
Car il avoit plus de cent pères.
Il ne falloit se tourmenter
D'assembler les estats en France :
Cet enfant seul en leur absence
Les pouvoit tous représenter.

CE manchon crasseux et vilain
En sa fourrure deshonneste,
Au lieu de couvrir une main
Cache la patte d'une beste.

CET homme cy de verd vestu
Est mal emmanché, ce me semble ;
Car si le v. au nez ressemble,
Il doit avoir le v. tortu.

QUE vostre peine est inutile,
Et que je plains vostre douleur :
Vous allez chercher par la ville,
Ce que vous avez dans le cœur.

NE passez plus les ponts cinq ou six fois le jour
Si c'est pour des procez, fuyez loin des Tournelles,
On n'y traite jamais que choses criminelles,
Et l'Université n'est propre pour l'amour.

Vision d'un Pélerin.

Pélerin qui d'un pas lassé
Poursuis ton chemin commencé
Sous le bon accueil de la Lune,
Si tu n'es pressé de repas,
Fais icy forme de tes pas,
Et oys le cri qui t'importune.
Entends un misérable amant,
Qui mourut aimant constamment,
Des yeux d'une Dame inconstante.
Qui d'un parler trop dissolu
Dit enfin, qu'elle auroit voulu
Que la mort payast son attente.
Que si tu as quelque pitié,
Qu'il ait mal mis son amitié,
De suivre une inconstante Dame,
Sans avoir part à son tourment,
Escry dessus son monument
Les six vers de cette Epigramme :
Cy gist un fidèle amoureux,
Qui mourut par trop désireux
D'estre fidèle à l'inconstance.
Vous qui servez, dorénavant
N'espérez rien en bien aimant,
Qu'avoir du mal pour récompense.

Epigramme.

Celuy qui tranche du Rolant
Qui fait du brave et du vaillant,

Madame vous estes trompée,
Si vous le croyez fermement :
Tout le mal que fait son espée,
Ce n'est qu'aux choses seulement.

Sonnets.

La grosse Marion aux gros et noirs cheveux
Alloit un jour cherchant de brayette en brayette,
Un V. non gros ainsi qu'un ferret d'aiguillette,
Mais un propre à bouscher son trou large et baveux,
Et appeloit des V. de petits V. morveux,
S'ils n'estoient non plus gros qu'un manche de raquette.
Enfin par son travail si bien elle furette,
Qu'elle en rencontre un gros, bien fort et bien nerveux ;
Quand elle l'eust trouvé, comme une forcenée
Elle crie aussi-tost, ô l'heureuse journée,
De rencontrer ce V. rouge comme un rubis.
Mais l'ayant esprouvé, bran de ce V. dit-elle,
Il n'est pas assez gros, j'aime mieux la chandelle,
Ou l'engin de velours dequoy je me fourbis.

Lors ce V. desdaigné triste et baissant la teste,
Laisse là Marion au visage eshonté,
Qui ne perdant point temps s'en va d'autre costé,
Et d'un pas fort léger recommence sa queste.
Ayant cherché partout enfin elle s'arreste,
Ne trouvant point de V. selon sa volonté,
Et tenant un maintien triste et desconforté,
On la voit aussi-tost pleurer comme une beste.

Que n'estois-je, dit-elle, au temps de ces Geans,
Qui furent foudroyez au désert Phlegreans ?
Chacun d'eux à son tour m'eust passé sur le ventre.
Ou que n'estois-je au camp du grand Teutobocus,
Quand les vaillans Teutons sous luy furent vaincus,
Sans doute il eust plongé son gros v. dans mon centre.

Epigramme.

Donnez luy de vostre pantoufle
Sur le nez et sur le museau,
A ce gros poltron de maroufle,
Qui veut faire le Damoiseau,
Et qui ne veut que rien luy couste
Pour faire son voisin cocu.
Je suis bien d'avis qu'il vous f..te,
Mais j'entends du nez dans le cu.

Sonnet.

Pour la belle Cloris.

Pour f..tre quelque peu vous en serez plus belle,
Les prez bien arrousez rapportent plus de fleurs,
Les champs bien moissonnez rendent plus de fruits meurs,
Quand la blonde Cérès met son bled en javelle.
F..tez belle Cloris : ainsi la grand' Cybelle
Généreuse engendra du monde les Seigneurs.

Sans cela que vaut l'or, que valent les honneurs,
Que vaut cette vertu que l'on rend immortelle.
Le doux bransler du ciel produit par les saisons
Les verdures, les grains, les raisins, les glaçons :
Le plaisir de l'amour est souverain remède.
Jouyssez donc Cloris de vos belles amours,
Celle qui n'en jouyt est ingrate à ses jours,
Laissez dire ces sots, qui n'ont point le v.. roide.

Epigramme.

Madame je ne puis, tant ma force est petite,
Le faire en une nuit seulement que six fois :
Si le ferois-je bien parfois quatre trois fois,
Quand je trouve à mon v.. un agréable giste.
Tout beau, tout beau monsieur, vous allez un peu viste,
Je n'en connus jamais qui le fist tant de fois :
Faites le bien trois fois, et vous en serez quitte.

Description du voyage de Saint Cloud.

Satyre, dédiée à M. Morel.

Quoy, veux-tu donc sçavoir nostre libertinage,
Et comme l'autre jour nous fismes le voyage
De Saint Cloud en bateau, pour prendre le plaisir,
Qu'on reçoit par les champs saoulant nostre désir :
Comme aussi celuy-là de trois belles Nymphettes,

Toutes trois au mestier du cultis bien parfaites.
Je le veux bien, Morel, puisqu'entre les amis
De rire et de gausser il fut tousjours permis.
Tu sçauras donc, qu'un soir, après qu'au petit More,
(Qu'à cause du bon vin tout biberon honore)
Nous eusmes fricassé, tout comblez de soulas,
Des perdrix et lapreaux, en frippant tous les plats,
Et destroussant les pots, bien que de nostre pance,
Comme tousjours après la pance vient la dance,
Nous fusmes trois ensemble en un petit bordel,
Secret et destourné, mais surtout bien fidel :
Là nous fusmes receus d'une assez bonne face,
Le maistre s'excusant de n'avoir point de garce
Pour l'heure qu'il estoit, que si le lendemain
Nous voulions retourner, qu'il avoit en la main
Des sujets tous divins, qui pour des promenades
Ne seroient rejetez, ny point estimez fades :
Nous, oyant ce discours comme bientost tentez,
Et bien que saouls de chair sommes enfin domptez,
Ce qui fit qu'entre nous aussi-tost consultasmes,
Puis ayant bien songé le voyage arrestasmes.
Cela fait, nous graissons la main du maquereau,
Et le matin venu nous louons un bateau
Pour aller à saint Cloud ; et cependant nos garces
Viennent au rendez-vous pleines de toutes graces,
Où nous fusmes contraints, avant que de partir,
De manger des poulets pour leur faire sentir
Que nous n'estions mesquins : cela fait nous partismes,
Et proche le bateau le gibier attendismes,
Qui estoient trois beautez belles comme le jour,
Capables (car j'en jure) à donner de l'amour,
Et diverses d'habits : l'une estoit damoiselle,
Je ne sçay si c'estoit d'impression nouvelle,

Toutefois elle avoit un esclatant flambeau,
Qui pourroit envoyer un cœur droit au tombeau;
L'autre bien que bourgeoise estoit un peu follette;
Et la tierce des trois n'estoit que bavolette;
Mais qui avoit les yeux friands et resveillez,
Le sein haut, rebondi, les cheveux gresillez
Comme par artifice, et enfin le corsage
Droit, attiffé, gentil; et bref à l'advantage.
Nous entrons donc ensemble au dedans du bateau,
Où l'on mit aussitost les avirons en l'eau;
Cependant un chacun se prend à sa chacune,
Afin qu'en ce beau jour il busque sa fortune.
Or nous voilà voguant par le milieu des flots,
Ce qui rendit nos cœurs (auparavant enclos
Dedans un saint respect) joyeux, gays, téméraires,
Hardis, voluptueux à gouster les mystères
De ce bastard d'amour. Voilà donc qu'en plaisirs
Chacun de nous commence à saouler ses désirs:
Car l'un tout desbraillé se couche à la renverse,
Qui sa garce chatouille, et puis après la perce.
Un autre sur un banc tient entre ses genoux,
La sienne qu'il patine, et d'un plaisant courroux
Levant son cotillon luy donne sur la fesse.
L'autre tout autrement sa maistresse caresse,
Luy tate les tetons fermes et rebondis,
Luy enserre les doigts et les rend engourdis,
Puis devale plus bas, regarde si sa motte
Est relevée et propre pour y courir la poste.
Ce qu'ayant reconnu comme bon escuyer,
Il fait aller à bord son généreux coursier.
Or après qu'un chacun a pris assez carrière,
Et chacun une fois enfoncé la barrière,
Nous donnons trefve au choc, et joyeux commençons

A boire d'autant plus et dire des chansons,
Que nos dames suivoient tenant en main le verre,
Qui nous sommoient d'autant et qui faisoient la guerre,
A quoy faisant raison nous beusmes bien six coups,
Et elles pour le moins dix, ou guère au dessous.
Cela fait nous cessons, puis après la parole,
Chacun en sa chacune entretient son idole,
Son cœur et ses boyaux, et faisant un discours,
L'un parlant du bon vin et l'autre des amours,
L'autre de folastrer, l'autre des cocuages,
Sous lesquels mesme on voit les plus nobles courages
Dont chacun concluoit qu'on ne peut éviter,
D'estre Jannin un jour et les cornes porter :
Et qui s'en peut sauver est plus heureux que sage.
Mais je veux, ô Morel, t'en dire davantage
A ce propos, et comme en discourant à part
Avecque celle-là qui par son doux regard
M'avoit espris d'amour, c'estoit la bavolette,
Qui ressentant les champs sembloit la plus follette,
Que j'avois lors élue et choisie en ce jour,
Pour contenter mes yeux et caresser l'amour.
Je luy discourus donc que j'ignorois la cause
Et le premier motif, qui fait qu'entre autre chose
Les femmes font cocus leurs maris, bien que doux,
Vertueux, honorez, et qui sont sans courroux.
Elle me respondit, que cela ne l'estonne,
De voir mesme cocu quelque grande personne,
Car il te faut sçavoir comme estant tout commun,
Que deux peuvent bien mieux tousjours le faire qu'un.
La réplique me pleut, et prenant mes tablettes,
Je luy fis prendre place auprès de mes sornettes.
Comme donc j'escrivois un chacun se leva,
D'autant que le bateau à l'instant arriva

Près le pont de saint Cloud, là où l'on raccommode
Aux garces les cheveux espanchez à leur mode :
Les serrant dans leur moule, et leurs collets froissez
Furent à qui mieux mieux par elle redressez.
Après nous fusmes droit prendre chambres au Heaume,
Pour estre le logis que le plus on renomme :
Estant là tous joyeux à disner demandasmes,
De tuer des chapons aussi-tost commandasmes,
D'apprester la salade et tirer du bon vin.
Pendant que tout cuisoit, pour ne passer en vain
Le temps, nous commençons à boire volte à volte,
Pour courir mieux après sur nos garces la poste.
Le disner fut donc prest, chacun se met en rang
A table, qui choisit une chaire ou un banc,
Et qui une escabelle, après pour mettre en reste,
Les garces comme nous vont de cul et de teste,
A defaire un chapon, couper un pigeonneau,
A trancher une espaule, ou un gigot de veau,
Pour amortir la faim qui brusloit nos entrailles,
Et qui dans nos boyaux causoit mille batailles.
Un chacun donc se jette à ce qu'il désiroit,
Qui ne le mangeoit pas, plustost le dévoroit.
Mais lorsqu'on eut donné la charge le plus fort,
Que l'on n'eust point sçeu voir, nous fismes cet accord
De boire l'un à l'autre, et qu'autour de la table
Le verre courreroit comme chose notable.
Cela fait, on commence à boire gentiment,
Une maistresse attaque en beuvant son amant,
Pour luy faire raison ; de mesme tout le monde
Trinqua tant que le verre eut fait toute la ronde,
Laquelle estant finie il se fallut lever,
D'autant que le dessert venoit de s'achever,
Mais ce fut pour aller enfiler sa femelle,

Qui sur un lit couché, qui sur une escabelle,
Ou qui sur des degrez donnoit à son courtaud
Ce qu'il désiroit tant, et dont il estoit chaud.
Puis alors que la teste, et l'oreille penchée,
De nos coursiers monstrant leur force estre laschée,
Nous fusmes tous d'accord d'aller nous promener
A l'Hostel de Gondy, afin de redonner
Courage à nos bidets, et dessus la verdure
Exercer plaisamment les beaux jeux de nature,
Chacun donc emmena sa garce sous le bras,
Qui son amant vaincu frappoit parlant tout bas ;
Et l'appelant poltron pour manquer de courage,
Au jeu où la femme a tousjours de l'advantage.
Abordant cet Hostel, où un teston entier
Fait l'office de clef et servit de portier.
En ce lieu de plaisir, gais nous nous promenasmes,
Et puis cherchant l'ombrage à la fraischeur des eaux,
Qui couloient gazouillant sous les feuillus berceaux,
Nous allasmes nous rendre tout auprès d'une grotte,
Qui donne du plaisir par sa claire eau qui flotte,
Et coule en des bassins par des petits canaux,
Qui fait par artifice aller des animaux,
Et chanter un oiseau qui l'oreille recrée
Et par elle nous donne d'autre joye à l'entrée :
Mais ce qui obscurcit et voile ce plaisir
D'un desdain despité, c'est que l'on vient choisir
Nos garces, pour mouiller leurs collets et pour rire,
Ce qu'elles connoissant chacune se retire,
Et sortit de la grotte, afin de ne sentir
L'orage qui bien-tost à flots alloit partir.
Prez d'elle promptement et frais nous nous rendismes,
Là où à d'autres jeux nostre plaisir nous prismes :
Mais il ne dura guère, à cause qu'un de nous

En roulant sur sa Dame esprouva le courroux
De son coursier fougueux, quitta la compagnie,
Et s'en alla chercher une place esloignée,
Pour enfiler la bague, et rembourrer le bas
De celle qu'il avoit choisi pour ses esbats.
Comme donc il faisoit ce que l'on fait au monde,
Advint qu'un jardinier advisa la rotonde
Du drole qui bransloit, il s'approcha plus près,
Et se cache pour voir à l'ombre d'un cyprès ;
Dont il vit le mignon qui piquoit fort et ferme ;
Il commence à crier afin que de la ferme
Sortist quelque manant, qui voulut attraper
Celuy-la qui s'enfuit et se veut eschapper :
A ce bruit nous venons, et connoissant la chose,
A l'effroy des manans chacun de nous s'oppose ;
On commence à jurer, et puis à quereller,
Après on voit partout les coups de poings voler ;
Mais n'estant assez forts, à la desespérade
Nous nous quittasmes tous comme à la débandade,
Ce qui fit que soigneux de mon propre salut
Et de ma propre vie, en haste il me fallut
Prendre ma bavolette, et sortant par derrière
De l'Hostel de Gondy tirer à la rivière,
Où ne trouvant personne, et son bord sans basteau,
Qui avoit jà passé sur les vagues de l'eau,
Il nous fallut à pied sans attendre et sur l'heure
Revenir à Paris chercher nostre demeure.
Apprends par là, Morel, qu'un peu de volupté
Porte le desplaisir tousjours à son costé.

Epigrammes.

Penseriez vous que dans un lit
Cette fille fist la farouche?
Elle sçait manier un V.
Et mettre la langue à la bouche.

Trois bons frères, Madame, furent nez,
Pour tous lesquels l'aumosne vous demande.
Les deux petits furent exterminez,
Le plus grand V. je vous le recommande.

Il avoit fait un Anagramme,
D'un qui eust tout son cœur en don;
S'il eust peu renverser la Dame,
Il n'eust pas renversé son nom.

Un quidam d'une humeur gaillarde
Appeloit quelqu'un maquereau,
Qui luy respondit bien et beau,
Vostre femme est bien babillarde.

Cette putain qui ne vous aime,
Que de gauche et pour le profit,
Est si putain que le temps mesme
Putassoit le jour qu'il la fit.

Seroit-il vray, bouche de rose,
Ce que m'a dit un imprudent,

Que vous vous passez moins de chose
Qu'un Espagnol d'un curedent.

Sonnet.

A qui le donnez vous ce joly pucelage,
A quelque riche fat qui doit estre cocu,
Car un c. si poly ne doit estre vaincu,
Ny pour le v. d'un sot s'establir un servage.
Ouvrez vous à ce v. d'admirable courage,
Qu'il vous perce et vous sonde et luy tendez le cu ;
Sans f..tre vous avez par trop longtemps vescu,
C'est faire à si beau c. incomparable outrage.
Ne parlons plus d'honneur, bon vespre à la vertu.
Ces vieux noms peregrins ne valent un festu,
Le plaisir plus souvent nous fait gagner victoire.
C'est Vénus qui a fait ces amoureuses loix,
Il ne faut imposer à nos c..illons des choix,
Le f..tre est naturel comme manger et boire.

Epigramme.

Jeanne, vous desguisez en vain
Ce que chacun tient pour certain ;
Que sert de faire tant la fine,
Je vous f..trois sur vostre mine,
Et croirois f..tre une putain.

L'extase du pedant amoureux.

O le grand cas, *mirabile dictu,*
Et plus encor *mirabile factu,*
Que moy qui suis tant basté de science,
Pour trop aimer perdre la patience,
J'ay ce matin feuilleté mille fois
Tous mes Donats, mes livres et mes loix,
Pour y trouver le remède à ma peine,
Sed animo mon espérance est vaine.
Au diable l'un qui parle de l'amour,
O fœlices ceux qui ne font en cour,
A ces beautez *qui fortiter* cruelles
Reddunt semper nos peines immortelles.
Melius est manducare jambons,
Et omnibus crocheter les lardons,
Bibere vin et manger gras potages,
Quam amare ces superbes visages !
Mais hé, qui vit digne d'estre honoré,
Comme immortel ? *qui sine amore*
Vit icy bas; Amour, ô grand' merveille,
Les lourds esprits *abundanter* resveille ;
L'amour agit en nous *potentiam,*
Vim ardoris, le plaisir *etiam.*
Pluto fuit amoureux de la sorte,
Que je le suis, et le caut Aristote,
Cadit amor en l'esprit plus parfait,
Et plus prudent comme la graisse fait
En lechefritte, alors que la servante
Tourne la broche en odeur excellente
Platon a dit que sans l'amour des cieux

N'eussiez esté formez des puissans Dieux.
Author ipse de l'humaine nature
Reddit formam et cause qu'elle dure,
Ha ! qu'est-il donc *dulcius amore*,
Quid dignius d'estre au monde honoré,
Auprès de luy que puissant je revère.
Fi du Donat et du grand Despautère,
Qui fut *olim*, mon plus heureux soucy,
Verus amor non patitur feintise,
D'estre courtois sa douceur nous advise,
Sans luy vrayment *nihil factum fuit* ;
Voilà pourquoy comme éternel il vit :
Hé ! que ne puis-je en douceur nompareille
Osculari cette bouche vermeille,
Et ses beaux yeux, qui puissans ont ravy
Ma liberté et mon âme asservi.
Folastres yeux j'ay appris de mes maistres,
Quod oculi sont de l'âme fenestres,
Vita decus : ô cruels *oculi*,
Hé ! vous avez mon repos assailly.
Tousjours ce mot, qui comme un chesne dure,
De videte se trouve en l'escriture ;
Et ce beau mot provient *de oculis*,
Que l'amour rend parfaitement jolis.
Amare quid? aimer c'est belle chose,
Honos mille l'amoureux se propose,
Pour douce fin à ses heureux travaux,
Et dulces sunt in amore les maux.
Cupio donc *amare* ma Sévère,
Et pour l'aimer mes peines je révère,
Mes longs travaux, *et fumum ardoris*,
Qui rend vivant *honorem doloris*,
Sic disputo : l'amour rend excellente,

Car dedans nous *ardorem* elle plante,
Ardor ipse l'essence *generat*,
Le monde vit, *qui ante non erat*,
Par l'amour seul, et qui en est le père,
Dont à l'amour le *totum* obtempère.
Faut donc aimer ce petit pendardeau
De Cupidon, qui semble au vin nouveau,
Qui bout si fort qu'il rompt cercles et pipes :
Saepe quoque il barbouille les trippes.
O fort amour, *portas tu aperis*,
Et nos esprits d'espérance nourris,
Et fine spe il n'est homme ny beste
Qui sit fœlix de la faveur céleste,
Mais cependant cette indiscrétion,
De ne sçavoir couvrir sa passion,
Et de courir après cet amour folle,
Ut scholaris qui fugit de l'escole.
Mais il le faut, puisque j'y suis contraint,
Car pour l'amour tout sçavoir est esteint.

Epigrammes.

Des femmes.

Femme n'est que tempeste
Et orage indompté,
Le torrent de sa teste
Ne peut estre arresté :
Sans cesse on la bataille
De revers et de taille,

Et d'estre sur son cu,
Bien que l'on la transperce,
Qu'on la navre et reperce,
Ne peut estre vaincu.

Je ne veux point pour mon plaisir
Femme qui soit par trop lubrique;
Je ne veux point aussi choisir
Femme par trop chaste et pudique :
Car en l'amoureuse pratique
Toutes deux n'entendent point l'art :
L'une trop tost veut qu'on la picque,
L'autre le veut faire trop tard.

De Raymonde.

Il n'y a point par tout le monde
Femme plus juste que Raymonde,
Et ce d'autant qu'en tout endroit
Elle aime à soustenir le droit.

Aventures de Polidor.

Satyre.

J'allois un jour parmy la rue
Tendant le col comme une grue,
Mon chapeau pendant sur le nez,
Songeant alors aux malmenez,
Que nostre Empereur Charlemagne

Déconfit auprès de l'Espagne,
Quand il avint qu'un maquereau
Me vint tirer par le manteau,
Et puis me dit en haute gamme,
Monsieur, je sçay bien que vostre âme
Ne respire rien que l'amour;
Je l'aperceus dès l'autre jour,
Que vous receustes le message
De mon grand compagnon Pamphage
C'est pourquoy ayant en la main
Un sujet qui n'est point humain,
Une beauté dont la merveille
Se trouve à Paris sans pareille,
Et qui n'est jà commune à tous,
Je me suis adressé à vous,
Comme à celuy-là qui mérite
Quelque chose qui soit d'eslite,
Tant en grace comme en maintien,
Il ne vous en coustera rien.
Donc si vostre âme le désire,
Vous n'avez rien qu'à me le dire :
Vous verrez si l'objet vous plaist,
C'est dedans l'isle du Palais
Où maintenant elle demeure,
Nous y serons dedans une heure.
Moy non estonné du discours,
Que faisoit ce courtier d'amours ,
Je luy respondis en substance,
Vrayment tu as eu souvenance
De moy, sans importunité :
Je veux bien voir cette beauté,
Ce beau phénix au monde unique,
Puisqu'elle n'est à tous publique.

Mon maquereau s'en va devant,
Et moy m'en allay le suivant
Assez de loin, en la manière
Qu'un paysan suit la bannière
De sa paroisse par les champs,
Sur la saison du gay printemps.
Allant ainsi nous arrivasmes
Enfin au lieu, où rencontrasmes
Une garce à vingt deux carats,
Avec un nez mangé des rats,
Et les oreilles deschirées
Comme sont les bonnes denrées,
Qui nous vint tost la porte ouvrir,
Et qui se mit à discourir,
Incontinent de sa maistresse,
Qui remuoit tousjours la fesse.
Après ces discours nous entrons,
Où sur les degrez rencontrons
Cette merveille sans seconde,
N'ayant sa pareille en ce monde :
Qui estonnée de nous voir,
Vint aussitost nous recevoir,
Se sousriant à bouche ouverte,
Qui conjuroit desjà ma perte,
Bien que large comme un grand four,
Pleine de bave et non d'amour,
Dont à la chambre elle me meine.
Monsieur, c'est prendre trop de peine,
Me disoit-elle en y allant :
Mais vous qui estes des gallans,
Vous entreprenez pour les Dames
Les travaux, les froids et les flammes.
Nous voilà dans la chambre entrez,

Ayant bien monté cent degrez,
Où je ne voy qu'une couchette,
Dessus un coffre une espoussette,
A la fenestre un vieil chassis :
Sur la couchette je m'assis,
Pour estre las de la montée :
Estant là j'eus l'âme arrestée
A contempler cette beauté,
Pour laquelle j'estois monté ;
Qu'à la fin je trouvay si fade,
Qu'elle me rendoit tout malade,
Par son vieil visage plastré
Et ridé comme est un chastré.
Enfin vers moy elle s'approche,
Et voulant fouiller à ma poche,
J'entends celle-là du milieu,
Me dit alors, m'amour, ha ! Dieu,
Que pour toy, hélas, je souspire,
Et que j'endure un grand martyre.
Veux-tu donc me faire cela,
Promptement me coucheray-je là ;
Tu verras que je suis maistresse
A brimballer des mieux la fesse,
Remuer le cul et fessier,
Suivant l'art de nostre mestier.
Ça, mon cœur, que je te chatouille,
Pour faire dresser ton andouille :
Comme fais à un président,
Qui m'aime d'un amour ardent ;
A un Financier qui s'avance,
Plus souvent de courir la lance,
Dedans la bague de mon bas,
Quoy ? doncques tu ne voudrois pas,

Le faire pour une pistole?
Viens, mon cœur, sans autre parole,
Combattons du cul et des reins :
Embrasse mon col de tes mains,
De ton Catze prend la carrière,
Pour l'enfoncer en la barrière
De mon chose, qui est tout prest
De le combattre sans arrest,
Et voltigeant sur cette plume,
Pendant que dessus mon enclume
Tu battras le fer ardemment,
Je feray d'un chaud mouvement,
Conduit d'un peu de violence,
Doucement couler la semence,
Afin qu'avec plus de plaisir
S'accomplisse nostre désir.
Oyant ces mots, et voyant celle,
Qu'on m'avoit dit estre si belle,
Sçavoir tant tours affinez,
Je me pris alors par le nez,
De m'estre laissé comme un buffle
Conduire en ce lieu par le muffle,
Car je vis que mon maquereau
M'avoit mené en plein bordeau :
C'est pourquoy lors pour m'en deffaire
En sursaut je fis une affaire;
Et descendant sans dire mot,
Pour ne mettre la chair au pot,
Trousse mon bagage et mes quilles :
Je maudis et garces et filles,
Et surtout ce meschant pendard,
Qui m'avoit mis en ce hazard.

Epigrammes.

De Jeannot et de Cloris.

TAndis qu'avec ardeurs nouvelles
Jeannot cueilloit les roses belles
Les œillets, les boutons fleuris
De la bouche de sa Cloris,
Il disoit d'une voix peureuse,
Basse, tremblante, et langoureuse,
N'aviendra-il jamais qu'amour
Ton cœur fléchisse quelque jour,
A me donner de ta fleur tendre
Le fruit que je désire prendre?
Ouy, dit-elle, et se plaisant
A rebaiser, en rebaisant
Jeannot cueillit dedans l'espine
Le fruit de cette fleur rosine,
Le fruit qui d'un goust savoureux,
Combla d'amour ces amoureux.

De Méline et Daphnis.

Méline ne soyez rebourse
Au bon Daphnis vostre berger,
Permettez que sa vive source
Arrouse vostre beau verger :
Il entra dedans la closture,
Par le conduit de la nature.
Du fruit d'amour il vous apporte

Dont le goust est plaisant et doux :
De vostre cloistre ouvrant la porte,
Pourquoy, sœur, n'en gousterez vous,
Puisque toute fille souhaite
Gouster du fruit dont elle est faite ?

Des Espagnols.

Si par les Espagnols sont dits les hommes hombres,
D'un langage grossier, s'en faut-il estonner?
C'est qu'ils veulent chacun à leur mesure auner,
Car ils sont vains et noirs, tout ainsi que des ombres.

De Jeanne en sa grossesse prétendue.

Jeanne, qui son ventre portoit
Boursoufflé de plus de neuf lunes,
Le mal d'amary ressentoit,
Comme sont les douleurs communes :
La sage femme là estoit,
Donnant un linge à la nourrice,
Pour venir faire son office :
Mais quand du lit elle approcha,
Jeanne toute fière et dépite
Son fessier large destacha,
Et criant sainte Marguerite,
De quatre pets elle accoucha.

Du pauvre Philippot trespassé.

Tombeau.

Cy gist Philippot, qui pour saouler Alix,
Tant culeta qu'il en perdit la vie :
Car sans cesser ou sur bancs ou sur lits,
Elle voulut en passer son envie.
Il esgoutta toute son eau de vie,
Puis se voulut restaurer de coulis :
Mais la vigueur des tordions jolis,
Qu'avoit Alix inventez en sa braise,
Ses roides nerfs rendit tant amollis,
Qu'il en mourut. Toy donc qui cecy lis,
Va si tu veux que ton culetier plaise,
Baiser sa tombe, et la joncher de lys,
Alors pourras culeter à ton aise.

De Margot en son eslection d'amour.

N'est-ce pas user d'artifice,
Pour avoir un plaisir plus cher,
A Margot d'avoir la saucisse
Et le v.. du fils d'un boucher,
On prend tousjours sur l'apparence
Ce que l'on void aussi douteux :
Aussi Margot pour asseurance
A suivy le marché des bœufs,
Car c'est la chose la plus seure,

Et nul aussi n'est à sçavoir,
Que ces gens là comme meilleurs
Beaucoup de chair doivent avoir.

Epigrammes.

A Ysabeau.

Ysabeau, lundy m'envoyastes
Un lièvre, et un propos nouveau :
Car d'en manger vous me priastes,
En me voulant mettre au cerveau,
Que par sept jours je serois beau.
Resvez-vous, avez-vous la fièvre?
Si cela est vray, Ysabeau,
Vous ne mangeastes jamais de lièvre.

D'Aréthuse.

Tu voudrois donc, belle Aréthuse,
Que toute putain fut sans nez ?
Si ces vœux t'estoient ordonnez,
Vrayement tu serois bien camuse.

Aux Dames qui font plus d'estat des sots que des gens d'honneur.

Je ne suis point celuy qui s'esmerveille
De voir les sots mieux que les advisez
Estre de vous, Dames, favorisez
Car chaque chose estime sa pareille.

Contre une Dame.

Vous ne devez estre blasmée,
D'avoir à table fait ce pet :
Car beaucoup, et moy par effet,
Sçavons qu'estes fort entamée.

A Triboulet.

Triboulet, tu ne fais que mesdire de moy,
Quelque part que tu sois, et moy tout au contraire
De bien dire de toy : mais j'ayme mieux me taire :
Car un chacun sçait bien que je mens comme toy.

Au même.

Tu as l'âme si jalouse
Triboulet, de ton espouse,
Et le cœur si fort outré
De ce venin, qu'à toute heure
Tu désires qu'elle meure,
Ou bien que je sois chastré.

Le Paranymphe de la vieille qui fit un bon office.

Satyre.

Sur un vieil rebec plein de rouilles,
Plus que la royne des andouilles,

Niflesest, vieil et ancien,
Je veux chanter la Réthorique
D'une vieille médaille antique,
La seule cause de mon bien.
Ne pense point, vieille Savate,
Que ma muse soit tant ingrate,
Qu'elle t'aye mis en oubly :
Je veux chanter par tout le monde
Ta sapience et ta faconde,
En crieur de verre joly.
Toute cette sotte canaille,
Qui va criant huistre en escaille,
Ciboules, la mort aux souris,
Mes beaux navets, ma grosse guigne,
Ne chanteront, ô mère digne,
Que tes vertus dedans Paris.
Pies, corbeaux, hiboux, corneilles,
Viendront nicher dans nos oreilles,
Ne crouassant que tes vertus ;
Nous asseurant en leur ramage,
Que tu as fait par ton langage
Cent mille hommes becques cornus.
Nos pigeons, nos oisons, nos canes,
Nos chiens, nos chevaux, et nos asnes,
N'entonneront autres chansons :
Les aveugles dessus leur vielle,
Ne chanteront autre nouvelle,
En mendiant dans nos maisons.
Mille farceurs et mille masques,
Sur leurs petits tambours de basques,
Te chanteront en leurs planplans :
Le frifri de nos léchefrites,
Et le glou glou de nos marmites,

En bouilliront plus de mille ans.
Regnier, Bertelot, et Sigogne,
Et dedans l'hostel de Bourgogne
Vautret, Valleran, et Gasteau,
Jean Farine, Gautier Garguille,
Et Gringalet, et Bruscambille,
En rimeront un air nouveau.
Souris en leurs tendres cassines,
Putois, belettes, martes, foynes,
Et les chats en leur miaou,
Les oiseaux en leur tilelire,
Nous entendront chanter et bruire
Tes prouesses sur le filou.
Tu es plus fine, vieille drogue,
Que Moregard cet Astrologue,
Qui fit jadis un Roy en l'air :
Tu es plus fine que la Brousse,
Et que César qui va en housse
Dans le sabbat comme un esclair.
Cette vieillesse vénérable
Est plus sçavante que le diable,
Et Belsebuth n'en sçait pas plus :
Car le miel coule de ta langue,
Tout ainsi qu'en la caquessangue,
De nos fesses coule le flus.
Tes mots coulent, vieille Druïde,
Mieux que la veine hémorrhoyde
D'un vieil podagre estropié :
Tes mots roulent comme des boules :
Le renard qui preschoit les poules
N'avoit pas tant estudié.
Cy pris, cy mis que quelque fille
T'ait approché d'un fil d'aiguille,

Les talons luy deviennent cours :
Fourrez dedans, branslez la queue.
Car la voilà toute estendue,
Au plus petit de tes discours.
Lucrèce fait bien de la sotte,
Et ne veut pas qu'on la biscotte :
Mais je mettray pour un chequin,
Que si de toy elle s'accointe,
Vous la verrez aller main jointe,
Prier d'amour le bon Tarquin.
Pauline fait bien la sucrée,
En dédaignant d'estre bourrée,
Par Decie noble Romain :
Mais je gage que sans Anube,
Cette cruelle eust fait le cube,
En t'accointant d'un tournemain.
Comme après la lyre d'Orphée
Suivoit une roche coeffée :
Ainsi auprès de tes patins,
Courtisans, paillards, et ribaudes,
Ainsi qu'autour des chiennes chaudes,
Vont aboyant mille matins.
Pour la mule qui rien n'engendre,
Si elle veut ton conseil prendre,
La matrice luy enflera,
Et fera contre la nature
Que quelque vieille créature
De deux cents ans enfantera.
Si dessus un troupeau de chèvres
Quelques mots sortent de tes lèvres,
En humeur sont tous les bouquins :
Ils vont bêlant, branslant leurs queues,
Pour baiser leurs dames barbues

De leurs sales villebrequins.
Dans la maison tout multiplie,
Le pigeon en hyver parie,
Quelque veau naist tous les beaux jours,
L'œuf est tousjours au cul des poules,
Et le bien vient à grandes foules,
Où sont logez ces yeux d'amours.
Sans pistache, sans cantharide,
Elle vous rend le flanc humide,
Plein de semence et bon paillard ;
Et quoy qu'on le fasse sans cesse,
Sur la croupe ny sur la fesse
Vous n'en avez pas moins de lard.
Qu'un viel chastré privé d'andouille,
Contr'elle un peu son cas chatouille,
Il n'est jamais des frigidis :
Mesme au pays où elle habite,
Tous les hongres pour son mérite,
Ont jà perdu tous leurs crédits.
Quoyque vieille sempiternelle,
Cette vieille est paillarde et belle,
Autant qu'elle a esté jamais,
Ne courbant point sa droite espaule,
Ayant comme Amadis de Gaule,
La barbe blanche et le teint frais.
Quelquefois donc, à faute d'autre,
Dessus sa cuisse l'on se vautre,
Nous la baisons, vieille qu'elle est :
Elle nous dit, j'entends l'escrime,
Et nous aussi sur la maxime,
Que v.. bandé n'a point d'arrest.
Plustost sorcier d'elle est le diable,
Qu'elle n'est sorcière et taillable

De ce rusé maistre Gonnin:
Par trop rusée est la sorcière,
Elle prendroit à la pantière
De tous les diables le plus fin.
   Au sabbat la bande sorcière
Du diable baise la croupière,
Idolatrant un bouc cornu;
Mais tout au contraire le diable
Offre la chandelle à son rable,
Et tout dévot la baise au cu.
   Elle cause bien à merveille;
Sur le printemps la douce abeille,
Vient picorer sur ses estrons
Le miel, amy de la nature,
Que par après en confiture
Avidemment nous dévorons.
   Que si son cul le miel distille,
De sa bouche faite en estrille
La manne coule à pleins vaisseaux,
Et le nectar et l'ambroisie,
Dont Jupiter se rassasie,
De la morve de ses naseaux.
   Si sous le pli de sa chemise
Un petit pet elle organise,
Vous jugerez parfaitement,
Que Pindare ce docte chantre
Pince sa lyre dans son ventre,
Tant elle pette artistement.
   Bref, il y a quelque mystère
En tous les faits de ma commère:
Et comme en l'alphabet hébreux
Chaque lettre a son sens mystique,
Ce vieil singe cabalistique

Est tout aussi mystérieux.
Bref, je suis tant redevable,
Vieille plus fine que le diable,
Pour avoir fait l'amour pour moy,
Que tu seras mon Connestable
Et mise à ma première table,
Si quelque jour on me fait Roy.
S'il faut qu'un jour vieille tu meure,
Puisque mourir c'est chose seure,
Tu mourras dans nostre quartier;
Puisque tu as toute ta vie
Tant aimé la fauconnerie,
Je te feray part du gibier.
Tu m'as pippé par ton adresse,
Vieille Sybille, une Déesse,
Que j'honore plus que mes yeux :
Et faut-il pas en récompense
Que je preste toute assistance
Au foible trot de tes ans vieux.
Puisses-tu, vieille Cybelle,
Vivre tousjours comme immortelle :
Que la puce mal à propos,
Le morpion, ny la punaise,
Ne viennent point troubler ton aise,
Ta pasture, ny ton repos.
Dieu te doint escuelle profonde,
Et le ventre à la table ronde,
Et de ton dos la longe aux feux :
Dieu te rende toute la vie
De l'hospital comme bannie,
Pour ne mourir entre les gueux.
Qu'à la tigne, qu'à la podagre,
A la migraine, à la chiragre,

De l'offenser soit interdit ·
Et après la mort filandrière,
Deux asnes dans une litière
Te portent droit en Paradis.

L'anti-mariage d'un cousin et d'une cousine de Paris.

Satyre.

Vous espousez donc ce fantosme,
Fondé sur un vieil axiome,
Que chair de cul n'a point de sens :
Que le sang ny le parentage
N'altèrent point un mariage.
Si vous faites quelque présent.
Ne doutez plus de la dispence,
Auctorisez tost vostre offence,
Vos patentes ont eu leur sceau :
Pendez mon fils, pendez ma fille
Quatre jambons à la cheville,
Qui est sous un ventre de veau.
Mais pour tronçonner vostre lance,
Un petit cas de conscience
Je vuideray sur le bureau,
Et prouveray en Philosophe,
Qu'un inceste de telle estoffe,
Est pire que tout un bordeau.
Je me porte bien, je demande
Tant j'ay la bedaine friande,

Ny plus ny moins qu'un carneval,
Manger la chair tout le Caresme :
L'on le permet, mais à moy-mesme
Le jugement, si je fais mal.
  L'intention un chacun juge,
Si c'estoit après le déluge,
Si vous estiez Eve ou Adam,
Je vous dirois, plus je n'en gronde,
Ne laissez point faillir le monde,
Ma cruelle poussez dedans.
  Mais à cette heure que nous sommes,
Et tant de femmes et tant d'hommes,
Alliez vous à vos amis,
N'allons chercher, Nérons sévères,
Contre le ventre de nos mères,
Un inceste qui n'est permis.
  Un bon chien couche avec sa mère,
Avec sa sœur, avec son frère,
Mais le chétif il n'en sçait rien :
Moy qui ay l'âme raisonnable,
Et je commets chose semblable,
Ne suis-je pas pire qu'un chien ?
  Ha ! si j'estois que de vos pères,
Vous marcheriez tous en galères :
Et pour oster un tel abus,
A l'heure de vos espousailles
Je vous ferois chastrer, canailles,
Auprès du cul tout rasibus.
  Lors petit foireux Misantrope,
Petit modelle d'un Esope,
Vous ne seriez plus amoureux :
Au lieu d'un mignon de couchette,
Vous serviriez d'un estaffette,

Ou d'un portier dans les Chartreux.
Vous seriez toute vostre vie,
Dans les sérails de la Turquie,
Un Eunuque sans magasin :
Vous garderiez la jalousie,
Vous seriez un cheval d'Hongrie,
Et non pas un petit roussin.
Encor ce que plus je déteste,
C'est qu'ils disent, bran pour l'inceste,
Soit des contes pour resvasser ;
Le péché est si près des fesses,
Que seulement deux bonnes vesses
Nous suffiront pour l'effacer.
Pour augmenter le parentage,
Il se faut joindre davantage,
Le sang en sera plus espais :
Vostre esprit seroit assez souple,
Incestueux et maudit couple,
Si le grand Dieu estoit niais.
Mais cé Dieu a des commissaires,
Des sbires, bourreaux, et Notaires,
Qui vous faisant vostre procez,
Ne vous feront plus belle aumosne,
Sinon que chez Messer Plutone
Ils puniront tous ces excez.
Gardez donc cette tâche d'huile,
Sur vostre chef tombe la tuile,
Vous ferez un monstre d'enfant,
Qui portera yeux de chouette,
Pieds de lézard, cul de levrette,
Gorge de loup, nez d'éléphant.
Velu ainsi que la pélisse
Il rampera en escrevisse,

Et grondera comme un pourceau :
Crotté ainsi qu'une gammache,
Il pleurera comme une vache,
Et puis rira tout comme un veau.
  Si au moins comme la vipère,
En naissant il tuoit sa mère,
Vous ne verriez pas vos malheurs,
Ny monstrer dans un jeu de paulme,
D'un bateleur maistre Guillaume,
Ce monstre nay de deux pecheurs.
  Mais ce qu'il me fait tous deux plaindre,
Le diable est fin : il est à craindre,
Que l'avorton incestueux,
Après avoir tué son père,
Ne vueille encor baiser sa mère :
Une poule fait bien deux œufs.
  Je frémy, je pleure, je tremble,
Je vay le trop, le galop, l'amble :
Las! en changeant de qualité,
J'ay grande peur que de Poète,
Je ne chante comme Prophète
Pour les fables la vérité.
  Que le sabbat ne le permette,
Sorciers nouez son esguillette,
Commandez que ce limaçon
Se retire dans sa coquille,
Et que ce fin manche d'estrille.
Devienne froid comme un glaçon.
  Las! que s'il fait le chicque-chaque,
Son bagage soit mol et flasque,
Comme un gant qui n'a point de main,
Et qu'il aye moins de furie,
Qu'une vieille pomme pourrie,

Pour canonner un mur d'airain.
Aimez-vous ce muet idole,
Ce petit moucheron d'escole,
Ce marmouset et ce grimau ?
L'aimez-vous bien ce beau bardache ?
Ah ! vous avez des yeux de vache,
Si vous aimez les yeux d'un veau.
Quant est de moy, si j'estois fille,
Que ma graisse comme l'anguille
Par la queue ne coule pas,
Fust-il un Empereur de Rome,
J'aimerois mieux avoir un homme,
Que quatre cent mille ducats.
Que la veille de vostre nopce
Soit l'avant-jour de vostre fosse ;
Et si vivez un an entier,
Que viviez en telles destresses,
Que n'ayez pour boucher vos fesses
Quatre feuilles de bon papier.
O prodige, aimer sa cousine,
Où est la vengeance divine ?
Puisque vous vous dites Docteur,
Je jure sur vos escritoires,
Que vos livres n'ont point d'histoires,
Pour y fournir quelque bonheur.
Baldus, Cujas, Jason, Barthole,
Et tous ces vieux pedans d'escole,
Le droit Canon, le droit Civil,
Considérant un tel inceste,
Mettront au bas de la requeste
Pour un *fiat*, un beau *nihil*.
Pour ce péché, que je déplore,
Abisma Sodome et Gomorre.

Est-il honneste qu'un parent
Dessus sa parenté se vautre,
Comme on entasse l'un sur l'autre
Dedans un caque des harens?
Si jamais l'Antechrist arrive,
Il naistra dit-on d'une Juifve,
D'une nonnain, d'un Turlupin :
Moy au contraire je me pense,
Que l'Antechrist prendra naissance
D'une cousine et d'un cousin.
La douleur tue ma parole,
Mais le bon démon me console,
Parmy la rage et le dépit :
C'est qu'un jour estant misérable,
Vous nous direz, de par le diable,
Le satyre l'avoit bien dit.

Sonnet.

Qui voudra voir comme un diable me f.ut,
Me transperçant à la septiesme coste,
Qui voudra voir comme le sang il m'oste,
Me tourmentant de son humide bout?
Qui voudra voir comme il m'esreine tout
Toute la nuit, et trop importun hoste,
Me contraignant d'avoir la cuisse haute,
Pour recevoir au large son esgoust?
Me vienne voir il verra mon derrière,
Ord et vilain de la sale matière,
Qui coule au long jaune comme un escu :

Et si alors quelque pitié le touche,
Il tirera la langue de sa bouche,
Pour doucement m'en essuyer le cu.

Epigrammes.

D'un sang grossier vous estes faite,
Prenez donc au poing la cliquette,
Et vous en servez d'esventail :
Non que personne ne s'abuse,
On vous devroit mettre recluse,
Et vous loger en l'hospital.

He ! voyez que ce page est maigre,
Las, il ne boit que du vinaigre,
Merveille qu'il a tant vescu :
Son pain est dur comme une souche,
Et la chair qu'on prend par la bouche,
L'escuyer luy met par le cu.

Toute la marque de Noblesse,
Qui est chez vous, prend son adresse,
De vous, Madame, seulement :
Car vostre mary à toute heure
Va prestant le sien à usure,
Vous, le prestez fort librement.

Adieu à la Cour du Parlement.

Ayant passé jà dix-huit mois de temps
Avecque vous, puisque vous je prétends'
Je ne veux point m'en aller de ce lieu,
Qu'au départir je ne vous dise adieu.
Commençons donc selon vos rangs :
Adieu Messieurs les Présidens,
Adieu les Conseillers ensemble,
Car vous estes trop ce me semble,
Pour vous saluer un à un,
Et vous nommer tous un chacun.
Adieu donc routiers et novices,
Adieu les escus des espices,
Adieu la grand Chambre dorée,
De toutes la plus honorée :
Adieu la Chambre des enquestes,
Adieu les Maistres des Requestes,
Adieu Messieurs de la Tournelle
Pour la justice criminelle.
Adieu les petites chambrettes,
Où l'on appreste les beuvettes;
Adieu grand' Salle fréquentée
De ceux, qui attendent l'entrée
Ou la sortie de Messieurs.
Adieu les bancs des procureurs,
Adieu Greffes et Greffiers,
Adieu registres et papiers.
Adieu deffauts, adieu congez,
Adieu les arrests non chastrez,
Adieu les prompts exécutoires,
Adieu les interlocutoires,

Adieu demandes et défenses,
Entérinements et sentences.
Adieu vérifications
De grâces et rémissions,
Ou d'ordonnances, ou d'Edits :
Adieu rigoureux interdits,
Adieu plaidoyers à répliques,
Adieu dupliques et tripliques,
Advertissement introduit,
Adieu griefs et contredit,
Responses et saluations
Et nouvelles productions.
Adieu inscription en faux,
Adieu aussi lettres Royaux,
Adieu les requestes Civiles,
Inventaires beaux et subtiles,
Pour un procès renouveler,
A faire valoir le mestier.
Adieu lettres dédicatoires,
Adieu les anticipatoires,
Adieu renvoys, rélutions,
Adieu les évocations :
Reliefs d'appel, appointements,
Désertions, reliefvements,
Et toute telle mercerie
De Greffe ou de Chancellerie.
Adieu droit civil et canon,
Adieu Barthole, adieu Jason,
Adieu lettres entérinées,
Loix et causes envenimées.
Adieu encore gros volumes,
Plein de statuts et de coustumes,
Dont la diverse multitude

M'a fait abandonner l'estude.
Adieu les édits de nos roys,
Les ordonnances des François.
Si vostre force estoit gardée,
La France en seroit mieux réglée.
Or adieu donc toute autre chose,
Qu'un avocat fameux propose,
Pour bien prouver de son costé
Qu'il a le droit et l'équité.
Adieu advocats consultans,
Adieu les advocats plaidans,
Adieu qui ne faites qu'escrire,
N'ayant pas la fin de bien dire.
Adieu advocats escoutans,
Adieu encor les promenans,
Adieu la robe et le bonnet,
Adieu chaperon et bourlet,
Adieu le saye et la cornette,
Adieu les cornes de la teste.
Adieu, vous plaidans obstinez,
Qui à chicaner consumez
Tout le meilleur de vostre bien,
Multipliant le tout en rien.
Adieu tous clercs et procureurs,
Adieu crottés solliciteurs,
Adieu les postulans aussi,
Qui faites signer par autruy.
Adieu laquais, adieu valets,
Adieu les mules et mulets,
Et bref, pour le faire plus court,
Adieu dis à toute la cour :
Car je n'ay propre le cerveau
Pour le tumulte d'un Barreau.

Epigrammes.

Vous estes fine et fort habile,
D'avoir choisi tel serviteur,
Car selon le bruit de la ville
Un sot pour vous est le meilleur.

Il fait bien le froid et le sage,
Il fait le brave, l'invaincu ;
Il fait bien un maquerelage,
Mais il fait bien mieux le cocu.

Ce quatrain est fort magnifique,
Mais défectueux en cela,
Q'on ne l'a point mis en musique,
Pour chanter un sol la mi la.

Sous ce tombeau gist une femme,
Qui autrefois eut si grand c..,
Qu'avec des boules à canon,
On y jouoit au trou Madame.

Dialogue de Vénus et de Bacchus pour les desbauchez.

Vénus.

Je suis le plaisir et la vie
Des Dieux et des hommes aussi.

Bacchus.
Je suis le bonheur et l'envie
De ceux qui n'ont point de soucy.
Vénus.
C'est moy qui repeuple la terre,
Sans moy tout périroit icy.
Bacchus.
C'est moy qui fais au soin la guerre,
Tout mourroit sans moy de soucy.
Vénus.
J'eslève les basses personnes,
Je rend leur esprit esclairci.
Bacchus.
Aux miens je donne des couronnes,
Et leur fais bannir le soucy.
Vénus.
Aymant sans crainte et sans martyre
Vous rendez tout mal adoucy.
Bacchus.
Les philosophes me font rire,
Mieux qu'eux je charme le soucy.
Vénus.
Mon fils aime les artifices,
Mais moy je n'en fay pas ainsi.
Bacchus.
Les dames sont bien mes délices,
Mais je n'aime point le soucy.

Pourtrait d'une Dame.

Satyre.

Que Méduse horrible et pasle
Trempe quelque vieux torchon sale
Au centre d'un profond retrait ;
Je veux louer une furie,
Qui sans aucune flatterie
Se représente en ce pourtrait.

Epigrammes.

A une Bossue.

Vous me demandez des vers,
Et vous n'allez qu'à l'envers,
Tout ainsi qu'une escrevisse,
Portant en toute saison
Sur son dos une maison,
Faite sans nul artifice.
Faisant besogne subtile,
Il demande à Priape l'huyle,
Qui luy dégouste du cerveau :
Pour pinceau il print une andouille
Et ses couleurs dedans la couille,
Que portoit un vieil macquereau.
Le peintre désireux du lucre,
Luy fit la teste en pain de sucre,
Comme une chausse d'hypocras :

Ou pour servir de bourguignotte,
Que pour louer aû Mardy gras,
Aux fols en guise de marotte.
Et prit pour objet de ses yeux
Un bon vieux limier tout crasseux,
Léchant les bords d'une marmite :
Luy fit le nez comme un boissier,
Où toutes drogues d'un barbier,
Les deux joues en pommes cuites.
Il luy fit l'oreille pendante
Comme d'une chienne courante,
Les narines comme un chevreau,
Le muffle comme une lyonne,
Ou qui soustient une colonne,
Ou la cornière d'un tombeau.
Pour luy pourtraire le derrière,
Attendu que n'estoit entière,
Le peintre soudain s'imagine
Voir sur deux leuraux my-mangez
Cinq clous de girofle arrangez,
Dans le fourneau d'une cuisine.
Pour luy bien pourtraire le sein,
Ce bon peintre print son dessein
Sur une andouille my-farcie;
Et pour luy faire le teton,
Représente au vif un ballon,
Dont on a crevé la vessie.
Il fit la couleur de cette œuvre
Comme peignant une couleuvre,
L'ésté bruslé de sa chaleur;
Ou de mesme qu'on voit la suye,
Tant soit peu trempée de pluye,
Sur la queue d'un ramoneur,

Ou en hyver comme les cuisses
D'une vendeuse d'escrevisses,
Et d'une poule d'Inde l'œuf.
Bref, qui veut en voir le registre,
Prenne à Noël sur le Pont-neuf
Les jambes de quelque belistre.

Je ne dois point estre repris,
Si tousjours je f.us quelque femme,
Parce que je veux rendre l'âme,
Au mesme lieu où je l'ay pris.

Satyre.

D'un petit Courtisan.

Monstre du pays où nous sommes,
Nature te faisant le groin
Pensoit faire quelque sagoin,
Deshonneur du reste des hommes,
Petit sibilot et demy,
Fils d'une mouche et d'un fourmy.
Ou bien nature qui s'escarte
De son coustumier réglement,
T'a fait de l'humain excrément :
On en voit auprès de Montmarte,
Qu'un Suisse après un bon repas
A fait plus gros que tu n'es pas.
Ta teste n'est qu'une vessie ;
Les vents, qui s'y logent souvent,

Feroient moudre un moulin à vent;
Et ta figure raccourcie
Semble à un gueux que je vis hier,
Bas accroupy sur le fumier.
Tu ne vaux qu'au coin d'une rue,
A crier des sottes chansons,
Amasser les petits garçons,
Pour leur y voir faire la grue,
Ou le soir avec ton caquet,
Pour enseigner un perroquet.
Puis avec tes sottes prières,
Tu demandes par vanité,
Des blonds cheveux d'une beauté.
Il te faudroit les estrivières,
Et puis afin de te lever
Un couple de chiens te crier.
Tu ne vaux pas la moindre crotte,
Qu'on void auprès de ta maison,
Ame de veau, teste d'oison :
Ta maistresse est une marotte,
Et de ton chapeau de castor
La coeffe est la peau d'un butor.
Avecque ta rime profane,
Qui des belles va mesdisant,
Tu parois bouffon mal plaisant :
Il se faut mocquer de cet asne,
Et coiffé d'un sale urinal
Le mener au moulin banal.

Satyre.

Contre un qui fait le Philosophe.

Après tant d'amoureux ennuys,
Tant de privautés mutuelles,
Tant de jours ou plustost de nuits,
Sans apprendre de vos nouvelles,
Je vous trouve ingrate beauté,
Baisant les mains d'un hypocrite :
Si vous cherchez la sainteté,
Elle n'est point en cet Héremite.
C'est un magicien, bien content
D'exercer sa force magique,
Mais il ne peut faire qu'autant,
Que fit l'autre à son Angelique :
Que n'est-il plustost empesché,
Tenant au poing ses patenostres,
A pleurer quelque vieux peché,
Qu'à penser à en faire d'autres.
En racontant hors de saison,
Quelque jour de la vieille escrime,
Il ne discourt point par raison,
Il n'est que Philosophe en rime.
De quelle grace eust-il esté,
Avecque sa robe fourrée,
Et son chapelet au costé,
S'il n'eut commencé la bourrée.
Il fait trop de l'homme rassis,
Il feroit bien mieux l'Astrologue :
Que n'est-il au Pont-neuf assis,
Pour vendre aux passans quelque drogue ?

C'est un composeur d'Almanachs,
Dont la science est imparfaite,
Belle, aussi ne le croyez pas,
Car ce n'est rien qu'un faux prophète.
Ces baisers m'estoient destinez,
De ma peine la récompense,
Cependant vous les prophanez,
A ce docteur en ma présence.
Mais puisque vostre volonté
De toutes les miennes dispose
A si forte nécessité
C'est bien en vain que je m'oppose.
Donnez luy cent baisers divers,
D'une bouche toute de rose,
Pour ce qu'il met la Bible en vers,
Mais non pas pour une autre chose.

Epigramme.

Fleurance, quand tu fais la belle,
L'un te prend pour une putain,
L'autre pour une maquerelle :
Moy qui ne sçais rien de certain,
A voir tes façons il me semble
Que tu es l'une et l'autre ensemble.

Stance.

Pan qui de Doris jouyssoit,
Chez elle un jour le temps passoit,

Avecque la femme à la prime ;
Et pour avec elle flatter,
Il fit en sa place joüer,
Son mary le vieillard Alime.
Soudain il entend un conflict,
Qui fait bientost mouvoir le lict,
Par leurs doux mouvemens contraires :
Et puis pour le fait paillier
Tremblant on ouït Pan crier,
Alime fais-tu les affaires ?
Le bonhomme respond tout bas,
Parbleu ce jeu ne me plaist pas,
Et fit une piteuse trogne.
Mais je voudrois sçavoir un peu,
Si ce fut pour son mauvais jeu,
Ou pour sa femme qu'on besogne.

Epigrammes.

Margot un soir à la Lune,
En trayant sa vache brune,
Tenant le pot à la main,
De son lait à demy plein,
Disoit, semble que la source
De Jacques a mesme course :
Je la tire tous les jours,
Et elle renaist tousjours.

D'un Paresseux.

Remy le paresseux, prest sur l'eschelle à pendre,
Tremblant dit au bourreau, sus, sus, despeche tost.
Car je crains que quelqu'un me remarquant ça haut,
Me fasse prendre encore la peine de descendre.

Louange du Maquerellage.

Satyre.

Formidor, qui n'as point le cœur d'un dur rocher,
Qui es sujet aux coups qui assaillent la chair,
Et qui souvent as eu par la flèche acerée,
De l'amour ce grand Dieu la poitrine ulcerée,
Je te prie, dis-moy, quand tu sentois ainsi
Roder dedans ton cœur un amoureux soucy,
Quel esprit tu avois? quelle raison? quelle âme?
Confesse, Formidor, si l'amoureuse flamme
T'eust consommé du tout, si benigne au besoin
Quelque femme n'eust eu de ta misère soin :
Ce que tu as esté avant ton mariage
Pense que chacun l'est : car c'est la douce rage,
Dont amour tourmentoit ton cœur si doucement,
Pour tourmenter autruy, puis eut ce pensement
Fait avoir devant toy une femme coulpable,
D'avoir rendu piteux un cœur impitoyable;
D'avoir rendu facile à son fidèle amant
Une qui se mocquoit ainsi de son tourment;
D'avoir sommé de mort un homme, dont la vie

A faute de secours alloit estre ravie.
Dis, qu'ordonnerois-tu à cette femme-là,
Après avoir meurement pensé à cela ?
Combien de grands seigneurs martyrisez en l'âme,
Pour ne pouvoir jouyr des beautez d'une Dame,
Fussent morts, et combien l'amoureuse prison
Eust fait perdre d'enfans, espoir de leur maison ?
Combien de citoyens diversement utiles,
Au salut et l'honneur de leurs natales villes,
Forcenez de l'amour eussent finy leurs jours,
Sans l'ayde salutaire, et l'utile secours
De quelque maquerelle extrêmement accorte,
De rendre revivante une espérance morte.
Habitez en repos vos ombreux monumens,
Et fleurisse l'œillet dessus vos ossemens,
Vous qui fistes la loy, qui dignement ordonne,
De branchage de chesne une verte couronne
Au vaillant citoyen, qui au fort des combats
A son concitoyen garanty du trespas.
En cette saison là, Thoinon tu devois naistre,
Et non en cette-cy, qui trop dure et champestre,
Ne te fait qu'aboyer, enviant le support,
Que l'on donne aux amans qui tirent à la mort.
Si en telle saison tu eusses pris naissance,
Ton los eust surpassé les honneurs de Laurence,
Combien qu'elle ait nourry de son second tetin
Les gemeaux fondateurs de l'Empire Latin,
Et qu'elle fut tant grasse, et si chaude qu'on trouve
Qu'elle s'acquist le nom d'une impudique louve :
Nom qui fut toutesfois si plaisant aux Romains,
Qu'ils le sacrifioient chacun à jours certains.
O qu'ingrat est le temps où maintenant nous sommes,
O qu'ingrate est plustost la nature des hommes,

Si ce temps te rendoit ton honneur mérité,
Suivant de nos ayeuls la grande sainteté,
On te feroit un temple, et aux places publiques
Tu serois eslevée en pourtraits magnifiques,
On t'offriroit des vœux ; et en toutes saisons
S'invoqueroit ton nom par humbles oraisons :
Tu serois sur toute autre en gloire et en estime,
Et ta vocation ne seroit pas un crime.
C'est un acte inhumain et plein de mauvaistié,
D'estimer vicieuse une humaine pitié,
De hayr un bienfait, sans lequel notre race
Périroit à l'instant, et priveroit la masse
Du monde des mortels, qui à l'instant aussi
Par nostre genre esteint seroit comme obscurcy.
Si tel bienfait est crime, et si c'est une offense,
De tremper un cœur aigre au miel de l'éloquence,
Si le doux passetemps de Vénus est péché,
Donc que les siècles vieux ne l'ont ils empesché?
Pourquoy l'ont-ils permis à ceux, dont la nature
Estoit si charitable et si sainte et si pure ?
Eux voyant que leur peuple à tout moment estoit
Blessé mortellement des traits, que luy jetoit
L'enfant Cyterien, firent pour le remède
De ce mal violent, qui tous autres excède,
Ordonner par endroit quantité de bordeaux,
Dans lesquels habitoient d'excellens maquereaux,
Et un troupeau chenu de doctes maquerelles,
Qui là vivoient en paix sans aucunes querelles.
Là ceux-là que l'amour avoit tout massacrez,
Rendus plus secs que bois, et plus deffigurez
Qu'un simulacre antique, à qui le temps et l'âge
Ont gasté de longtemps le corps et le visage,
Alloient chercher secours, qui leur estoit donné,

Si tost que dans leurs doigts l'argent avoit sonné :
Tout charitable effet mérite récompense.
Il y aurait autant, Formidor, d'apparence,
Qui pour nostre santé font purger nos roignons ;
Car d'un seul petit point discorde leur office :
C'est que le Médecin purge par l'orifice
Du derrière venteux ; l'autre par celuy-là
Du devant ; seulement le discord est cela.
Et puis s'il est permis de comparer la chose
Qui est basse et petite à la plus haute, j'ose
Dire qu'entre les Dieux aucune déité
Du macquerellage saint tint l'immortalité.
Qu'estoit jadis Vénus autre que macquerelle,
Et son fils Cupidon estoit-il autre qu'elle ?
Qu'estoit Mercure alors, qu'au son de son pipeau
Il endormist Argus, autre que macquereau ?
Qu'estoit une Junon, qu'estoit une Hymenée,
Alors qu'ils présidoient à la feste ordonnée
Des jeunes mariez, les exhortant d'avoir
Bon courage, et de faire au combat leur devoir ?
Si donc les habitans du céleste héritage
Se sont pleus maintefois au doux maquerellage,
Pourrois-tu t'animer de courroux contre ceux,
Qui les vont imitant d'un soin non paresseux ?
Les actes que l'on fait au patron des célestes,
Ne sont point vicieux, ne sont point deshonnestes :
Les Dieux ne pechent point, Formidor : par ainsi
Ceux qui les vont suivant ne pechent point aussi.
Les Déitez ne sont seulement macquerelles,
Elles sont davantage, et pratiquent entr'elles
Sans mariage aucun les plaisirs de Vénus :
Les grands pour leurs plaisirs à rien ne sont tenus.
Mesmes les Déitez, que vierges on estime,

Trouvent que le plaisir de Vénus n'est pas crime.
Pour preuve de cecy, les Pièrides sœurs,
Desquelles on reçoit tant de rares douceurs,
Me seront pour tesmoins : c'est chose très-certaine,
Que Calliope, honneur de la sainte neufvaine,
De son lut et à l'air de ces douces chansons,
Faisoit danser les bois et arrester les courses
Des torrens, et domptoit la cruauté des ourses.
La céleste Uranie eut du nepveu d'Atlas
Line, dans les plaisirs dont on n'est jamais las.
Les autres désirant paroistre plus discrettes,
N'ont jamais déclaré leurs amitiez secrettes.
Peux-tu donc à bon droit le commerce empescher
De Vénus, qui doit estre en ce monde si cher.
En ce temps, Formidor, les vagabondes nues,
Ny les dents d'un serpent, ny les pluyes menues,
N'engendrent les humains, ny les cailloux semez
Par Pyrrhe ne sont plus en homme transformez,
Seul l'art vénérien peut engendrer les hommes,
Luy seul est l'entretien de la terre où nous sommes.
Or donc si tu ostois l'art de macquereller,
Tu verrois au galop le monde s'en aller.
Par cet art on augmente aux maris les lignées,
Les Dames par cet art sont bien mieux besognées,
Et combien sans cet art de cornards impuissans
Qui verroient et leurs races et leurs noms périssans.
Puis si par impitié d'un décret plus austère
Tu veux anéantir de Vénus le mystère,
Et le macquerellage, et oster les bordeaux,
Que feroient je te prie tant de gais jouvenceaux,
Que feroit des forains la troupe qui trafique,
Comme des Courtisans la cohorte lubrique?
Adjouste qu'on engendre aux larcins de Cypris

Bandez vous contre moy : que tout me soit contraire,
Tous vos efforts sont vains, et que pourrez-vous faire ?
Je sens moins de rigueur que je n'ay de vigueur.
Comme l'or se raffine au milieu de la flamme,
Je despite le feu où j'espure mon âme,
Et vay contrecarrant ma force et ma langueur.
Le palmier généreux d'une constante gloire
Tousjours s'opiniastre à gaigner la victoire,
Qui ne se rend jamais à la mercy du poids.
Le poids le fait plus fort et l'effort le renforce,
Et surchargeant sa charge on renforce sa force :
Il eslève le faix en relevant son bois,
Et le fer refrappé sous les mains resonnantes
Defie des marteaux les secousses battantes,
Est battu, combattu, et non pas abattu,
Ne craint beaucoup le coup, se rend impénétrable,
Se rend en endurant et plus fort et durable,
Et les coups redoublez redoublent sa vertu,
Par le contraire vent en soufflantes bouffées
Le feu va rattisant ses ardeurs estouffées :
Il bruit au bruit du vent, souffle au soufflet venteux,
Murmure, gronde, craque à longues ballénées,
Il tonne et estonne tout de flammes entonnées,
Ce vent disputé bouffe et bouffit despiteux.
Le faix, le coup, le vent, roidit, durcit, embraze,
L'arbre, le fer, le feu par antipéristase.
On me charge, on me bat, on m'esvente souvent,
Roidissant, durcissant, et bruslant en mon âme,
Je fais comme la palme, et le fer, et la flamme,
Qui despite le fer, et le coup et le vent.
Le faix de mes travaux eslève ma constance,
Le coup de mes malheurs endurcit ma souffrance,
Le vent de ma fortune attise mes désirs.

Toy pour qui je patis, sujet de mon attente,
O âme de mon âme, soit contente et constante,
Et joyeuse jouy de mes tristes plaisirs,
Nos deux corps sont à toy, je ne suis plus que d'ombre,
Nos âmes sont à toy, je ne sers que de nombre.
Las, puisque tu es tout, et que je ne suis rien,
Je n'ay rien en t'ayant, ou j'ay tout au contraire :
Avoir, et rien, et tout, comment se peut-il faire;
C'est que j'ay tous les maux, et je n'ay point de bien.
J'ay un ciel de désirs, un monde de tristesses,
Un univers de maux, mille feux je déteste :
J'ay un ciel de sanglots, et une mer de pleurs,
J'ay mille jours d'ennuis, mille jours de disgrace,
Un printemps d'espérance, et un hyver de glace,
De souspirs un automne, un esté de chaleurs.
Clair soleil de mes yeux, si je n'ay ta lumière,
Une aveugle nuée évite ma paupière,
Une pluye de pleurs découle de mes yeux :
Les clairs esclairs d'amour, les esclats de sa foudre
Entrefendent mes nuits et m'escrasent en poudre.
Quand j'entonne mes cris, lors j'estonne les cieux,
Vous qui lisez ces vers larmoyez tous mes larmes,
Souspirez mes souspirs, vous qui lisez mes carmes.
Car vos pleurs et mes pleurs amortiront mes feux,
Vos souspirs et les miens animeront ma flamme :
Le feu s'esteint de l'eau et le souffle l'enflamme.
Pleurez doncques tousjours, et ne souspirez plus,
Tout moite, tout venteux, je pleure, je souspire,
Pour esteignant mon feu amortir le martyre :
Mais l'humeur est trop loin, et le souffle trop près,
Le feu s'esteint soudain, soudain il se renflamme :
Si les eaux de mes pleurs amortissent ma flamme,
Le vent de mes désirs la rattisent après.

La froide Salamandre au chaud antipatique
Met parmy le brasier sa froideur en pratique,
Et la bruslante ardeur n'y nuit que point ou peu.
Je dure dans le feu comme la salamandre.
Le chaud ne la consomne, il ne me met en cendre,
Elle ne craint la flamme, et je ne crains le feu,
Mais elle est sans le mal, et moy sans le remède,
Moy extrêmement chaud, elle extrêmement froide.
Si je porte mon feu, elle porte son glas,
Loin ou près de la flamme, elle ne craint la flamme,
Ou près ou loin du feu, j'ay du feu dans mon âme.
Elle amortit son feu, et je ne l'esteins pas.
Belle âme de mon corps, bel esprit de mon âme,
Flamme de mon esprit et chaleur de ma flamme,
J'envie tous les vifs, j'envie tous les morts;
Ma vie si tu veux ne peut estre ravie,
Veu que ta vie est plus la vie de ma vie,
Que ma vie n'est pas la vie de mon corps.
Je vis par et pour toy, ainsi que pour moi mesme,
Tu vis par et pour toy, ainsi que pour toy-mesme :
Nous n'avons qu'une vie, nous n'avons qu'un trespas,
Je ne veux pas ta mort, je désire la mienne,
Ma mort mesme est ta mort, et ma vie est la tienne :
Aussi je veux mourir et je ne le veux pas.

Epigrammes.

Grace à ce comte libéral,
Et à la guerre de Mirande,
Je suis Poëte et Caporal,

O Dieux que ma fortune est grande,
O combien je reçois d'honneur,
Des sentinelles que je pose;
Le sentiment de ce bonheur
Fait que jamais je ne repose.
Si je couche sur le pavé
Je n'en suis que plustost levé
Parmy les troubles de la guerre :
Je n'ay point de repos en l'air,
Car mon lit ne sçauroit bransler,
Que par un tremblement de terre.

Je perds mon temps et mes discours
De vous raconter mes amours,
Et la rigueur de mon martyre :
Mon désir ne se peut borner,
Je veux ce que je n'ose dire
Et ce que n'ose me donner.

Sonnet.

Je songeois que Phylis des enfers revenue,
Belle comme elle estoit à la clarté du jour,
Vouloit que son fantosme encore fit l'amour,
Et que comme Ixion j'embrassasse une nue.
Son ombre dans mon lit se glisse toute nue,
Et me dit cher Philis me voicy de retour,
Je n'ay fait qu'embellir en ce triste séjour :
Où depuis ton despart le sort m'a retenue.
Je viens pour rebaiser le plus beau des amants,

Je viens pour remourir dans tes embrassemens.
Alors quand cette idole eust abusé ma flamme
Elle me dit adieu, je m'en vay chez les morts,
Comme tu t'es vanté d'avoir f..tu mon corps,
Tu pourras te vanter d'avoir f.. tu mon âme.

Epigrammes.

Jenrage de lever la cotte
De quelque jolie huguenotte,
Et de faire un timbre plaisant
A quelque huguenot suffisant.
Ce n'est pas que j'aime le vice
Ny pour pratiquer l'exercice,
Que le sale Aretin descrit.
Tout ce qui me le fera faire,
N'est que pour venger le Saint Père,
Qu'ils ont appelé l'Antechrist.

Vous faites languir vos amans,
Mais ce n'est pas comme l'on pense,
Chacun sans beaucoup de despense
S'esgorge en vos embrassemens.
Par ainsi, la belle et la blonde,
Vous faites languir tout le monde;
Et plus ils sont vifs et ardents,
Et d'amour rigoureuse et forte,
Vous leur en baillez de la sorte,
Qu'ils en demeurent sur les dents.

A la belle Caliste.

Comme un matin dès que j'estois
Près de Madame, où je crachois
L'humeur d'une fascheuse escume,
Pour une descente de rhume
Qui me découle du cerveau,
Je luy dis, ma belle farouche,
C'est que l'eau me vient à la bouche
Auprès d'un si friand morceau.

Contre un Sodomite.

Jacquet ignorant la pratique
D'Hippocrate et de Galien,
Chevauchoit un jour à l'antique
Margot que chacun connoist bien,
Quand cette fille plus subtile
Que luy en l'art des Médecins,
Luy dit d'une façon gentille,
Hé, qu'un clystère est inutile,
Quand on a les membres bien sains,

Contre un Gascon.

Le point d'honneur, dit un Gascon,
Fut trouvé par ceux de ma race.
Il est vray, dit lors une garce,

Qu'il fut trouvé dedans le Con
De ta mère, en f..tre féconde,
Par le plus grand f..teur du monde.

Contre Marie.

Toy qui f.us en place publique,
Ayant mainte belle maison,
Devrois tu pas tenir boutique,
Et avecque plus de raison
F..tre dedans une maison,
Que dans une place publique.

Contre Catin.

Catin, cette fille impudique,
Chevauchoit avec un Gascon,
Lequel n'aimant un c. étique,
Luy disoit tousjours que son C.
Pour son v. long de quinze pouces
Ne luy sembloit assez profond.
La garce après maintes secousses,
Luy dit faisant tresve du cu,
Je m'en vay gager un escu,
Que n'en sçauriez trouver le fond.

Contre un certain quidam.

L'on dit qu'une Reine autrefois
Brusla pour un cheval de bois,

Façonné des mains de Dédale.
Cela n'est point à révoquer,
Puisque l'on void maistre Pasquier
Estre amoureux d'une cavale.

Contre Cloride.

Cloride au courage inhumain
En f.. tant faisoit la pucelle,
Mais mon V. pour se mocquer d'elle
Soudain luy cracha dans la main.

Remède approuvé pour les filles.

Recipe virgam hominis,
Cum duobus testiculis,
Gros, durs, et longs, et pleins d'humeur,
Pris dans le souspirail du cœur,
Virga rigide figatur,
Et si le mal non *sanatur*,
Deux ou trois fois *iteretur*,
Soir et matin *quotidie*.

Sonnets.

D'une qui avoit les pasles couleurs.

En quelle nuit de ma lance d'yvoire,
Au mousse bout d'un corail rougissant,

Pourray-je ouvrir ce bouton languissant,
En la saison de la plus grande gloire.
  Quand verseray-je au bout de ma victoire,
Dedans la fleur le cristal blanchissant,
Donnant couleur à son teint paslissant,
Sous le plaisir une longue mémoire.
  Puisse elle tost à bonne heure venir,
Pour m'engraver un joyeux souvenir,
Tardant si peu de son cours ordinaire.
  Qu'elle voulust l'ombre noir qui la suit;
Car de la nuit le clair jour je puis faire,
Et du clair jour l'ombreuse noire nuit.

Douce lancette à la couleur vermeille,
Dardant parfois la plus prompte vigueur,
Qui au toucher met le feu dans le cœur,
Assoupissant la vie qui sommeille,
  Et qui savoure avecque sa pareille,
Le doux friand d'une douce liqueur,
Rafraischissant la bruslante chaleur
Du sang bouillant sous l'ardeur nonpareille,
  Chatouille un peu mon maintien endormy,
Te retirant traversant à demy,
Dedans le clos de la mienne couchée.
Je te rendray le semblable plaisir,
Qui mettra sus le plus outré désir,
En attendant la luitte trèsbuchée.

Touche de main mignonne fretillarde,
Sur l'instrument le plus doux en amour,
Qui peut chasser le desplaisir tousjours
Par un accord d'une façon gaillarde,

Et en usant d'une prise paillarde,
Pince très-doux mainte corde à l'entour,
En l'animant de quelque gentil tour,
Par la vertu de ta voix babillarde.
Assez, assez, pour avoir du plaisir,
Pour commencer me tente le désir:
Tiens la mesure ou sur mon cul fredonne.
Les doux accords des accords de là bas,
Ce temps pendant du pouvoir que me donne
Le long repos, je fourniray tout bas.

Pour le Ballet des sottises d'amour.

Aux Dames.

Mais d'où vient il, les belles Dames,
Par qui amour est triomphant,
Qu'on ne peut obliger vos âmes
Sans faire le sot en enfant.
Voicy le recueil des sottises
Des champs, des villes et des cours ;
Nous les avons toutes apprises,
Faisant toutes sortes d'amours.
Voicy de mille gestes feintes
Les postures des courtisans,
Des bourgeois les mines contraintes,
Les grimaces des paysans.
Nous cherchons des formes nouvelles,
Des sottises de toutes parts,
Et non contens des naturelles,
Nous en apprenons tous les arts.

Ainsi, mes Dames, pour vous plaire
En l'amoureuse affection,
Nous nous exerçons à faire
La sottise en perfection.

Pour le Ballet des Mores.

Ces Mores vagabonds vont de louable flamme
Espouvanter les forts,
Amour tyran des cœurs afflige autant leurs âmes
Que le Soleil leurs corps;
Ils fuyent le Soleil en ce lieu que la glace
S'adoucit des froideurs,
Mais l'amour importun les brusle en toute place
De pareilles ardeurs:
Si tost l'astre du jour au matin ne s'allume,
Qu'ils le vont maudissant;
Mais voyant tes beaux yeux, dont le feu les consume,
Ils les vont bénissant,
Le soleil que je sens, et leurs vaines injures,
N'en recule d'un pas,
Et durant les soupirs vous vivez aussi dures
Que ce qui ne vit pas.

Epigrammes.

Puisque vous n'estes propre à tenir vostre espée,
Le pinceau ou le luth ny quelque autre instrument,
Belle main, je voudrois vous tenir occupée
A jouer sur mon V. la fluste d'Allemand.

Qui a horloge à entretenir,
Jeune femme à gré servir,
Vieille maison à réparer,
C'est tousjours à recommencer.

Qui croit sa femme et son Curé,
Il est en grand danger de mort;
Car l'un commande de jeusné,
Et l'autre est faschée quand on dort.

De Catin qui refuse un jeune homme en mariage.

Une chose assez refusée,
Qui n'est plus en vostre pouvoir:
Si vous espérez mieux avoir,
Vous vous estes fort abusée,

Pour estre divine et humaine
Il faut en jeunesse sentir
Les plaisirs de la Magdelaine,
Et puis vieille s'en repentir.

D'une qui se fachoit d'estre laide.

Vous vous faschez quand laide on vous appelle,
Faschez vous donc quand vous oyez nommer
Le soleil chaud, et humide la mer,
La neige blanche, et la lumière belle.

Encore à la mesme.

C'est quelque honneur quand les autres on excelle,
Et que l'on a pour se faire estimer;
Vostre laideur vous fera renommer,
Parce qu'au monde il n'en est point de telle.

De la mort de trois Courtisans.

Trois Romains, trois Albins, se tuèrent de coups,
Pour le bien du pays et de la République,
Trois mignons de la Cour se tuèrent jaloux
Pour le bien prétendu d'une raye publique.

D'une à qui les pieds et la bouche sentoient fort.

Belle, quand vous viendrez chez nous
Nous dire le mal qui nous touche,
Salez vos pieds et vostre bouche,
Ou bien oubliez les chez vous.

Ce que de vous je désire et contemple,
Du dernier mot est le commencement;
Si je l'avois à mon commandement,
Je quitterois incontinent le temple.

Belle, pendant qu'icy un procez me traverse,
L'on m'apprend à jouer au jeu de reversin :
Mais j'aimerais bien mieux sur vous à la renverse
M'y jouer doucement dessus le traversin.

Si elle a la gale partout,
Pourquoy le trouvez vous estrange,
Si elle se fait de bout en bout
Gratter là où il luy démange?

Madame, cachez vostre sein,
Avec ce beau tetin de rose :
Car si quelqu'un y met la main,
Il y voudroit mettre autre chose.

La raison pourquoy on ne fit
Des yeux à cet enfant d'amour,
C'est qu'à tastons un coup de V.
Passe aussi bien comme en plein jour.

Dames, si voulez qu'à vostre aise
Nous monstrions traits de forgerons,
De bons gros marteaux fournirons,
Et vous fournirez de fournaise.

Mesdisance d'une vieille Sorcière et Maquerelle.

Ce n'est pas la première fois,
Mastine, que par tes abois

Tu as souillé la renommée
De ma maistresse tant aimée ;
Et n'est pas la première aussi
Que d'un point paillard et transi
Réchauffant ta motte puante,
D'onguens et d'ulcères coulantes,
Tu as voulu me pourchasser,
Mastine, pour te putasser.
Est-ce pour autant qu'en arrière
J'ay mis ta trop sale prière,
Pour autant que je n'ay voulu
Saouller ton appetit goulu,
Me souillant de tant de vergogne,
Que tu mesdis de ma mignonne ?
Oses tu bien, vieille putain,
Me descouvrir à nud ton sein
Et ta heronnière de fesse,
Pour abuser de ma jeunesse ?
Oses-tu bien te hasarder,
Putain, de me vouloir darder
Le fil de ta bouche baveuse,
Après l'haleine savoureuse
De celle-là qui a mon cœur,
Et qui l'emplist de sa liqueur ?
Dis, vieille paillarde effrontée,
Dis, vieille chancreuse esdentée,
Oses-tu seulement penser
Pour toy me faire délaisser,
Pour ta desbordée infamie,
La chaste embrasée de ma vie ?
Tantost je me transporteray
Pour une vie comme toy,
Maquerelle tant deshonneste ?

Pour une si horrible beste,
Pour un tel vieil haillon souillard,
Dont un baiser le plus mignard,
Et la plus gentille carresse,
C'est quand bouche à bouche on la presse,
Qui fait distiller un morveau,
Qui sent son parfum de bordeau,
Qu'à peine retins-je mon âme,
Putain honteusement infame,
Quand m'accollas en trahison,
De porter hors de la prison.
Non seulement la souvenance
De ta putassière excellence,
Me fait sortir tout hors de moy
Craignant encor un tel esmoy :
Et puis cette vieille sorcière
Allant dedans un cimetière,
Où cherchant loin de la clarté
Quelque vieil gibet escarté,
Et arrachant l'orde bourelle
Ongles, crin, yeux, graisse et cervelle,
Des noirs pendus les plus infets,
Horreur et honte des forfaits.
Puis tantost en bas descendue
Se graissant d'onguent toute nue,
Et haussant un œil furieux
Contre les estoiles des cieux,
Et d'une fureur redoublée.
Dans la teste toute troublée
Jetant espouvantablement
En l'air un grondant hurlement,
Toute escrimée elle exorcise,
Conjure, et anathématise,

En haut sifflement et en cris
Tous les noirs et malins esprits,
Puis sans cesser tout le jour pile,
Et vous présure, et vous distille,
Ne sçay quels jus empoisonnez,
Qui sont de mots envenimez.
Et par cela cette meschante,
Cette horreur du monde se vante,
Aveuglant mes sens et mes yeux,
Me rendant d'elle furieux.
Mais cette chienne malheureuse,
Tigresse enragée furieuse,
Ores voyant que ses desseins
En mon endroit se trouvoient vains,
Elle a son recours à mesdire
De la pucelle que j'admire,
Que j'admire et admireray
Que saintement je chanteray,
Tant que de ma poictrine molle
Pourra sortir une parole ;
Tandis que d'un seul souvenir,
De moy on pourra retenir,
Et deusses-tu crever de rage,
Parangon de maquerellage.
Va donc, et purge le mal-fait,
Que tu as par tant de fois fait,
Expiant l'exécrable vie
De la putassière manie :
Attache à ton col le couteau,
Voicy Liaubique, bourreau,
Qui t'a porté dans le bordeau.

Stances.

Pour la belle Cloris.

Si le bien qui m'importune
Pour changer ma condition,
Le changement de ma fortune
Ne change point ma passion.
Mon amour est trop légitime
Pour se rendre à ce changement,
Et vous quitter seroit un crime,
Digne de si grand chastiment.
Vous avez dessus moy, madame,
Un amant approuvé du temps,
Car les vœux que j'ay dans mon âme
Servent d'exemple aux plus contens.
Quelque force dont on essaye
D'assujettir ma volonté,
Je béniray tousjours la playe
Que je sens par vostre beauté.
Je veux que mon amour fidelle
Vous oblige autant à m'aimer,
Comme la qualité de belle
Vous fait icy bas estimer.
Mon âme à vos fers asservie,
Et par amour et par raison,
Ne peut consentir que ma vie
Sorte jamais de sa prison.
N'adorant ainsi que vos chaines,
Je me plais si fort en ce lien,
Qu'il semble que parmy mes peines
Mon âme gouste quelque bien,

Vos vœux, où mon âme se fonde,
Me seront à jamais si chers,
Que mes vœux seront en ce monde
Aussi fermes que des rochers.
Ne croyez donc pas que je laisse
Vostre prison qui me retient,
Car jamais un effet ne cesse,
Tant que la cause le maintient.

Epigramme.

Ton cas, dis-tu, rit à l'argent,
Jeanne, mais le mien ne peut rire,
Quand faut qu'à la bourse je tire,
Qui riroit perdant doublement.

Sonnet.

Avec un gros v. tousjours roide et fumant,
Aller accortement en la chambre des filles,
Et en abattre autant qu'un bon joueur de quilles,
Puis leur couler le v. dans le c. doucement;
Les hanches et le cul mouvoir incessamment,
Et d'un meufle brouiller os des popondrilles,
Les deux fesses mouvoir en cent façons gentilles,
Tant que l'on soit espris d'un doux fretillement ;
Continuant cela jetant autant de f..tre
Qu'un lit en soit percé, voire tout d'outre en outre :

Voila mon cher amy, ce qu'on soulloit en Cour
De tout temps appeler f..tre ou baiser sa mie.
Mais de nos Huguenots la simple modestie
Nous apprend que ce n'est sinon faire l'amour.

Epigrammes.

Je ris de ces froids amoureux,
Qui n'osent demander à f..tre,
Et s'estiment assez heureux
D'estre bien bons sans passer outre.
Que sert de faire tant de morgue,
Flatter, baiser, amadouer,
Autant vaudroit souffler de l'orgue,
Et cependant n'en point jouer.

Je voy maintenant qu'il s'enflamme
Aux yeux d'une attrayante femme,
Et se contente de la voir,
Sans oser tenter de la f..tre ;
Mais il n'est pas à mon pouvoir,
D'aimer sans demander à f..tre

Sonnet.

Dédié à Motin.

Le hibou de vos yeux, que sans cesse j'admire,
Esclaire tellement dans la nuit de nos jours,

Que je sens rallumer au froid de mes amours
Un dessein enflammé que muet je souspire.
Si seul je pense à vous ce saint de tirelire,
Ce museau basané comme un pruneau de Tours,
M'adresse le penser et roulant mille tours,
Je languis dans l'espoir que je sens sans le dire.
Celuy demande bien qui souffre en se taisant,
Et qui rend gardien de son désir absent,
La constance, la foy méritent davantage.
Vous aimer je le fais, le dire je le veux :
De le penser celer, hélas je ne le peux,
Ny moins le desguiser voyant ce beau visage.

Discours de la belle Philis.

Chère Philis, j'ay bien peur que tu meures
Dans ce désert si triste où tu demeures,
Hélas ! quel sort te peut là retenir ?
A quoy se peut ton âme entretenir ?
Ta fantaisie n'est elle point passée ?
M'aurois tu bien encore en ta pensée ?
Te souvient-il de l'amour ny de moy,
Et de m'avoir jadis donné ta foy ?
S'il t'en souvient, Philis, je t'en conjure
Par tous les droits d'amour et de nature,
Fais-moy l'honneur de t'asseurer aussi,
Que je languis de mon premier soucy.
Si tu sçavois à quel point de folie
M'a fait venir cette mélancholie,
Si tu sçavois à quoy je suis réduit,

En quel travail mon âme est jour et nuit,
Quoy qu'aye dit de moy ta deffiance,
Ta jalousie et ton impatience,
Tu m'aimerois, et sçachant mes ennuis
Tu me plaindrois en l'estat où je suis.
Pasle, deffait, et sec comme une idole,
Changé d'humeur, de face, et de parole,
Tousjours je resve en mon affliction,
Sans nul désir de consolation.
Je ne veux point que personne s'employe
A r'animer mon esprit et ma joye,
Car sans te faire un peu de trahison
Je ne sçaurois chercher ma guérison,
Puisqu'il est vray que j'ay cet avantage
Que mon service a gaigné ton courage,
Et que parmy tant d'aimables amants
Mon seul objet touche tes sentiments.
Je serois bien d'un naturel barbare,
Bien moins civil qu'un Schyte et qu'un Tartare,
Si je n'aimois le bien de ton amour,
Plus chèrement que la clarté du jour.
Le ciel m'envoye un trait de son tonnerre,
Et sous mes pieds fasse crever la terre,
Dès le moment qu'un sort injurieux
De ma mémoire effacera tes yeux.
Hélas! comment trouveray-je en ma vie
Quelque sujet qui me donnast envie?
Quelle beauté me sçauroit obliger,
A divertir ma flamme ou la changer :
Dedans la tienne, où loge la fortune,
Vénus a mis toutes ses grâces en une :
Amour luy mesme avec tous ses attraits,
Comme il est peint dans les plus beaux pourtraits,

Rapporte à peine une petite trace
Du vif esclat qui reluit dans ta face,
Et tes beaux yeux, où s'est lié mon sort,
Touchent les cœurs d'un mouvement si fort,
Que si le ciel d'une pareille flamme
Nous inspiroit sa volonté dans l'âme,
Tous les mortels d'une invincible foy
Obeyroient à la divine loy.
Ton front paroist comme auprès de la nue
Paroist au ciel Diane toute nue,
Plus uny qu'elle, et qu'on ne void gasté
D'aucune tache empreinte à sa beauté ;
Un teint vermeil et frais comme l'Aurore,
Lorsqu'elle vient des rivages du More,
Sur ton visage a semé tant d'appas,
Qu'il faut t'aimer, ou bien ne te voir pas.
Amour sçachant de quels traits est pourveue
Cette beauté, s'est fait voir hors la veue :
Il n'ose point hasarder ses esprits
A la mercy du charme qui m'a pris,
Et tel qu'il est impérieux et brave,
Il meurt de peur de devenir esclave.
O cher tyran des hommes et des Dieux,
Aveugle toy de grâce encore mieux,
Demeure aussi dans ta première crainte,
Et ne la crois jamais vive ny peinte.
Tu ne sçaurois regarder un moment,
De ses beautez l'ombre tant seulement,
Sans t'en charger, et trouver la ruine
De ton Empire en leur flamme divine.
Que si l'effort de ton cœur indompté
De tes appas sçavoit la liberté,
Tu te plaindrois d'avoir l'âme trop dure,

Et maudirois ta face et ta nature :
Car le bonheur d'aimer en si bon lieu
Passe la gloire et le repos d'un Dieu.
Que penses-tu que le soleil est aise,
Lorsqu'un rayon de sa clarté la baise :
Lorsque Philis regarde son flambeau
D'un air joyeux, le jour en est plus beau ;
Et quand Philis luy fait mauvais visage,
Le jour est triste et chargé de nuage.
L'air glorieux de former ses souspirs,
Entre en sa bouche avecque des zéphirs,
Tous embausmez des roses de l'Aurore,
Et tous couverts des richesses de Flore.
Zéphir, doux vent, doux créateur des lys,
S'il te souvient encor de ta Philis,
Anime la, fay tant qu'elle revienne,
Pour te baiser, et me laisse la mienne.
Mais les discours qu'on nous a fait de toy,
En mon esprit n'ont jamais eu de foy :
Ton saint amour, tes fausses adventures,
Ne sont que vent et que vaines figures.
Mais il est vray que je suis bien atteint,
Et que mon mal ne sçauroit estre feint,
Que pleust aux Dieux, que le discours des Fables
Trouvast en moy ses effets véritables :
Et que le sort me voulust transformer
En quelque objet qui ne sçeut rien aimer,
Que je mourusse, et qu'il me fut possible
De devenir une chose insensible :
Un vent, une ombre, une fleur, un rocher,
Qu'aucun désir ne peut jamais toucher.
O vous amants, qui n'avez plus d'envie,
Esprits heureux, qui n'estes plus en vie,

Cà bas voyant vos maux en nos erreurs,
Vous trouvez bien plus douces vos faveurs..
Tristes forçats, qui remplissez ce gouffre,
Souffrez vous bien les peines que je souffre ?
Pasles sujets des éternelles nuits,
Estes vous bien aussi mort que je suis?
O mon fidèle et mon triste génie,
Quand tu verras ma trame desunie,
Et que mon âme ira toucher les bords
De la rivière où passent tous les morts,
Vole au désert où ma Philis demeure,
Dis luy qu'enfin le ciel veut que je meure
Que les rigueurs de son injuste sort
Causent enfin de me donner la mort.
Tu la verras peut-estre un peu touchée,
Et de ma mort aucunement faschée.
Va donc génie, il est temps de partir,
Car mon âme est tout preste de sortir.
Mais mon génie, arreste toy, je resve,
Cette douleur me donne un peu de tresve :
J'entends Philis, son visage me rit,
Le souvenir de ses yeux me guérit.
Comment mourir, reprenons donc courage,
Un teint plus vif remonte en mon visage,
Ma force esteinte est preste à s'animer,
Et tout mon sang vient à se rallumer,
Amour m'aime, je ne suis plus si blesme :
Car je sçay bien qu'encore elle verroit,
En mes regards, des traits qu'elle aimeroit.
Que si l'excez de ma douleur fatale
Rend quelquefois ce corps hideux et pasle,
Cela Philis devroit plus animer.
Ce beau désir qui le pousse à m'aimer.

Mon mal me rend ainsi desagréable,
Pour trop aimer je deviens non aimable :
Ton œil me rend ou plus laid ou plus beau,
Comme il m'approche ou tire lu lombeau.

Epigramme.

A une Bossue.

CEtte femme là porte, admirable aventure,
Sur le dos de naissance un pesant contrepoids :
C'est ainsi que je voy un secret de nature,
Afin que le cul aille et le corps à la fois.

Contre une Courtisane.

Ode.

ELle mesdit de moy vrayment,
Mais c'est à dire qu'elle m'aime,
Car je mesdis bien d'elle mesme,
Et si je l'aime extrêmement.
  Fort souvent nous sommes en pique,
Et souvent nous sommes en paix :
C'est nostre humeur fantastique,
Qui ne cessera jamais.
  Nous n'avons que des querelles,
Et des accords tous les jours,
Nos âmes sont immortelles,

Et aussi sont nos amours.
Elle m'appelle mesdisant
Je l'appelle fille de bien,
Si j'ay mesdit en le disant,
Il faut qu'elle ne vaille rien.
Je voudrois, ma belle brunette,
Voyant vostre sein rondelet,
Jouer dessus de l'espinette,
Et au dessous du flageolet.

Epigrammes.

Voyez un peu comme elle est fine,
De cacher son jeu sous la mine,
Et faire croire pour certain,
A sa mère qu'elle est pucelle :
C'est bien estre fine putain,
Que d'abuser sa maquerelle.

Deux Dames près d'une rivière
Parloient d'amour et de son jeu.
Il est bon, ce dit la première,
Mais le plaisir dure trop peu,
Et puis l'action ordinaire,
Est si sale après la façon.
Ma foy, respondit la dernière,
Court et vilain, mais il est bon.

Pour une Jeune Dame.

Satyre.

Belle, qui sans plaisir f..tez,
Prenant plaisir quand vous frottez
Vostre doigt contre vostre motte,
Laissez ce plaisir imparfait,
Et d'un V. aussi long qu'un trait,
Permettez moy que je la frotte.
Je suis un fort brave f..teur,
Qui va de courage et de cœur,
Ayant quelque belle Angélique :
Mais si le sujet n'est bien beau,
J'aime bien mieux contre un posteau
A mon aise bransler la pique.
Le plaisir d'amour est si doux,
Belle pourquoy ne f..tez vous?
On a bien foutu pour vous faire.
Pour moy je veux f..tre en tous lieux,
Deussay-je perdre les deux yeux,
Ayant un V. de quoy le faire.
Mesme je veux dedans l'enfer,
F..tre en despit de Lucifer,
De Pluton et de Proserpine,
Et les grands diabl' et les petits,
Pour assouvir mes appétits,
Qui foutimassent ma poitrine.

Epigramme.

D'un Con.

Petite fosse à l'entour barbelette,
D'un crespe d'or mollement blondissant,
Qui d'un corail en ton creux jaunissant,
Eslève en haut une neige mollette.

Sonnet.

O beau c. rebondi, pour qui je meurs d'envie,
Me remplissant d'ardeur seulement de penser,
Et dont le poil follet sçait un cœur enlasser,
Et retenir d'un Dieu la franchise asservie.
Beau c. dont la beauté tient mon âme ravie,
Qui les plus vieux chastrez pourroit faire dresser,
Et dont le beau rempart si plaisant à forcer,
Contraignant un beau V. à luy rendre la vie.
O puissance d'amour, ô désirable c.
Fructueux, bien gentil, désirable Hélicon,
Où du Luth et des vers la science demeure!
Beau c. je tiens un cœur lachement abattu,
Qui pour te f..tre un coup se mettra à toute heure
Au hasard de la mort, ou bien d'estre f..tu.

A Monsieur de Launay.

Satyre.

Que la présomption est une sotte chose,
Lorsqu'au cœur de la fille elle se void enclose,
Launay tu le verras, si tu veux escouter,
Tout ce que ma satyre te vient icy conter.
Tu connois bien Lucrèce, en qui nature mesme,
A mis tout ce qu'elle a de beau et de suprême,
De galant, de parfait, d'excellent, et de beau.
Tu sçais bien que son œil est un luisant flambeau,
Que son front est un marbre, et sa bouche le siege
Des délices d'amour, que son sein est le piege,
Qui attrappe les cœurs : et bref que sa beauté
Est un jardin parfait en toute nouveauté,
Simon que son cœur est présomptueux en sorte,
Qu'elle avoit à l'amour tousjours fermé sa porte.
Tesmoin en soit Alcippe, auquel par un refus
Elle a rendu le cœur, l'œil et l'esprit confus.
Launay tu le connois, et tu sçais que son âme
Ne respiroit rien tant que d'aimer cette Dame.
L'adorer, la chérir, pour elle respirer,
Baiser ses gants crasseux, ses crachats reverer,
Paranympher ses pets par une simagrée,
L'appeler ses boyaux et la tarte sucrée,
Et faire jusques-là que pour rendre vaincu
Son cœur, comme je croy luy eust baisé le cu.
Et si pour tout cela cette fille revesche
Le mesprise, le fuit, et plus souvent empesche
Seulement de la voir, comme jugeant ses yeux
Dignes d'estre chéris seulement par les Dieux,

Maudissant sa fortune, et blasphemant le jour,
Que pour cette superbe il fut espris d'amour.
Il me souvient à moy que d'une aprèsdinée,
Où je vis cet amant la face ayant tournée
Vers son ingrate Dame. adjurer ses beaux yeux,
Son front, son poil, son sein, luy estre gracieux,
Conjurer ses tetons, qu'il appeloit deux mondes,
Leurs petits tremblemens, qu'il appeloit des ondes,
Attester le corail, qui flamboit rougissant
Sur le bord de sa bouche en œillet fleurissant :
Mais tout cela n'est rien, plustost cette coquette,
Sans prendre garde à luy, faisoit venir Paquette,
Et d'un œil dédaigneux luy disoit, allez-là,
Dites tost à Louys qu'il despeche cela :
C'est grand cas, ces gens-cy ne feront rien qu'à force :
Monsieur c'est perdre temps, il ne faut tant d'amorce,
Disoit-elle, adressant sa parole en courroux
A son pauvre amoureux, qui estoit à genoux
Comme un grand criminel, qu'une juste sentence
Envoye par son crime au haut d'une potence.
Ne vous ay-je pas dit que vous ne gagnez rien,
Et que pour tant m'aimer vous n'aurez aucun bien.
N'est-ce donc pas assez pour esconduire un homme?
Faut-il par un sergent qu'on vous cite et vous somme?
Allez pauvre transi, pour ma beauté dompter
Il faut qu'un serviteur puisse plus mériter
Auprès de ma personne, pour avoir ce mérite,
Ne voulant d'un amant encore faire éslite.
Sus donc, retirez vous, vous y perdez vos pas,
Comme dit la chanson, galand vous n'aurez pas
Ce que vous prétendez : à ce mot on voit l'âme
D'Alcippe panteler, qui aussitost se pasme
Aux pieds de sa maistresse, et sans le secourir

Elle s'enfuit de là, pour le faire mourir.
Voilà le traitement d'une superbe fille,
Qui puisse mériter quelque chose d'utile,
Comme sont ces beautez : ce qui fait à l'extrème,
Qu'Alcippe négligea l'amour, et son teint blesme
Reprit son premier lustre, et fit par le desdain
Qu'il laissa sa Lucrèce et s'esloigna soudain,
Détesta sa rigueur, son humeur trop sévère,
Et enfin la jugea de son but trop contraire.
Depuis cette superbe eut plusieurs amoureux,
Les traitant tous de mesme et d'un œil rigoureux.
Renvoyant un chacun jusques sur leur grand père,
Sans qu'aucun vist jamais la fortune prospère
Estre de son costé : mais Lucrèce à la fin
Sentit que son humeur empeschoit que la fin,
Qu'une fille tousjours porte en son sein enclose,
De gouster à plaisir de cette douce chose,
Qui fait enfler le ventre et fait cracher des os,
S'appaisant à la fin et luy donnant repos,
Adoucist son orgueil, et eust esté bien aise
Pour lors qu'un serviteur eust allenty sa braise,
Et montant dessus elle eust saoullé son désir,
Croyant qu'en ce faisant elle auroit du plaisir.
Mais alors qu'elle veut sous les loix d'amour vivre,
Aucun ne l'aime plus, et nul ne la veut suivre,
Pour estre un peu trop vieille : ô juste chastiment
D'un cœur présomptueux, qui enfin se dément,
S'attriste, se lamente, est superbe et trop fière,
Se donne des tourments le tout par sa misère.
Voila donc en secret Lucrèce, qui aux pleurs
Accuse sa fortune et conte ses malheurs
Aux murs exanimez d'une chambre secrette,
Où tous les jours pleurant ses ans passez regrette :

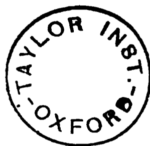
Ce qui fit que hasard, comme un soir je passois
Près une chambre obscure, où là je ne pensois,
Aucun y estre lors, j'ouys cette Lucrèce,
Qui pleine de sanglots, de pleurs, et de tristesse,
Souspiroit son malheur, et racontoit ses maux,
Faisoit une complainte, et proferoit ces mots :
O malheureux orgueil, ô fille malheureuse,
Tu es donc maintenant devenue amoureuse,
Après que contre amour tu as fait un délit,
Qui fait que tu es seule à présent en ton lit.
Hélas, quelle vergogne à moy qui estois belle,
Que je sois en tout temps une fille pucelle,
Qui lassant bien le corps, mais ne le saoullant pas
Des plaisirs amoureux, qu'on aime en ses esbats,
Je devrois maintenant avoir devant ma face
De deux ou trois enfans la légitime race,
Au lieu d'un pucelage à demy suranné.
Dedans un ventre enclos à demy basanné
Pucelage, c'est luy qui me fait tant la guerre,
Qui me brusle le cœur, mes appétits desserre
Afin de l'eslargir et mettre hors de prison,
Me preschant si souvent qu'il en est la saison.
O bon Dieu, que feray-je à la cruelle rage
De l'amour, qui mes flancs et mon âme saccage,
Consomme mes poulmons, et jusques dans mes os
Furette, pour troubler et ravir mon repos :
Et au partir de là je ne voy plus personne,
Qui me fasse l'amour, m'appelle sa Bellonne,
Son cœur, sa vie, son tout, et ce que tant de fois
Alcippe me disoit rangé dessous mes loix.
Las, hélas, qu'à présent je fais bien pénitence
Du mal qu'il enduroit, et que de sa constance
Je souffre bien la peine : aussi dit on, souvent

Ce qu'on fait à autruy, qu'on le va recevant;
Ou soit tost, ou soit tard. Hélas! miséricorde,
Pour mon mal apaiser qu'on me donne une corde
Qui purge mes forfaits. Hélas, ô feu cuisant,
Et qui dedans mes nerfs allez vous infusant.
Hélas! quel pardon, ha, bon Dieu, que je pétille
De rage, pour avoir encor le nom de fille,
Qui cause tout mon mal, auquel remédiant,
Iray-je de quelqu'un la faveur mendiant?
Mais quoy, chacun me fuit comme une vieille rosse,
Et dit que je suis bonne à mettre à un carrosse.
Hé, doncque quel remède? il me faut au bordeau
Donner à bon marché, et non vendre ma peau :
Il me convient chercher les meilleures pratiques
De celles qui de culs garniront leurs boutiques;
Ou bien si de tel gain mon cœur est enrichy,
Il me faudroit sousmettre à un *gaudemichi*,
Qui durant toute nuit couché près de ma hanche,
Pourra me contenter le prenant par le manche :
Et puis me séringuant ce qu'il aura de lait,
J'auray quelque plaisir de ce beau flageolet.
Mais ce n'est qu'une feinte à l'ardeur de ma flamme,
Et la feinte jamais ne contente une femme
Qui se sent amoureuse. Il me faut donc aller
Au milieu d'un bordel, et puis là me saouller
A plaisir, à gogo. Hélas! quelle parole,
Je suis tout hors de moy, sans doute je suis folle.
Non, non, ce qui me peut à présent secourir,
C'est que pour mon forfait il me convient mourir.
A ces mots achevez elle tomba pasmée,
Ce qui me fit courir, et d'ardeur enflammée
La prendre par le corps, et la porter en bas,
Je pensois que son âme deust aller au trespas :

Elle revient soudain, et d'une veue hagarde
Souspirant un grand coup en pitié me regarde :
Ce que considérant je commence à parler,
Et voulus à son mal Lucrèce consoler :
Ce que je fis bientost; et d'une telle sorte,
Qu'elle n'eust désiré par après estre morte.
Voilà Launay comment un cœur présomptueux,
Est chastié d'amour, qui le rend malheureux.

Le lit de la belle Courtisane Philis.

Un amant estant à la Cour,
Rencontra sa maistresse un jour,
Couchée sur un lit à terre;
Sans retarder il vous la serre,
Et de si près il l'approcha,
Qu'amoureusement l'embrocha.
Elle voyant si belle feste,
Remue et de cul et de teste,
Pour tascher à désarçonner
Celuy qui la veut enconner,
Et qui prétend la cheminée
Rendre de tout point ramonnée.
Nonobstant ce, tout son effort
Est vain, car elle sent plus fort
Un gros chose roide qui entre
Au trou qu'elle a dessous le ventre :
Tant plus qu'elle veut s'efforcer
De l'oster et de le chasser.
Enfin ne trouvant nul remède
A la violence elle cède,



Et vient mesme à se repentir,
Quand elle commence à sentir
Un chatouillement qui arrive
La fonction générative,
Et qui excite tellement
Tous les vaisseaux du sentiment,
Que son âme presque sur l'heure
Fust preste à changer de demeure,
Et dedans les cieux s'envoler,
Alors qu'elle sentit couler
Une liqueur ambrosienne,
Ambrosienne et nectarienne,
Qui s'espancha par les tuyaux
De la matrice à sept canaux.
Ayant ainsi par violence
Nostre amoureux couru la lance,
Deux ou trois coups sans deslacher,
Son membre se vint à lascher,
Au grand ennuy plein de tristesse
Qu'endura jamais sa maistresse :
Qui le pria de revenir
La brimballer à l'advenir,
Et luy faire tant qu'elle osasse
Luy dire qu'elle seroit lasse.
Nostre amant comme Simonnet,
Joyeux lui oste son bonnet,
Et luy promet en asseurance
De contenter son espérance.
Depuis cet amant trop heureux,
Songeant à son heur amoureux,
Qui son cœur d'allégresse allume,
Mit bienstost la main à la plume,
Escrivant les beautez du lit

Où se fit l'amoureux conflit,
Et où plein d'amoureuse flamme
S'apaisa l'ardeur de son âme.
O beau lit! cria-t-il alors,
Que tu es plein de doux trésors,
Dessous ta simplette courtine,
Qui n'est point de toile argentine,
Ny d'un drap d'or ny de velous,
Ouvragé dessus et dessous
De reluisantes broderies,
Ny enrichy de pierreries:
Voire mesme que tu ne sois,
Comme sont les beaux lits de roys,
Mesme qu'un Empereur de Rome,
Sur toy ne jouisse de somme,
Si est-ce pourtant littelet,
Lit non mollet, mais doucelet,
Puisque dans toy tant de délices,
Et d'amoureuses blandices,
J'ay pendant l'amoureux déduit,
A gré cueilly toute la nuit;
Puisque moy seul et ma Pelonne,
Qu'un semblable amour espoinçonne,
Avons cueilly toute la nuit
De notre amour le plus doux fruit,
Quand humant d'une bouche gloute
Le doux nectar qu'Amour dégoutte,
Entre les aises nous fondions,
Quand tous pasmez nous confondions
Nos deux âmes de nous fuyantes,
Et dans nos bouches savourantes,
Aux douceurs qui lors dedans nous
Distilloient un plaisir si doux:

Puis lorsqu'avec ma cytherée
Entre mes deux bras enserrée,
Je faisois en cent mille tours
Plusieurs essais de nos amours,
Ores mettant la cuisse mienne
Sur la sienne, et ores la sienne
Sur la mienne aussi remettant,
Je m'en allois la picotant,
Osant bien quelquefois la mordre,
Et puis en m'esbattant retordre
Ses bras qui vouloient m'empescher
De la baiser et l'approcher.
Enfin, lit tesmoin de mes aises,
Lit tesmoin de mes chaudes braises,
Lit qui m'as veu six ou sept coups
Dessus Madame, elle dessous,
O lit, qui pour toute structure
N'as qu'un courtier et couverture,
Sur un plancher accommodé
Sans piliers ni rideau brodé,
Ayant seulement pour parterre
Le plastre froid ou bien la terre;
Et néantmoins ô lit heureux,
Lit sans pareil des amoureux,
Tu es le camp qu'à tour de fesses,
Qu'à tours de culs et de souplesses,
Nous avons combattu la nuit,
Dedans la lice du déduit,
Où les femmes ont l'advantage,
Tant en force comme en courage.
Ainsi doncques ô lit heureux
Sois-tu le lit des amoureux,
Afin qu'on voye tes louanges

Voler par les pays estranges :
Sois tu tousjours mon littelet,
Lit non mollet, mais doucelet,
Combattant encontre Madame.
Lit fais que je perde mon âme,
Comme un soldat adventureux
Sorty du camp des amoureux :
Mais qu'aussi en perdant sa gloire
Vaincu qu'elle aye la victoire,
Ayant chacune nuit dix fois
Dans sa bague enfilé mon bois.

Epigramme.

De Jeanne.

Devinez comme Jeanne rend
Son c. ores estroit, ores grand,
Et par quelle ruse et fallace
Elle l'accommode à tout catze.
Cette garce ayant entendu,
Que son c. estoit trop fendu,
Voire tant que le plus grand membre
N'y monstre non plus qu'en sa chambre,
Et qu'il y alloit à tastons,
Elle y attacha des boutons,
Au costé dextre, et puis fit mettre
Des boutonnières au senestre.
Tellement que quand il luy plaist,
Elle l'augmente et le decroist.
Ainsi Jeanne pour toute sorte
De membre viril un c. porte.

Sonnet.

Si j'aime jamais rien que le ciel me punisse,
Si j'aime rien que vous que je puisse meurir,
Si jamais j'ay voué à autre mon service,
Que jamais de mon mal je ne puisse guérir.
Non, vous estes mon cœur, vous estes mon désir :
Donc ne permettez plus qu'en peine je languisse,
A l'endroit d'un agneau la rigueur est un vice.
Voulez-vous que je sois tousjours ainsi martyr?
Mes yeux ne sont plus yeux, mais plustost des rivières,
Qui servent mille pleurs esblouys des lumières,
Qui luisent en vos yeux, mon soleil gracieux.
Je semble à Phaëton, je veux trop entreprendre ;
Il est vray qu'il vouloit demeurer dans les cieux,
Et moy je ne veux rien que monter pour descendre.

Epigramme.

Pour m'opposer à vos rigueurs
Je n'ay point de remède ;
Mais pour amoindrir nos ardeurs,
Quand on a le v. roide,
Il n'y a à mon jugement
Que de le faire vistement.

Pour une jeune Dame.

Sonnet.

Le pigeon f..t la colombelle,
Le coq f..t la poule souvent,
Et le moineau moins continent
F..t et ref..t la passerelle.
Cette mignarde tourterelle,
A f..tre a du contentement,
Le cheval f..te la jument,
Le taureau la genisse appelle ;
Il n'est animal montagnard
Tygre, grison, ny léopard,
Lyon, ny dragon qu'il ne f..te.
Pourquoy avons nous des couillons,
Sinon pour f..tre, compagnons,
Suivant de nos pères la route.

Epigramme.

A Nicole.

Quand vous venez me voir dedans ma chambre,
Ce n'est point pour me donner confort,
Pour m'enrichir ou prolonger ma mort,
Mais pour vuider et ma bourse et mon membre.

Enigme.

ENvironné de la custode,
Et après avoir prié Dieu,
Velu sur velu j'accommode,
Et mets le plus vif au milieu.

Autre, où une Dame parle.

GRos enflé, rouge je le pris,
Et le fis entrer dans le centre
De mon estomac et mon ventre,
Pour me résjouir mes esprits.
Il morguoit de creste et de teste
Ceux qui avoient eu la conqueste
De ta printanière beauté;
Quoy, disoit-il, ta cruauté,
Voudroit-elle bien faite conte
De cette mine, qui surmonte
Celle de tous ces financiers,
Et de ces muguets plaidassiers,
Qui disent en paroles feintes,
De vouloir donner mille atteintes,
A ce qu'à moy seul estoit deu.
Quoy! le vœu que je t'ay rendu
Se verra-il comme frivole?
Quoy! mon éloquente parole,
Mes cheveux frisez, et ma voix
Qui rendoit sensible les bois,

Mes yeux mignards et mon visage,
Que chacun tous les jours engage
A m'aimer et à me chérir,
Et à tous de moy s'enquérir?
Quoy! à la fin toutes les graces,
Qui en moy occupent leurs places,
Causeront-elles ma douleur?
Quoy! donc enfin cette valeur,
Qui me fait renommer aux armes,
Ne le domptera par ses charmes?
Elle qui a par tant de fois
Mis les Espagnols aux abois;
Et qui a pris autant de villes,
Comme un manant abat de quilles,
Lorsqu'on le voit dans son hameau
Y jouer dessous un ormeau.
Quoy! redoutes tu quelque chose?
Il n'y a personne qui ose
Prétendre à te faire un affront;
Car je luy peindrois sur le front
Le repentir et la mort blesme,
Pour s'attaquer à ce que j'aime.
Mon trognon, ils sont tous vaincus:
Ne songez donc qu'à mes escus,
Que j'ay serré à milliasse,
Dedans le fonds de ma paillasse.
Mon cher amour, asseure toy,
Que je veux vivre sous ta loy,
Et t'aimer comme fait un moine
La soupe, son vray patrimoine:
Voilà, Margot, les beaux discours,
Qui t'ont fait quitter nos amours,
Et courre après une espérance,

D'attraper beaucoup de finance,
Que tu trouves vaine à la fin,
Car ton courtisan par la fin
Depuis six mois qu'il te gouverne,
N'envoye point à la taverne,
Encore moins au rotisseur :
Partant tu dis que je sois seur,
Qu'en ce monde plus déplorable,
Plus malheureuse et misérable
Que toy fille n'a oncq esté.
Et qui t'y a précipité,
Sinon ton humeur si lubrique ?
Je ne puis que je ne me pique,
D'avoir esté tant mèsprisé
Pour un soldat desvalisé :
Et maintenant que je revoye
Que me pries que je t'envoye
Dequoy ton estat remonter,
Par l'amour qui m'a peu dompter :
Tu m'en conjures par la gloire
D'avoir esté en ma mémoire.
Margot, je le confesse bien,
Que jadis t'ay voulu de bien,
Mais maintenant la connoissance,
Que j'ay de ton peu de constance,
De ta chaude lubricité,
Ou plustost impudicitè,
Qui te donne partout un blasme,
Fait que tu n'es plus en mon âme.
Et joint que ton ventre s'enflant,
Te monstre grosse d'un enfant;
Prends en bon gré cette fortune,
Et désormais ne m'importune.

Tu sçais celuy qui te l'a fait.
Cherche le bien de ton forfait :
Souffre tristement repentante,
Que tu sois fille pénitente.

Sonnet.

Quoy ! faut-il que la fantaisie
De son mary, qui est jaloux,
Sacrifie à sa jalousie
Les plaisirs entre nous si doux ?
Quoy ! ton âme est doncques saisie
De peur, au bruit de son courroux ?
Va, va, mon cœur, ne te soucie,
Il n'est pas plus diable que nous.
Mais sçais-tu pas en cette affaire,
Maintenant ce qu'il te faut faire,
Pour le bien payer tout d'un coup.
C'est qu'en eschangeant son langage,
Tu luy apprennes le ramage,
Que tient au printemps le coucou.

Epigramme.

Belle tu me dis à tous coups,
Que ton mary estant jaloux
D'injure et propos te gourmande.
Va, ne songe à cet animal,
Puisque frénétique en son mal,
A saint Mathurin doit offrande.

Contre un Hobereau cocu et Gentilhomme à la fourche.

Quoy ! cet hobereau fougueux,
Ce gentillastre ombrageux,
Tenant sa femme à l'attache,
Pensoit-il doncques éviter
Qu'on ne luy voye point porter
D'Actéon le brave pennache.
Croyoit-il que par sa raison,
Tenant sa femme à la maison,
Il n'y avoit point des escornes ?
Ah ! mon Dieu, qu'il est esventé,
Car c'est ainsi qu'il est planté
L'arbre qui porte ainsi des cornes.
Puis ne sçait on que l'amour,
Fausse la plus forte tour,
Pour ensuivre la nature,
Et que si on tient la clef,
D'un lieu pour nostre meschef,
La femme en a la serrure.
Qu'il est un plaisant falot,
Mais plustost un maistre sot,
De croire qu'en faisant du pire
A sa femme, elle n'eust osé,
Et ne se fust point proposé
En l'encornant de luy se rire.
De luy, qui de noble estoc
Est comparu vaillant au choc,
En des grenouillières batailles ;
De luy, qui homme de cour

N'eust pensé se voir un jour
Voyager en Cornouailles.
  Mais il se trompe en effet,
Puisque cela qu'en a fait
Sa femme est selon justice,
Qui démonstre en cet endroit,
Qu'elle aime tousjours le droit,
Punissant ainsi son vice.
  Donc ô courtisan botté,
Courtisan tousjours crotté,
Ne monte point en furie;
Mais ton cerveau soulageant
Songe que beaucoup de gens,
Ont part à ta confrairie.
  Soulage aussi ton effroy,
Et méditant à part toy,
Souhaite autant de finance,
Qu'à Paris sont de cocus,
Et tu auras plus d'escus
Qu'aucun Banquier de la France.

De Dénison.

Sonnet.

En fouillant dans le sein de Dénison peu caute,
Me repoussant disoit, laissez moy en repos.
Un chien luy dis-je alors n'abandonne son os,
Et sur cela soudain je luy levay la cotte.
  Ah! bon Dieu, qu'aperçoy-je? une follatre motte,
Un donjon reparé, las! qui tenoit enclos

Les délices d'amour : quoy ! serois-je forclos,
Dis-je demy ravy, de courir à la poste.
Elle qui haletoit, me nommoit importun ;
Et me disoit, Claudin, ce ne sera tout un,
Si plus ne me fouiller ores tu ne t'arreste.
Ah ! bon Dieu, las ! si j'entre ? ha ! Claudin, que fais-tu ?
Courage, luy criay-je, aye force et vertu ;
Et enfin tu verras qu'il n'est si douce feste.

De Combaut et de sa femme.

Combaut, ta femme est si jolie,
Et de tant de graces remplie,
Que si le puissant Jupiter
M'en avoit donné trois de mesme,
J'en donnerois deux à l'Enfer,
Afin qu'il m'ostast la troisiesme.

Epigrammes.

Je ne feray jamais caresse
A belle ny laide maistresse,
Car la première par desdain
De ses faveurs nous fait largesse ;
Et la seconde trop soudain
S'abandonnant lève la fesse.

A Novelle.

Novelle, à toy je suis contraire,
Et si jamais ne ferons bien,
La cause est que tu le veux faire
Pour de l'argent, et moy pour rien.

A Lisette.

Lisette jure asseurement,
Qu'autre part point ne s'abandonne,
Qu'à ses amis fidellement.
Je le croy : car elle est si bonne,
Je m'en rapporte à son serment,
Qu'au monde elle ne hait personne.

De Lays.

En tout c'est univers il n'y a rien qui soit
Plus juste que Lays, car elle aime le droit.

L'importunité à une Damoiselle.

Satyre.

J'allois un de ces jours en guise d'un cadet,
Quoique je sois l'aisné, sur un petit bidet,

Lequel ne pesant pas un double Riffedale,
Ne ressembloit Bayard, Ragot, ny Bucéphale :
Ains moins outrecuidé qu'un coursier, qu'un genet,
S'appeloit en un mot martyre de Guivet.
Cheval qui mesprisoit caveçons et gourmettes,
Et ne para jamais repolons ny courbettes,
Cassé cent fois du bast, qui ne craint l'esperon
Non plus qu'un dementy : tout ainsi qu'un larron,
Qui désja dès mille ans n'a point d'autre espérance,
Après cent coups de fouet, sinon en la potence.
Ainsi, las ! ce bidet n'a point d'autre confort,
Et tant il est martyre, il voudroit estre mort,
Son cuir maroquiné jeté à la voirie ;
Car son maistre qui est une juste furie,
Ne considère pas que c'est un cheval doux,
Débonnaire et benin, qui mesprise les coups,
Qui va pédétentim, et qui est si peu traistre,
Qu'il renverse devant que renverser son maistre :
Qu'il est poussif, hargneux, malandreux, farcineux,
Qu'il voudroit volontiers, d'autant qu'il est goutteux,
Se retirer de cour, et paisible en l'estable
Au monde renoncer, à la chair, et au diable.
J'allois doncques faisant à part-moy discourant
Sur ce petit bidet le Chevalier errant,
Quand passant par la rue, au devant d'une porte,
Où l'amour sans bidet sur le cœur me transporte :
Ne désirant rien tant que de voir les beaux yeux
D'une belle, qui est le miracle des cieux,
L'abrégé des beautez, et le plus cher couvrage
Que nature aye fait en terme d'un visage.
J'appelle un gros valet et luy dis, mon fidel,
Dy-moy, Madamoiselle, est-elle à son hostel ?
Ce grossier me respond, sans je vay voir me dire,

Monsieur, entrez dedans : et moy qui ne désire
Rien que d'entrer dedans, pour avoir ce bonheur
De pouvoir adorer ce miracle d'honneur,
Ce phœnix des beautez, des belles la plus belle,
J'entre tout aussi-tost : A vous Madamoiselle
Et vostre compagnie; et en cet entregent
Tout le monde se lève, et réciproquement
L'on me rend mon bonjour, avec ma révérence.
Hé bien, comment, luy dis-je, en effet quand j'y pense,
Il y a dix mille ans que je n'eus cet honneur
De te baiser les mains, je suis ton serviteur,
Et tout entier mon cœur, je te prie de le croire :
Par ma foy je ne peux ores manger ny boire,
Tant je suis enyvré d'une telle beauté.
Ma belle, baise moy, hé que de cruauté!
Quand l'on parle d'amour vous faites tant la fine,
L'on ne s'ose frotter contre vostre estamine.
Hé quoy, vous me morguez? il n'y a pas de quoy
Repart cette cruelle, il est vray par ma foy
Vous me desobligez, je n'en suis pas à l'aise,
Vous me desobligez, vous me gastez ma fraise,
Vous n'y avez rien mis, hé, que cherchez-vous là?
Voyez, je ne prends point de plaisir à celà :
A un autre qu'à moy il faut faire un tel conte,
Je suis toute deffaite. Ha ! ma foy c'est grand' honte.
Et moy fasché de voir ses beaux yeux en courroux,
Qui ne furent jamais que gracieux et doux,
Qui portent la douceur, la majesté, la grâce,
Comme en leur paradis sur les traits de sa face,
J'en demeuray fasché, et avec un sambieu
Presque je repartis, hé bien, adieu, adieu.
Je ne leur eusse peu davantage complaire,
Car vous devez sçavoir, pour entendre l'affaire,

Que c'estoit son plaisir et son ambition,
Que je sorte de là : car la collation
Estoit appareillée avec cérémonie,
Maugreant mon entrée, et cherchant ma sortie :
Or elles désiroient de bien fripper les plats,
Et pensant que j'estois friand comme les chats,
Qui dans un tourne-main grippent tout sur la table,
Me souhaitoient alors à tous les mille diables,
Que ce que j'estois maigre estoit d'estre affamé,
Que n'ayant rien de gras au museau que le nez,
D'un si grand appétit je pourrois en repaistre
Que je les mangerois défaillant leur menestre.
Que jamais sur le dos je n'eus un bon pourpoint,
Que j'estois sans avoine et mon bidet sans foin,
Bref que j'estois si glout, qu'en meilleure cuisine
Je ferois dans trois jours crier à la famine,
Ainsi on souhaitoit bien loin de ce festin,
Ce ventre de levrier, et la dent du mastin.
Et moy qui ne pensois aux mines, fines mines,
Et qui cherchois plustost cousines que cuisines,
Qui estois alteré d'amour et non de vin,
Ne pensant nullement à ce pompeux festin,
Je croyois fermement, ne les voyant rien dire,
Que j'estois importun ne les faisant pas rire,
Que peut-estre j'estois d'un trop maigre entretien,
Que pour les résjouir je ne leur disois rien.
On conte là dessus, je parle autant que quatre,
Je leur sonne des vers, je fay de mon folastre,
Je donne des brocards, je m'appelle coquin,
Je leur fay les doux yeux, je fay le Harlequin,
Je dis le petit mot, en terre je me vautre,
Je veux jouer pour l'une, et parier tout l'autre :
Mais tout cela et rien c'estoit presque tout un :

Je n'estois à la fin qu'un fascheux importun.
Et rien en ce temps-là ne servoient ces merveilles,
Car le ventre affamé, dit-on, n'a point d'oreilles;
Et je ne pouvois mieux ces Dames résjouir
Qu'avec *bona dies* brusquement m'enfuir.
Mais Dieu, qui vouloit lors qu'il fissent pénitence
Des péchez véniels qu'ils avoient fait aux danses,
Vouloit comme ennemy tout contraire à leur bien.
Que je fusse importun et que n'en sceusse rien.
Tantost elle me dit, pour de moy se déffaire,
Monsieur, n'avez vous point au monde quelque affaire,
Monsieur, rien ne doit estre aujourd'huy négligé.
Ma belle, luy disois-je, vous me desobligez,
L'affaire le plus grand que je cherche en ma vie,
C'est de ne point quitter si noble compagnie.
Puis elle répliquoit, laissez-vous tant de jours
Couler sans visiter le lieu de vos amours?
Vous sçavez que l'oubly s'engendre de l'absence.
Je pare à ce coup-là, disant, vostre présence
M'est si chère, mon cœur, que rien sinon la mort
Ne m'en peut séparer, tant je vous aime fort.
Que je vous quitte? ha Dieu, le regret est extrême,
D'esloigner tant soit peu le sujet que l'on aime.
Elle de désespoir ne sceut que repartir,
Car ne me voyant faire aucun vœu de sortir,
Elle s'imaginoit, la pauvre Damoiselle,
Qu'encore après la mort je serois avec elle.
Cependant il sembloit que l'heure se passoit
De la collation que l'on luy apprestoit!
Des cartes et du jeu ja desjà Marguerite
Me souhaitoit bien loin, songeant à la marmite.
Natoire, qui de ris vouloit chausser ses flancs
Pour caroller plus droit, eust bien donné six blancs

Pour me bannir de là, et la belle Tiennette
Eust voulu jà cent fois voir la vaisselle nette :
Mais comme la déffaitte est un pénible accez,
L'on ne sçavoit comment définir le procez :
Car de me dire adieu, il n'estoit pas honneste ;
De me prier aussi que je sois de la feste,
On pensoit que jamais je ne dirois que non,
Et puis avecques moy j'avois un compagnon,
Un vray angoulevent, un fossepinte en gueule,
Qui du plus grand moulin digéreroit la meule,
Qui n'est point délicat et n'a accoustumé
Vivre de cler de gru, collis et consommé,
Furieux à la table, et sans miséricorde,
Qui dévale le vin dans son ventre sans corde :
Ce fut encore là un des sujets pourquoy
L'on ne nous pria point vouloir mouiller le doigt.
Car ces Dames, qui sont molles et délicates,
Des lyons rugissans craignoient alors les pattes :
Elle parloit désjà pour me faire enfiler,
De desloger à vespres; aussitost sans parler,
Je la prens sous le bras : mais sans cérémonie,
Belle je vous feray, s'il vous plaist, compagnie,
On ne dira jamais que je manque au devoir.
Elle pensa mourir alors de désespoir,
Car se représentant vaine son entreprise,
Elle s'imaginoit, s'il s'en vient à l'église,
Tousjours il reviendra au logis avec toy,
Puis pendant tel séjour l'on pourroit bien sans moy
Jouer de la machoire, et défrischer la terre.
Si bien que la Cloris, fine comme une martre,
Se résolut d'user d'une autre invention.
Hélas ! combien de fois de pure affection
Prioit elle son Dieu, de la vouloir deffaire

De ce sot, qui estoit à son dessein contraire.
Mon Dieu, si tu m'acquiers ores la liberté,
Je te voue à jamais pure virginité,
Ne laissant point venir le chat à mon fromage,
Que sous le sauf conduit d'un loyal mariage.
Mon Dieu, si tu me fais quitte de ce poltron,
Je te promets de mettre un double dans le tronc :
Je jeusneray trois jours, si d'entre nous tu l'oste,
La veille de Noel, de Pasque et Pentecoste :
Et je promets te faire, ô Seigneur, bon et beau
La veille des trois Rois, le Roy de mon gasteau.
Si bien que le Seigneur promptement délibere
D'exaucer son dessein et sa sainte prière :
Je ne sçay si c'estoit quelque divin esprit,
Qui entra dans la chambre, et brusquement luy dit,
Madamoiselle, orsus, le messager désire
De partir promptement, voulez vous pas rescrire ?
Il faut qu'il aille encor à quatre lieues d'icy.
Ah ! je n'en ay qu'assez, dit-elle, de soucy :
Mais de grâce, Monsieur, le voudriez-vous permettre,
De faire s'il vous plaist, responce à cette lettre.
Permettre. respondis-je ? Ah ! n'usez de ce mot,
Vous pouvez tout, mon cœur, je m'en iray plustost,
Si vous ne me prenez pour vostre secrétaire.
Non, dit-elle, Monsieur, c'est un secret affaire :
Grand mercy, je craindrois vous donner trop d'ennuy :
Puis il faut travailler d'icy jusqu'à minuit.
Alors je commençay un peu me prendre garde
Que j'estois importun, et comme elle entrelarde
D'un cageolant discours, mille divers propos,
Je creus que je troublois, mais trop tard, son repos.
Et comme je voyois des traits de comédie,
Je connus à l'instant toute sa maladie :

Et moy qui tout pour l'or de l'Inde et du Péru,
Ne suis point si cruel, lourdaut et malotru,
Que de vouloir donner aucune fascherie
A celle qui sur moy a toute Seigneurie,
Baisant bien humblement les mains à tout chacun,
Je cessay par l'adieu d'estre plus importun,
Extrêmement fasché d'avoir fait cette offence.
Mais après tout cela, mes amis, je ne pense,
Que tel pendant le jour fait à sa Dame ennuy,
Qui pourroit luy donner mille plaisirs de nuit.

Epigramme.

Mardy-gras au rouge nez,
Aux beaux yeux enluminez,
A la gorge jamais lasse,
D'avaler salmigondis,
Que Dieu te fasse la grace,
De te mettre en Paradis.

Stances.

L'infidélité me desplaist,
Et mon amour juge qu'elle est
Le plus noir crime de la terre,
Lorsque les Dieux firent venir
Les premiers esclats du tonnerre,
Ce ne fut que pour la punir.

La Déesse qui fait aimer,
Des flots de l'inconstante mer
Sortir à la clarté du monde :
O Vénus si ton doux flambeau
Fust venu d'ailleurs que de l'onde,
Sans doute il eust esté plus beau.
Ce qu'un hyver a fait mourir,
Un printemps le fait refleurir,
Le destin change toute chose :
Mon amitié tant seulement,
Vos beautez et vos belles roses,
Dureront éternellement.

Epigramme.

Femmes, qui craignez que le vent
Vous fasse grossir le corsage,
Faites vous boucher le devant,
De peur qu'il n'y trouve passage.

Sonnet.

Contre les Sodomites.

Sodomites, enragez ennemis de nature,
Et vous universels qui çà et là f..tez,
Et vous qui d'un seul C. doucement surmontez,
Ne bruslez du soucy que d'une créature.
Ruffiens, et vous tous qui f...tez avec cure,

Et qui par les bordeaux desbauchez fréquentez,
Et vous autres encor, qui tant vous repentez,
D'avoir jamais f..tu, que vostre V. endure.
Laissez-la seurement et librement passer,
Entre f..tre et dormir extroquer, repasser,
Cette jeune beauté, admirable, héroïque :
Le faisant vous ferez œuvre de grand devoir,
Et si pouvez encor récompense en avoir,
Car vous obligerez une chose publique.

Epigrammes.

D'un impuissant.

Un gros Abbé se laissoit en sa couche
Taster le V. aux mains d'une Nonnain,
Mais son engin demeuroit sous sa main
Sans se mouvoir, tout ainsi qu'une souche :
Cette Nonnain qui n'avoit point de tresve,
Voyant son V. demeurer ainsi plat,
Luy dit Monsieur, dites *Magnificat*,
Quand on le dit tout le monde se lève.

Pour un Astrologue cocu.

Tu regard' Astrologue aux astres ordonnées,
Et par elles prédis à tous les destinées,
Par elles tu connois les travaux à venir,
Ausquels on ne peut point jamais contrevenir,

Mais de ce que ta femme à plusieurs est commune,
Par elles tu n'en peux connoistre chose aucune,
Saturne est trop lointain, aveugle est en après,
Le blanc d'entre le noir ne discernant de près,
Mercure est empesché auprès de son amie,
Et la Lune s'escarte au beau mont de Lacmie,
Le luysant Apollon s'adonne à ses amours,
Ayant les yeux honteux la Vierge fait son cours,
D'autres autre affaire ont, Mars sa Vénus regarde,
Vénus, Mars, Jupiter, à l'Europe prend garde,
Ainsi tu ne peux donc ta femme apercevoir,
Quand son amy l'embrasse, et moins tes cornes voir.

D'un jeune et habile Chirurgien qui estoit Amoureux.

Que j'aime dans mon lit voir ma belle maistresse,
Que j'aime à me pasmer en ses embrassements,
Recevoir nud à nud plus de mille caresses
Sur le poil frisotté en ces contentements.
Car c'est tout mon désir qu'en sa playe fendue,
Ma lancette j'applique par subtils mouvemens,
Qu'après d'une douce huyle je graisse le dedans,
Lorsque je la tiendray sur le dos estendue.

Contre une Courtisane.

Femme qui fait ses cuisses voir,
Et se montre en sale posture,

A tout homme fait à sçavoir,
Que son C. demande pasture.

Habilement elle s'accorde,
A faire son mary cocu,
Ayant d'un v. miséricorde,
Comme un Advocat d'un escu.

Vous autres que la muse picque
Dans ce Cabinet Satyrique,
Ouvrage des plus beaux esprits,
Cessez vos plaintes ordinaires.
Il vaut mieux d'eux estre repris
Que loué des esprits vulgaires.

G. Colletet.

Aux Lecteurs.

Sonnet.

Lecteurs qui çà et là cherchez vostre adventure,
Qui n'avez en honneur que les Dieux de cypris,
Pour vous je donne l'air à ces folastre escrits
Et j'entends que vous seuls en ayez la lecture.

Vous y voirez comment tout y fout par nature
Que tout ce qui comprend en ce monde compris

Est tout basti de sperme et à foutre est appris
Par l'instinct seulement de sa progéniture.

S'il advient par malheur que les feux soient estaincts
De vos paillards désirs et qu'entre les putains
Vous veniez à manquer de puissance et de force,

Lisez en un feuillet de tous les deux costez
Vous fouterez soudain fussiez vous esreintez :
Car ces folastre escrits vous en servent d'amorce.

Epigrammes.

La femme (dit un bon prophète,
Qui ne portoit haine aux amours)
Est bien une chose imparfaite
Car on y besoigne tousjours.

Aux Dames.

Pourquoy vous dites-vous si fortes ?
Vostre trésor tremble avec vous ;
Nous pouvons bien ouvrir vos portes
Si tousjours les clefs sont chez nous.

D'une jeune mariée et de son mary, la première nuict de ses nopces.

Dialogue.

Femme. — Las pourquoy fais-tu tant d'efforts ?
Mary. — Je frappe à la porte Isabelle ;
Car il est nuict, voire, ma belle,
Et je suis encore dehors.

Sixain.

Tout y chevauche, tout y fout :
L'on fout en ce livre partout.
Afin que les lecteurs n'en doutent,
Les odes foutent les sonnets
Les lignes foutent les feuillets,
Ces lettres mesmes s'entrefoutent.
G. C. P. (Guillaume Colletet Parisien ?)

Epigrammes diverses.

Un homme, entre les plus vilains,
M'interroge sur des poulains ;
Et voicy les discours qui sortent
Du subject que nous agitons :
C'est qu'ils sont bons quand ils nous portent,
Et mauvais quand nous les portons.

Paroles d'une fille la première nuict de ses nopces.

Je sens que j'endure la mort,
Et mon mal peut-il estre pire,
Puisque je n'ay moyen de dire
Que mon meurtrier me fasse tort.

Philis dit l'autre jour à une bonne bande :
Je n'ay point un mary difficile au repas;
Il mange comme moy toute sorte de viande.
Mais comme il l'entendit il arresta ses pas,
Et dit en sousriant : ceste belle friande
Se sert bien d'une chair dont je ne gouste pas.

Je vois l'amoureuse Isabelle,
Qui du cœur et des yeux m'appelle,
Disant : Esteins mes feux ardans;
Mets icy ton gros doigt et bouche
Bien hardiment ma basse bouche :
Car elle n'eust jamais de dents.

Ta femme a donc fait un enfant
Par le moyen que Dieu défend,
Toutesfois ta bouche le nomme
Ton mignon, ton futur appuy.
Mais n'es-tu pas un meschant homme
De posséder le bien d'autruy.

Belle plus rare que Pandore
Tu désires que l'on t'adore,
Ce que je fay quand je te fous,
Car je suis tousjours à genoux.

Une jeune femme parle à son mary vieillard et autant meschant.

Vieillard à mes yeux inhumain,
Faisant que tousjours je repose,
Tu lèves contre moy la main,
Ne pouvant lever autre chose ;
Mais je te prie avoir sur tout
La main basse autant que le bout.

Un hoste estant chez Isabelle
Et la perçant de plusieurs coups :
Vous me tuez, luy dict la belle ;
Mais Dieu, que ce mourir est doux ;
Et certes la vie est bien dure
Auprès de la mort que j'endure.
Seulement je me plains du sort
De n'avoir eu plus tost envie
De donner la fin à ma vie
Par l'extase de ceste mort.

Un allemand commençant sa harangue,
Et n'entendant que fort mal notre langue,
Nous fit tant rire, ayant dit : je foutrois...
Que j'en ai veu trespasser trois pucelles.

Si ce qu'il dit je faisois à ces belles,
Je les ferois revivre toutes trois.

Isabelle est molle au milieu
Où se loge le petit Dieu.
Cependant la bonne Isabelle
A durs les tettins et les bras :
C'est pour ce que le haut, dit-elle,
N'est point battu comme le bas.

Préface du Recueil des plus excellans vers satyriques de ce temps, trouvez dans les cabinets des sieurs de Sigognes, Regnier, Motin, qu'autres des plus signalez Poëtes de ce siècle.

AU LECTEUR.

Ton désir et ta curiosité sont contentées en ce présent qui t'est fait icy (amy lecteur) qui sont les vers piquans et satyriques des sieurs de Sigognes, Regnier, Motin, et autres Poëtes excellans de ce siècle que la rareté avoit si longtemps tenus sous les ombres d'un morne silence, et qui pour estre trop chers à ceux mesmes qui leur avoient donné naissance n'en vouloient obliger le public, redoutant son ingratitude, qui bien que grande ordinairement ne me donnera sujet néantmoins de relever de louanges les personnes dont je te parle; car ce faisant ce seroit en amoindrir la gloire qui porte leurs mérites escrits en l'Eternité à la prononciation de leur seul nom. Te suffise donc de sçavoir que c'est ce de quoy tant de gallants esprits ont parlé et ce que tant de belles âmes ont souhaité qui se présente à toy, et que tu verras, sans aucun

manquement, tout ce qui est sorty de risible et de jovial de la plume des plus beaux esprits de la France. Et pour t'en faire jouir avec plus de contentement, mon soing a esté de remettre en leur premier estre et vraye intelligence quelques pièces qui ont esté cy devant imprimées manques et defectueuses en leurs plus naïfves parties, et d'en rechercher d'autres nouvelles dans les coings les plus retirez des cabinets, tant des chers nourrissons des Muses qui ont ci devant vescu pleins de gloire, que de ceux qui tous les jours les caressent encore, afin que les plus superbes Monarques s'esternisent par elles en cest univers. Néantmoins encores que cela soit (lecteur) j'ay une appréhension en mon âme, en te faisant le présent que je te faicts, qui est que quelques visages sévères ou hypocrites censeurs (qui, semblant des Curies, peut-estre vivent en Epicuriens) ne reprennent de libre franchise et de trop de lasciveté les auteurs des pièces que tu pourras lire icy, qui leur respondront pour moy, et moy pour eux, ce que Pline disoit en pareil cas à de semblables qu'eux :

Nostre vers est lascif ; mais nostre vie est bonne.
Le vice estant cogneu librement s'abandonne.

C'est ce qui te monstre la laideur du vice que de le descouvrir ; et parler franchement de sa salleté, c'est rompre ses charmes et sa lubricité. A tel sujet Apulée, Pétrone et mille autres qui ont librement parlé sans desguiser matière et bien que leur Muse fust recogneue

lascive, leur vie se trouvoit exemple de repréhension. Juges en le mesme de ce livre et de ses Autheurs, qui le présentent à ton beau jugement ou intention de descouvrir par luy l'effronterie et l'usage trop commun de la volupté, et non pour en embrasser les salles plaisirs et la brutalité. Ce qui fera que par le premier tu trouveras mon présent utile et par le dernier plus nuisible que délectable. Mais soit que ce soit (lecteur) si mon labeur ne t'est agréable, ne jette tes yeux sur ce livre afin de le lire, ou bien si tu me faits la faveur de le lire, faits moy pareillement celle d'oublier ce que tu auras leu, ou si tu ne l'oublies, supportes en amiablement les defaux je t'en conjure; car aussi bien n'est-ce qu'un passetemps de Carneval que je te présente, et qui (soit que tu veuilles ou en veuilles pas) ne sera autre chose que ce qu'il est. Adieu.

Pièces du recueil des plus excellens vers satyriques.

Epigramme.

Anne ne sçauroit marmoter
Ny le credo ny le Pater
Qu'avec un chapelet d'ébeine;
Marie en veut un de corail,
Et Catherine de cristail,

Lucrèce un de dent de baleine.
Lise qui sçait mieux la façon
Leur fait à toutes la leçon,
Et dit : filles mal entendues,
Est-il de meilleur chapelet
Que deux grosses couilles pendues
Au col d'un gros v.. de mulet.

Rencontre d'Amour.

A Gilon.

Tu sçais qu'aux halles l'autre jour
Je trouvay dans un carrefour
Qui est près de la fripperie
Une fille d'hostellerie,
Amy Gilon, tu le scais bien.
Ton jugement suivit le mien.
La belle estoit claire brunette,
Sa face gente et sadinette,
Ses cheveux noirs, son œil aussi
Dessous un recourbé sourci.
De sa taille elle estoit greslette
Et toutesfoys assez refaite,
Entre gras et maigre embompoint.
Quant au reste assez bien en point ;
D'une robe noire accoustrée,
Le corps droict, la chausse tirée,
Le soulier à cliquet au pied,
Le chapperon approprié
Comme celuy d'une coquette

Qui s'en va chez dame Paquette,
Au col le beau baillé-l'y-gousts
Qui la faict admirer de tous ;
Pour abréger, cette mignarde
Qu'ün chacun appeloit Lienarde
Me donna de l'affection,
Qui fit qu'en assignation
Je pris d'elle un manchon pour gage
Pour me l'asseurer davantage.
Mais au lieu dict elle ne vint,
Ou soit qu'il ne luy en souvint
Ou soit que quelque maquerelle
Pour lors me destourna la belle..
Tant y a que depuis ce jour
Je mourois pour elle d'amour.
Croyant l'avoir en ma puissance,
Pour en prendre la jouissance,
Devant toy lors je l'assignay
En un lieu là où je menay
Dugast pour luy faire voir celle
Qui me mettoit tant en cervelle,
Et qui avoit depuis un peu
Réduite desjà comme en feu
Mon âme à elle assujetie.
Il la vit; nous faisons partie
D'aller à Vanve et d'y passer
Quelques jours pour nous reposer.
Nous l'y menons et avec elle
Perrette passablement belle,
Mais dedans son ventre elle avoit
Quelque chose qui luy levoit
Un peu plus haut que la ceinture
Au reste, Gilon, je te jure

Qu'elle avoit d'assez beaux attraits,
Les cheveux blonds et le teint frais,
Tetins durs, et cuisse charnue.
De cette courtaude fessue
Ma Lienarde s'accompagnoit,
Mais Lienarde me desdaignoit
Voyant du Gast de qui la face,
La fraicheur des roses efface,
Les lèvres, le teint des œillets
Fraischement cueillis, vermeillets,
La chevelure crespelée
Et de poudre d'iris meslée.
Son parler n'est rien que désir.
Son regard n'est rien que plaisir.
Le premier les amours emmielle,
L'autre vivement estincelle,
Ce qui rendit le cœur transy
De ma Lienarde au noir sourcy,
Qui aussy de son œil enflamme
Du Gast jusques au fond de l'âme
Ce qui le fait tost m'accoller
Afin de Lienarde quitter.
Verger, me dit-il, je te prie,
Pour l'amour tant et tant chérie
Qu'à jamais je t'ay veu jurer,
De ne vouloir la désirer !
Moy que jamais l'Amour trop forte
Hors de la raison ne transporte,
Je n'y prétends, dis-je plus rien ;
Elle est à toy, garde la bien ;
Car Verger n'aura jamais chose
Que du Gast d'elle ne dispose.
Cela dit, grâces il me rend

Et par la main il me la prend
Et fait d'elle ce qu'il désire,
Sans que jamais plus j'y aspire :
Voilà comme de la Cypris
Les simples chats sont souvent pris
Et que l'Amour souvent offense
Celuy là qui le moins y pense.

Le Nez de Claudine.

Toy qui as un nez en la face
Ou plustost du Nez une place,
Nez (le dirai-je nez ou non ?)
Ouy nez ; mais un nez de guenon,
Nez montant si peu sur la bouche
Que tu pourrois prendre une mouche
Contre le mur sans l'offenser
Et sans tant soit peu le froisser ;
Nez de morveaux une fontaine ;
Nez d'où sort une telle haleine
Que de la gueule d'un retraict
Ne sort pas un air plus infect.
Ayant ce nez si beau, Claudine,
Ayant un tel nez de poupine,
A tous propos tu m'estourdis
Et, me jurant Dieu, tu me dis
Que tu es chaste et sainte femme
Sans nulle tache de diffame.
Que tu ne sois femme de bien
Diable emporte qui en dit rien.
Encor si je te disois telle,

Après tu te dirois pucelle
(Comme je croy) voire à bon droit,
Si ce n'est qu' honte te feroit.
Néantmoins serois tu pucelle,
Si pucelle peut estre celle
Qui se contient femme de bien
Quand nul ne la presse de rien.

De Lisis.

Lisis, tu es jeune et dispos,
Sain et beau, mais à tout propos
Tu nous parles de ta Fleurie
Et veux qu'à elle on te marie.
Vrayment il ne tient pas à toi,
Car soir et matin je te voy
Aller et venir après elle,
Comme si c'estoit chose belle,
Ce qui se voit purement faux,
Estant pleine de tous defaux,
Estant une vieille morveuse,
Punaise, crasseuse et baveuse.
Toutesfois tu ne veux laisser
Pour cela de la pourchasser
Et de l'avoir en mariage,
Croyant que c'est ton avantage,
Dy, Lisis, qu'a-t-elle de bon?
C'est qu'elle crache son poulmon.

Voeu de Martine.

Martine la tapissière
Voue à Pallas son mestier
Que de sa main ouvrière
Elle souloit manier.
 Paissant au jour la journée
Par le travail de sa main
Sur la laine démenée
Sa trop misérable faim.
 De suivre se délibère,
Quittant le jeu de Pallas,
Ou celui-là de Cythère
Vivant des Cyprins esbats.
 Et quelle grand merveille est-ce
Si pour la belle Cypris,
Elle te quitte, Déesse,
Te jugeant comme Pâris ?

Quatrains à la bonne Rose.

Vous faites d'un triste desdain
La femme bonne et resolue.
Monstrez le creux de vostre main :
Vous l'estes si elle est velue.

Maudit soit celuy qui vous flatte
Voire qui flatter vous voudroit,

Vous seriez très bonne avocate,
Vous n'aimez rien tant que le droit.

Ceux qui vous disent huguenote
Sont tous des excommuniez
Car tant que vous estes devote
Tousjours l'aspergès maniez.

Mais il ne se faut courroucer,
Elle est foible et non pas perverse,
On ne la peut si peu pousser
Qu'elle ne tombe à la renverse.

Vous estes âme debonnaire
Et vous offrez à tout venant;
Ceux qui ont avec vous affaire
Ont tous leur cas incontinent.

Ne tirons point au doigt mouillé
Pour jouer à cligne mussette;
Mais jouons au roy dépouillé,
Puis nous joûrons à la fossette.

On vous dit volage en amours
Pource qu'un seul ne vous contente,
C'est constance d'aimer toujours,
Et pource je vous dis constante.

De la fuyarde Colette.

Petite pouliche farouche,
Mais pourquoi de tes yeux pervers,
Me regardant tout de travers,
Ne souffres-tu que je te touche?
Comme une genisse qui saute
Tu sautelles par les prez verts,
Tu te perds ensemble et me perds,
Et le tout par ta seule faute.
Ne m'estimes-tu qu'une souche,
Croy-tu que je ne sçache rien?
Sy fait, sy fait, je m'entends bien
A mettre le mors en la bouche.
Je sçay trez bien comme l'on dresse,
La cavalle qu'il faut choyer,
La domptant sans la rudoyer
Je sçay la façon et l'adresse.
Je sçay manier à passades
A saults, à courbettes, à bond,
A toutes mains, en long, en rond,
Et je ne craindray tes ruades.
Arreste pouliche farouche,
Modère ta course et ton cœur;
Apprend si je suis bon picqueur,
Et prend le mors dedans ta bouche.

A Nacquet.

Tu as une âme contrefaicte,
Nacquet, comme tu as le corps ;
Car en la forme du dehors
Du dedans l'image est portraicte.

A Agnès.

Tu as au front un peu de cicatrice
Lequel, Agnès, tu tiens tousjours couvert.
Ne cache rien ; on trouve plus de vice,
Au mal caché, qu'au mal qui est ouvert.

De Venice.

On te fait un grand tort, Venice,
De te reprocher l'avarice.
Ils ont menty les médisans
Qui s'en vont ainsy t'accusans,
Pour te rendre deshonorée,
Que tu es chiche et resserrée ;
Ils te donnent ce faux renom
Encor que je sçache que non ;
Car le plus souvent à l'épreuve,
Ouverte et large je te treuve.

Priape à Marie.

Pourquoi, jeune sottelette,
Ainsy te ris tu seulette?
Praxitèle ny Scopas
Ny Phidiàs ne m'ont pas
Fait tel que tu me vois ore.
Sotte, tu t'en ris encore.
Un vieil manant contrefaict
Ainsy que tu vois m'a faict,
Ah ! ah ! petite folette,
Tu n'es pas trop sottelette ;
C'est ce gros pilon massif
Qui te meut ce ris lascif,
Ce pilon d'entre mes cuisses
Qui donne tant de délices,
Que tu le voudrois entier
Avoir dedans ton mortier.

Sonnets.

Un passant que la nuit surprend en son voyage,
La ville estant fermée a recours au fauxbourg,
Pour puis après aller y faire son séjour,
Attendant que Phœbus descouvre son visage.
Mon Catze est ce passant qui d'un masle courage
Vouloit entrer dedans la ville de l'amour ;
Mais il fust arresté, n'y voyant point de jour,
Ni de trou qui eust peu loger sa teste large.

A quoi tant de baisers et tant d'embrassements,
De désirs, de refus et de contentements,
Si payez mon amour de ce fruit inutile
Madame, je l'entends ; c'est que ne pouvant pas
De la ville d'amour faire franchir le pas
Vous vous contentez bien des fauxbourgs de la ville.

Ma belle, j'ayme bien ton geste gracieux
Et ton riant accueil ; j'ayme ta mignardise ;
J'ayme bien un bayser dont tu me favorise,
Et les attraits mignards qui partent de tes yeux.
Mais avouerai-je bien que j'ayme encore mieux,
De toucher ton beau sein d'une fière entreprise,
Qui sans cesse brusiant dedans mon âme attise
Des flammes dont amour pourroit brusler les Dieux.
Ouy j'ayme tout cela et mon cuisant martyre,
Madame, et mon tourment me forcent de dire
Que toute autre beauté ne m'émouveroit pas.
Plus que toute beauté je t'ayme et je t'honore,
Plus que mes propres yeux, plus que mon cœur encore,
Mais je t'adorerois si j'avois veu ton cas.

Je m'estonne souvent qu'un pauvre misérable
Pour trouver la santé désirée de tous
Se fasse tourmenter et massacrer de coups,
Endurant des langueurs le faix insupportable.
Mais ce n'est rien au prix du courage admirable
D'une fille qui fit se percer le dessous
Du ventre frétillard, sans craindre le feu roux,
La brulante chaleur, ny le coup redoutable.
Celuy-là pour un bien qu'il a desjà gousté,

Se fait percer le corps d'un courage indompté;
Celle-cy n'avoit pas gousté de l'eau de vie.
Mais ayant eu plaisir de chatouiller ces lieux,
Elle mesme jugea au plaisir gracieux,
Que s'il pouvoit entrer elle seroit ravie.

F. D. L. G.

Tombeau.

Cy gist celle qui ne sçait pas
Comment elle passa ce pas,
Ayant d'aise et d'amour ravie
Perdu sa misérable vie
Entre les cuisses d'un garçon.
Mais voyez un peu quel courage
Elle veut de cette façon
Vivre pour mourir davantage.

De Jeanne.

Satyre, par le sieur du Gayverger.

Jeanne qui est lubrique et laide
Et de l'amour le vrai remède,
Qui sçait le goust de tous les vins,
Afin de boire plus à l'aise
Et pour mieux amortir sa braise
Se va loger aux quinze-vingts.
Là un aveugle qui sçait faire

Ce qu'il faut pour la satisfaire
Et vuider le verre au matin
Est celuy qui par adventure
Mais bien plustost par sa nature
Pour elle choisit la putain.
Hé! ce n'est pas une finesse
Qu'invente cette fausse vesse,
Pour assouvir sa chaude ardeur
Et boire sans que l'on la voye,
De prendre un homme qui se noye
Dans le vin et dans sa laideur.

Quatrain.

Ce jacquemard icy, ce marchand de volaille
Avec son nez camus, voyez comme il est faict,
Vous diriez à le voir un marmot contrefaict,
Ou de quelque manant qui va payer sa taille.

Epitaphes.

Je suis mort d'amour entrepris
Entre les jambes d'une dame,
Bien heureux d'avoir rendu l'âme
Au mesme lieu où je la pris.

Nud du ciel je suis descendu
Et nud je suis sous cette pierre.
Donc pour estre venu sur terre
Je n'ay ny gaigné ny perdu.

L'amour macquereau.

Satyre, par le sieur du Gayverger.

Philon, voicy que je t'envoye
Escrit de la plume d'une oye
Dessus la peau d'un vieil tambour
Ce qui m'arriva l'autre jour.
J'allois à grands pas par la ville
Songeant à la guerre civile,
Aux poules, poulets et lapins
Qu'ont mangés tant de carabins
Depuis l'un jusqu'a l'autre pôle,
Alors qu'amour ce petit drôle,
Habillé comme un maquereau
Qui morgue un valet de carreau,
M'apparust près le pont au change.
Son pourpoint de couleur d'orange
Estoit partout si bien usé
Que l'animal le plus rusé
Qui fust sorti de sa chemise
N'eust peu jamais y avoir prise,
Bien que ce fust assurément
Le plus dispost d'un régiment.
Son manteau fait d'une estamine

Avoit un peu meilleure mine,
Si non qu'on y voyoit les poux
De rang se monstrer près des trous,
D'où sans acquitter leur péage
Par force ils se faisoient passage,
Pour se guinder droict au collet
Qui ne tenoit qu'à un filet.
Pour descrire son haut de chausse,
Il estoit d'un vray frippe saulce,
Qui en feste de mardy gras
Fait chère de çul et de bras,
Et qui pour secretes cachettes
Remplit de lardons ses pochettes.
Estant donc de ceste façon,
Amour, ce folastre garçon
Pourveu d'un si bel équipage,
Me vint à tenir ce langage :
Monsieur, si quelqu'un peut des mieux
Faire jugement par les yeux
Des hommes qui ont du courage
Et qui sçavent par un usage
Ce qui est au monde décent,
Je suis du monde cognoissant,
Si ore en vous je ne rencontre
Ce que vostre mine démonstre.
Donc, Monsieur, si vous désirez
De guérir vos sens altérez
Par un feu d'amour qui vous mine
Je sçais une beauté divine,
Non pas une, mais plus de cent
De qui vous irez jouissant
Et qui s'estimeront heureuses
D'un tel que vous estre amoureuses,

Qui scavez les recompenser:
Vous n'avez donc plus qu'à penser
Si vous désirez de me suivre.
Moy cognoissant comme il faut vivre
Et en voyant l'œil éveillé
De celuy qui m'avoit parlé,
Au quel j'apercevois un geste
Moins humain qu'il n'estoit céleste,
Je luy respondis posément
Qu'il avoit fait bien gallament,
De m'aborder de la manière
Sans me déguiser la matière
Et que sur ce qu'il m'avoit dit
Je me fiois à son crédit
Afin de passer la journée
Qu'à l'amour j'avois destinée.
Cela dit, sans beaucoup parler
Mon maquereau s'en va driller,
Et enfilant une grand' rue,
Il rencontra Dame Merue,
Maistresse passée à pécher,
Qui vint aussitost le toucher.
Luy au mesme temps luy fait signe
Que j'estois un seigneur insigne,
Qu'il menoit droit en sa maison,
Pour y voir de la venaison.
Merue sur cela s'advance
Et de quatre pas nous devance,
Afin que première chez soy
Elle put me fournir de quoy
Contenter mes humeurs diverses.
Après donques quelques traverses
Et des tours un peu rallongis

Nous nous trouvons près du logis
De Merue où s'esbat la bourre,
Là où mon maquereau se fourre
Comme un gros tourbillon de vent
Que je fus aussitost suivant.
Ce qui fist que nous y entrasmes
Presque ensemble, où nous rencontrames
Merue, qui pour son debvoir,
Riante nous vint recevoir
Et qui nous dist qu'à la bonne heure
Nous entrissions à sa demeure.
Cela faict nous entrons dedans
Là où je voy ses yeux ardans
A mes costez bientost paroistre.
C'estoient quatre biches de cloistre
Qui estoient pour l'heure en relais.
Elles portoient divers collets
Et différentes chevelures.
Deux avoient pareilles coiffures
Que celles qu'on voit à Anvers,
Mais un peu mises de travers.
Ensuite estoit une bourgeoise
Aussi vermeille qu'une ardoise,
Aussi replette qu'un fagot
Et aussi grande qu'un magot,
Qui voyant qu'on ne vouloit d'elle,
Se mist derrière une ruelle,
Où en rechignant d'une dent
Elle maudit son ascendant.
Pour la dernière elle estoit telle
Qu'elle eust servi de macquerelle,
N'estoit qu'ayant des affiquets
Elle estoit bonne à des laquais.

Ore voyant dame Mérue
Que je n'estois pas une grue
Pour me jeter à tout gibier
Me tira pour lors à quartier,
Et me dit tout bas à l'oreille
Qu'elle avoit bien une merveille,
Mais au reste un morceau de chair
Qui par sa foy estoit bien cher,
Que c'estoit une damoiselle,
Entre les belles la plus belle,
Qu'elle logeoit depuis deux jours.
Après donc un si beau discours
Je luy respons que les parolles
En amour n'estoient que frivolles
Si l'effet ne s'en ensuyvoit.
Partant que, si elle pouvoit
Effectuer bientost son dire,
Qu'elle ne me tint en martire;
Ce qu'elle accomplist sans parler;
Car je la vis soudain aller
Ouvrir l'huis d'une garderobe
Qui ouvert j'advisay la robe
D'une merveille de beauté
Et non point de pudicité.
Sur cela je m'advançay viste
Afin de la prendre en son giste;
A quoi plus prompte elle prévint
Car aussitost elle s'envint
Paroistre à moy dedans la chambre,
Sentant le fard, le musc et l'ambre.
A l'object d'un si beau soleil
Qui ravist mon cœur de son œil
Mon âme se sentist atteinte

D'amour, d'espérance et de crainte.
Mais à la fin l'amour vainqueur
Me vint à relever le cœur;
Ce qui fist qu'à cette merveille
Je dis presque chose pareille,
Que je rendois grâce à l'amour
Et que je bénissois ce jour
Qui, d'une faveur non commune,
M'avoit donné telle fortune,
Que de voir un si rare object;
Ce qui faisoit qu'à ce subject
Je la priois que la main-mise
Me fust dessus elle permise,
Passant quelques heures de temps
Pour rendre mes désirs contents,
Et qu'au surplus touchant le reste
Je luy ferois un don honneste
Outre celuy-là de mon cœur,
Et que j'estois Esorogueur.
A ces mots ceste belle garce
Commence à redoubler sa grâce,
Et reprenant son quant à moi
Me dist qu'il falloit voir de quoy
Je couchois dessus une table,
Et qu'il n'estoit pas raisonnable
Que ses desdains fussent vaincus
Devant que de voir des escus,
Et que les plus belles parolles
Estoient de monstrer des pistolles.
Par ces mots je me sens picqué
Et trop vivement attaqué;
Toutesfois, sucrant ma moustarde,
Je luy dis qu'elle estoit hagarde

Vers un cœur qui n'estoit touché
Ni aucunement entaché
Du vice de mescognoissance.
Ce propos nostre garce offense,
Qui me dist en mots empoullez :
« Allez, monsieur ; monsieur, allez,
Allez chercher de ces idoles
Qui se repaissent de paroles.
Je ne suis pas de celles-là
Qui pour un peu fassent cela.
Adieu, marchand ; or sus à d'autres.
Je crois que vous n'estes des nostres ! »
A cela je suis transporté
Et de fureur tout agité.
J'avois desjà pris la posture
Pour dire à ceste garce injure,
Quand voicy qu'amour maquereau,
Qui m'avoit mis en ce bordeau,
Apparust soudain à la porte,
Non point habillé de la sorte
Comme il estoit auparavant ;
Mais vestu comme il est souvent.
Il avoit sur son dos des aisles
Et son carquois soubs les Aiselles ;
Son bandeau luy couvroit les yeux ;
Enfin tel qu'il paroist aux cieux
Il parust à la garce avare,
Et de m'aborder se prépare,
Me disant : « O Lysis ! voy-tu
Quelle est maintenant la vertu
De la beauté qui est fardée.
Tu n'as pas eu l'âme guidée
Pour voir ce reste de la cour

Qu'aussitost t'a surpris l'amour,
Ne pensant pas de la cognoistre;
Mais tu verras quel est son estre. »
Disant cela, de son carquois
Il touche la garce deux fois,
Qui parust tout aussitost telle
Qu'une vieille sempiternelle,
Qui ayant presque six-vingts ans
N'a dans sa bouche aucunes dents.
Car je vis en elle sur l'heure
La face de couleur de meure,
Le nez non trop mal fait, sinon
Qu'il sembloit celuy de Guenon.
Ses yeux estoient luysans de cire
Et pareils à ceux d'un satyre,
Son sourcil gros et rebroussé
Comme un chardon desjà passé,
Sa bouche estoit un cul de poule
Et son menton comme une boule;
Son sein paroissoit tavellé
Comme un coq d'inde grivellé.
Sa mamelle estoit toute platte
Et blanche comme une savatte.
Mais j'allois oubliant ses dents,
Là où l'on y voyoit dedans
La rouille, le chancre et la crasse
Y tenant une mesme place.
Pour son corps il estoit si laid
Que le démon le plus follet
Et plus amoureux de la femme
Quitteroit et cornes et âme
Afin de ne point s'adresser
A ce corps pour le caresser.

Comme donc avecque merveille
J'espluchois cette nompareille
Depuis l'un jusqu'à l'autre bout,
Amour me dist : « Ce n'est pas tout.
Il faut que tu sçaches au reste
Quelle est ceste superbe beste.
Sçaches donc qu'en ses jeunes ans
Ses parents assez suffisans
Luy apprirent comme il faut vivre.
Mais elle, négligeant de suyvre
Le chemin par eux enseigné
Se mist d'un cœur tout dédaigné
A servir une Damoiselle
Qui après l'habilla comme elle
Et luy enseigna le mestier
Et la mena droit au sentier
Là où la femme peu honneste
Va plus du cul que de la teste.
Ore donc comme elle eust appris
Le jeu d'une sale Cypris,
Un gentilhomme de Bretagne
La fist marcher par la campagne
A la suite d'un régiment
Où elle apprist le mouvement
Et les meilleurs tours de souplesses
Qu'on fait en remuant les fesses.
Après elle vint à Paris
Armée de tant de soubs-ris,
D'attraits, de discours et de charmes,
Qu'elle fist délaisser les armes
A un nombre de chevaliers,
Qui bien qu'ils fussent les piliers
Des lieux où se fait l'exercice

Si luy quittèrent-ils la lice.
Lysis, aussi tu la suivis
Et ce fust elle que tu vis
Auprès des murailles du Temple.
Ores pour le présent contemple
Quel est le renom glorieux
Des cœurs trop avaricieux.
Voy, Lysis, comme je guerdonne
Celle qui pour l'argent se donne
Et puis après tu seras seur
Que l'amour qui n'est possesseur
Que d'escus et force pistolles
Ne l'est que de choses frivolles.
Adieu donc et apprends de moy
Qu'en macquereau venu vers toy,
Je t'ay donné la cognoissance
D'une légitime vengeance.
Adieu, et sans aucun desdain
En mon nom chéris le gredin.
Et caresse les macquerelles
Qui te fourniront de pucelles. »
Amour n'eust fini que voilà
Que par l'air ce Dieu s'envola,
Laissant tousjours en ma pensée
La chose qui s'estoit passée ;
Laquelle, mon Philon, te dis,
Afin qu'à tousjours soient maudits
Les hommes qui pour estre drolles
Font l'amour à coups de pistolles,
Et veulent à nombre d'escus
Faire ceux de Paris cocus.

De Paquette.

Bien, bien, vous m'avez refusé,
Paquette, et j'en avois envie;
Mais un jour d'un cœur embrasé
Vous m'appellerez vostre vie,
Me jurant Déesses et Dieux
Que vous m'aymez plus que vos yeux.
Devinez lors que je feray?
Paquette, je vous baiseray.

De Perinelle.

Perinelle a le cœur haut
Elle est de fort bonne race,
Et n'a point d'autre défaut
Que celuy de la culasse.

A l'amant d'une Vieille.

Bien que mon chose impérieux
Comme un Espagnol glorieux
S'allonge, se dresse et se carre,
Si n'a-t-il jamais caressé
Une femme du temps passé;
C'est du vin qui passe la barre.

De Helaine.

De celuy qui la cageole
N'a d'esgard à la parole;
Mais adjoutez vistement
Et la main et l'instrument;
A ceste atteinte lubrique
Elle est comme un corcelet
Qui soustient les coups de pique
Et non pas de pistolet.

Du choix de la vie joyeuse, au lieu de la vie estudieuse.

Il vaut bien mieux estre en santé,
Que de sçavoir tout le digeste
Et endurer le mal de teste,
Ou une douleur au costé.

C'est l'acheter trop chèrement,
Pour une lecture inutile,
En perdant son temps et son huile
Que se rompre l'entendement.

Celui qui ne sait du tout rien
Ne revoque aussi rien en doute,
Et où le sçavant n'y voit goutte
L'ignorant croit qu'il y voit bien.

On feroit donc mieux de brusler
Ces vieux boucquins pleins de poussière
Où les donner à l'espicière
Pour sa marchandise rouler.

Ceux là qui sont les plus sçavants
Ne sont pas pourtant les plus sages.
Leurs esprits sont pleins de nuages
Et servent de jouet aux vents.

Puis on trouve en tous ces esprits
Tousjours quelque once de Mercure
Et par Becarre ou par nature
Tousjours de quinte ils sont espris.

De peu la science nous sert
Lorsque nous avons la colique
Et lorsqu'une toux pulmonique
Avec elle fait son concert.

Sus donc, amy, de mieux en mieux
Il nous faut chopiner et boire ;
Sus donc! allons à l'escritoire
Boire jusqu'à pleurer des yeux!

Aux Malades.

La fleur de mercure tirée
Et d'antimoine préparée

Sert pour envoyer les plus sains
Au lendemain de la Toussaints.

D'une Pucelle.

Un blond, un noir, un olivastre
Vous ont pansée tour-à-tour.
Dictes moy, petite Folastre,
Qui applique mieux une emplastre
Sur la playe de vostre amour ?

D'une Dame.

Jour et nuict fuir ses verroux
Et laisser sa maison seulette :
Jour et nuict fuir son espoux,
Ce n'est pas fuir, dictes vous ;
C'est plustost courir l'esguislette.

Stances.

Contre Dragot, par le sieur de Montgaillard.

Dragot plus noir qu'une pie
Plus goulu qu'une harpie

Plus larron qu'un vieux magot
Plus hardi qu'une escritoire
Plus pointu qu'une lardoire
Et plus hargneux qu'un fagot.
Dragot dont la face maigre
Semble un œuf cuit au vinaigre,
Cette teste de luctin,
Ce visage en acrostiche,
Ceste âme du mauvais riche,
Vint chez moy l'autre matin.
J'appelai soudain mon hoste,
Je luy dis portez la notte;
Courez bonhomme et venez
Voir l'argent de mes despenses;
Car Dragot a des finances
Autant comme il a de nez.
Mais cet esprit Diabolique
Dragot luy faisant la nique
Luy refroigna le sourcy.
Mon hoste branlant la teste
Me dict : Il a l'âme faicte
Comme du noir à noircy.

Satyre.

Par le sieur de Montgaillard.

Ces laches, poltrons et mesquins,
Ces sots, ces faiseurs de pasquins
Qui ne sont propres qu'à l'outrage
Il leur faut parler à testons

Avecque des coups de bastons
Car ils n'ont esprit ni courage
Pour dire qu'ils ont de l'esprit.
Il se peut voir par leur escrit
Qui tesmoigne leur ignorance,
Et puis leur retraite et la peur
Qu'ils ont eue à faute de cœur
Nous asseure de leur vaillance.
L'un est un grand fol amoureux
Qui a la mine d'un foireux
Autant maigre et sec qu'une enclume,
De qui le discours seroit beau
S'il n'avoit la voix d'un corbeau
Aussi bien qu'il en a la plume.
L'autre est un esventé friand
De qui le visage riant
Est tourné vers la tramontane,
Qui en vaudroit un million
S'il avoit le cœur d'un lion,
Comme il a la teste d'un âne.
Et l'autre est un pauvre pedant
Qui tranche partout du feudant
Et n'a la mine guère bonne,
Barthole me fera mentir
Si la foy le peut garantir
Qu'enfin quelqu'un ne le testonne.
Ma foy ce sont de laches traicts
Et des coups par trop indiscrets
Que de mesdire ainsi des dames.
Il n'appartient qu'à des vilains
Ou bien à des fils de putains
Ou à des courages infâmes.
Ce sont des actes défendus.

Il faudroit qu'ils fussent pendus
Et bannis de toute la terre;
Car ils ne sont bons, comme on dit,
Ny pour argent, ny pour crédit,
Ny pour la paix, ny pour la guerre.
Pour la paix ce sont des fripons
Et pour la guerre des poltrons
Qui ont le cœur trop mécanique.
Ils n'engendrent que du malheur;
Il servent de peste à l'honneur
Et de honte à la république.
Si je discourois guère d'eux
Mes vers en deviendroient honteux
Et sentiroient la gueuserie.
Faisons l'un soldat du bordeau,
L'autre disciple du bourreau,
L'autre advocat à la voirie.

Desdain.

Par le sieur Motin.

A Quoi servent tant d'artifices
Et de serments que vous jetez,
Si vos amours et vos services
Me sont des importunitez.
L'amour à d'autres vœux m'appelle;
N'attendez jamais rien de moy;
Me pensez vous rendre infidèle
En me tesmoignant vostre foy.

L'amant qui mon amour possède
Est trop plein de perfection
Car doublement il vous précède
De mérite et d'affection.
Je n'en puis estre refroidie
Ny rompre un cordage si doux,
Ny le rompre sans perfidie
Ny d'estre perfide pour vous.
Vos attentes sont toutes vaines
Le vous dire est vous obliger,
Pour vous faire estre, de vos paines,
De vous, et du temps mesnager.

Epigramme.

Icy gist au teint de megère
Perrette qui fut plus légère
Que n'est une coque de noix.
Les ans l'avoient tant consumée
Qu'elle ne vivoit qu'en la voix,
Comme la sybille Cumée.

D'Iris.

Epigramme par le sieur Du Gayverger.

Iris de qui la face feincte;
Semble celle-là d'une saincte,
Qui fait sa demeure au bordeau,

Entroit sur un pont de la Seine ;
Mais elle y estoit presque à peine
Que l'on la couvrit d'un seau d'eau.
  Iris n'en est esmerveillée
Ains se voyant ainsy mouillée
Se fourra dedans la maison
D'où estoit venu cest orage,
Tant pour sécher son équipage
Que pour en tirer sa raison.
  En quoy elle ne fut déceue ;
Car estant au logis receue,
Philon qui avait fait le fait
Parut bientost dans une chambre
En tenant en sa main le membre
Qui avait causé le forfait.
  Iris lors cognaissant l'affaire
Dit qu'il ait à la satisfaire.
Sur ce Philon se dépècha ;
Et, tenant en sa main sa torche,
D'Iris il se rendit si proche
Qu'en la couvrant il la sécha (1).

---

(1) Variante :

Sur quoy se dépescha Philon :
Tiens ! je te livre le coupable !...
Il se repent le misérable ;
Car il pleure dans sa prison.

Diverses Epigrammes.

De Glicère.

Glicère un jour faisant enqueste
A quelque fameux médecin
Quel temps pour célébrer la feste
De Vénus estoit le plus sain :
Le soir, dict-il, est délectable
Et le matin plus profitable.
A cela respondit Glicère ·
D'exercer l'amoureuse affaire
Laissez moy faire, j'aurai soin,
Je remùrai des mieux la fesse
Tous les matins pour le besoin
Et tous les soirs pour l'allégresse.

De Philismond et de Philandre.

Philismond d'une humeur gaillarde
Nomma Philandre macquereau,
Qui lui respondit bien et beau :
Ah ! que ta femme est babillarde.

A Lisie.

Puisque vous estes si mauvaise
Et ne voulez que je vous baise
Je vous dis adieu; mais pourtant

Ne me nommez pas inconstant.
Si jamais vostre bonne grace
Dedans mon cœur eust quelque place,
Je jure le Dieu mon vainqueur
Que vous y estiez ainsy mise
Comme un benistier dans l'église
Près de la porte et loing du chœur.

De Janeton.

Janeton faict bien la farouche;
Lorsque je veux baiser sa bouche
Elle me rechasse bien loing.
Ma foy c'est une fine beste;
Lorsqu'elle sent l'avoine preste
Elle ne faict plus cas du foing.

A Catin.

Bien que vous ayez un espoux
Patient, debonnaire et doux,
Sans fin vous estes en querelle
Et n'avez une heure de bien.
Pourquoy vous faschez vous la belle
A celuy qui ne vous faict rien?

A Samson.

Mauregard remply d'imposture
Et les astrologues vantez
Ont esté par toy fréquentez
Pour savoir ta bonne adventure.
Ils ont prédit que tu serois
Un jour plus haut que tous les rois,
Et voilà qu'on te meine pendre.
N'ont-ils pas dit la vérité?
Car tu t'en vas si haut monté,
Que nul ne veut si haut prétendre.

Complainte d'Arethuse et sa résolution.

Tout le ciel haut et bas incessament remue
Jupiter et Vénus et la lune cornue
Et tous les autres Dieux et Déesses aussy
Dansent au remûment d'un amoureux soucy.
Les estoiles qui sont au firmament fichées
Ores pour remuer semblent desattachées;
Ainsi dedans le ciel je vois, toute la nuict,
Chacun en remuant y prendre son déduict;
Et moy seulette au lict, toute nuict soucieuse
Je suis à désirer une danse amoureuse
Afin de remuer ainsi que font les cieux
Car en les imitant je ne puis faire mieux.
Destin donc qui naissant me fus tousjours contraire,
Permets que je remue ou bien le fasse faire!
Tout se corrompt bientost qui n'est point agité

Et au seul mouvement se trouve volupté.
Mon pucelage crie et demande vengeance
De ce qu'on le prendra comme une deshérance ;
Je ne veux point cela ; mais je veux, o Destin,
Mouvoir continûment le soir et le matin ;
Prends le donc en bon gré ; car aussi bien la rage
Qui me tient, me fait dire : adieu mon pucellage !

De Briffaut.

Briffaut ce bon beuveur, cet esprit tout divin,
Ce suppost de Bacchus, ce grand amy du vin,
Se rit à tous propos de ceux-là qui peu sages
Vont rechercher la mort dans le milieu des flots ;
Il dit qu'il ne veut pas imiter leurs courages
Et qu'il vaut beaucoup mieux mourir entre les pots.

A Ysabeau.

Avecques je ne sçay quel fard
Plus que toy mesme tu es belle ;
La nuit ta face couche à part
Et dans cent boetes on la celle.
Ainsy le jour tu es pucelle ;
Mais Dieu sait si cela est creu.
Ta beauté tant de fois nouvelle,
Ysabeau, n'est pas de ton creu.

A Guillomet.

Tu es entré en mariage
Trop jeune et trop soudainement
Sans attendre l'esprit et l'âge.
Est-ce faute de jugement?
Amy, je te dirai comment :
Pour mettre un de tes membre à l'aise
Tu as inconsidérément
Tous les autres mis en malaise.

A l'espoux d'une vieille.

De grande avarice surpris
Tu as pris la vieille haridelle
Mais si tu mourois devant elle
Chacun diroit : le chat est pris !

A Lisiris, touchant Ysabeau.

Ne parlez plus d'Ysabeau ;
Ce n'est que fard et peinture,
Un More a le teint plus beau ;
Car l'art cède à la nature.

De Margot.

MA foy Margot me fait rire
Alors qu'elle me vient dire
Que son mari n'est qu'un veau.
Il a jà passé les bornes,
Car puisqu'il porte des cornes
Jugez s'il n'est pas taureau.

A Janneton.

JAnneton ma nymphe au bel œil
Si tu veux croire mon conseil
Quitte ce renfroigné Thersite;
Il en faut un à ton mérite
Qui soit plus galant et plus beau;
Par ma foy ce seroit dommage
Que dans une si belle cage
On nourrist un si vil oiseau.

Quatrains.

A Philis.

Vous bruslez donc d'amour pour un sujet nouveau
Vous quittez Coridon pour le lourdaud Aglaure.
Comme Pasiphaée amoureuse d'un veau
Gardez bien d'enfanter un second minotaure.

D'Agathe.

D'agathe l'âme j'arrestois
Quand je la baisois dans sa couche,
Mais aussitost que j'en sortois
L'âme luy sortoit par la bouche.

Contre un borgne mesdisant.

Tu es borgne et tous nos poëtes
Tu reprends comme faisant mieux.
Pour voir les fautes qu'ils ont faites
Tu devrois avoir deux bons yeux.

Sonnet de Janot à Nison.

Par le sieur Du Gayverger.

Tu es blanche, Nison, comme une cremaillière,
Tu as le dos uni comme celui d'un luth,
Et le nez aussi long que le Diable a voulu ;
Tes tetins sont estroits comme une gibecière.
Ton œil est attrayant comme d'une sorcière,
Ton sein est aussi gras que l'on voit un merlu
Et aussi ton menton n'est qu'un peu dissolu
Qui se divise en deux comme une fourche-fière.
Tes lèvres ont l'esclat d'un jaune parchemin ;
Ta gorge est applanie ainsi qu'un grand chemin ;

Tes bras sont potelez comme pieds d'escabelle ;
Et ton devant est tel que la gueule d'un four ;
Ainsi donc, ma Nison, en te voyant si belle
Hé! qui seroit celuy qui n'auroit de l'amour.

Sonnet de Nizon à Janot.

Par le sieur Du Gayverger.

Mon Janot tu es blanc comme un air de tripot
Tu as le dos uny comme on voit une malle,
Le nez endiapré de boutons et de galle,
Qui jette une liqueur comme escume de pot.
Tu as l'œil esveillé comme on voit un ragot ;
Tu as un beau grouin s'il n'estoit un peu sale :
Ton menton allongy à tout le monde estale
Que tu as l'embompoint d'un espineux fagot.
Ta bouche rend l'odeur d'une pance pourrie,
Ton col semble celuy d'un pendu de voirie,
Et ton sein a la peau d'un antique tambour.
Tes bras sont potelez comme ceux des eschelles ;
Ainsy, Janot, voyant tes beautez entre telles,
Qui seroit celle-là qui n'auroit de l'amour.

A Darette.

Vostre sot mignon vous abuse
Contrefaisant l'homme de bien.
Qu'au diable soit la cornemuse,
Aussi bien ne vaut-elle rien.

D'Alix.

Alix avoit aux dents la male rage
Et ne pouvoit ce grand mal plus souffrir.
Son amy vint qui en peu de langage
Incontinent luy promist la guérir,
Disant : je sçay tout le mal que tu sens :
Rage d'amour passe le mal de dents.

D'une espousée.

La nuict première une espousée,
Pour mieux recevoir la rosée,
Remuoit fort soubs son espoux,
Disant : fais-je pas mieux que vous !
Trop ! au grand Diable fussent tous
Ceux qui t'en ont appris l'usage.
Adieu, je n'en suis point jaloux ;
Retourne à ton apprentissage.

Epigramme.

Je la voy digne d'excuse,
Si par force elle s'amuse,
De parler de la vertu
Dont Platon fut revestu ;
Car, à bien compter son âge,

Elle a pu jouer du cu
Avec ce grand personnage.

Quatrain.

Femmes ne sont que tourment
Au moins jamais les meilleures
N'eurent que deux bonnes heures
La nopce et l'enterrement.

Tombeau de trois Courtisans.

Des quatre trois sont morts des lutteurs de la cour,
Pour avoir trop gousté des plaisirs de l'amour,
Et perdu par leur bout tout leur sang goutte à goutte.
Passant, au lieu de pleurs que l'on verse aux humains,
Verse sur ce tombeau du foutre à pleines mains,
Autrement je dirai : Passant, l'aze te foute.

Ode sur la banission d'amour.

Par le sieur Regnier.

Jamais ne pourrai-je bannir
Hors de moy l'ingrat souvenir

De ma gloire sitost passée ?
Tousjours, pour nourrir mon soucy,
Amour, cet enfant sans soucy,
S'offrira-t-il à ma pensée ?
  Tyran implacable des cœurs
De combien d'amères langueurs
As-tu touché ma fantaisie.
De quels maux m'as-tu tourmenté ;
Et sans mon esprit agité
Que n'a point fait la jalousie ?
  Mes yeux aux pleurs accoutumez
Du sommeil n'étoient plus fermez ;
Mon cœur fremissoit soubs la peine ;
A veu-d'œil mon teinct jaunissoit,
Et ma bouche qui gemissoit
De souspirs estoit tousjours pleine.
  Aux caprices abandonné
J'allois d'un esprit forcené,
La raison cedant à la rage.
Mes sens, de désirs emportez,
Flottoient confus de tous costez
Comme un vaisseau parmi l'orage.
  Blasphemant la terre et les cieux,
Mesme je m'estois odieux
Tant la fureur troubloit mon âme ;
Et bien que mon sang amassé
Autour de mon cœur fust glacé
Mes propos n'estoient que de flamme.
  Pensif, frenetique et resvant
L'esprit troublé, la teste au vent,
L'œil hagard, le visage blesme,
Tu m'as fait tous maux esprouver ;
Et sans jamais me retrouver

Je m'allois cherchant en moy mesme.
Cependant lorsque je voulois,
Par raison, enfreindre tes lois
Sentant ma flamme refroidie;
Pleurant j'accusai ma raison
Et trouvay que la guarison
Est pire que la maladie.
Un regret pensif et confus
D'avoir esté, de n'estre plus
Rend mon ame aux douleurs ouverte.
A mes despens, las! je vois bien
Qu'un bonheur comme estoit le mien
Ne se connoist que par la perte.

Ode contre un jaloux, sot et fascheux.

Par le sieur Trelon.

Mary, qui tenez sans raison
Ma belle maistresse en prison,
Qu'avez vous résolu de faire?
Vous pensez qu'elle m'aime fort.
Pourquoy luy faites vous ce tort?
Elle m'est tousjours si contraire.
D'où vous peut venir ce courroux
Qui vous fait mal penser de vous?
Pourquoy nous donnez vous ce blame?
Qui vous faict estre si jaloux?
Et puisque je vous aime, vous,
Dois-je pas aimer vostre femme?
Vous n'avez point de jugement,

Vous le monstrez évidemment ;
Il ne seroit pas raisonnable
Qu'ayant en vous tout mon cœur mis
Je n'aimasse aussi vos amis ;
L'astre ne m'en serait louable.
  Mary, ne faictes pas le sot ;
Croyez moy ; il n'y a qu'un mot.
Monstrez luy tousjours bon visage,
Tant plus vous l'emprisonnerez,
Plus de sujet lui donnerez
De faire encore davantage.
  Redonnez luy sa liberté ;
Ne soyez plus si esventé ;
Ne croyez rien que l'on vous die.
Ce ne sont que des médisans
Qui vous ont fait perdre le sens
Et vous feront perdre la vie.
  Vostre femme est femme de bien ;
Et puis, quand il n'en seroit rien,
Pour ce penseriez vous moins estre ?
C'est un jeu remply de hazard.
Ce n'est pas peu d'estre cornard
On se fait de chacun cognoistre.

Epitaphe.

Un homme gist soubs ce tombeau
Qui ne fust vaillant qu'au bordeau
Mais au reste plein de diffame.
Ce fust, pour vous le faire court,

Un Mars au combat de l'amour,
Au combat de Mars, une femme.

Sonnet.

A Jacquette la noire.

Chef d'œuvre de nature, ensemble belle et noire,
Vous estes icy bas comme un monstre d'amour.
L'aurore en vous voyant retarde son retour,
Et vostre ébeine efface et le pourpre et l'ivoire.
Les vieux ans n'ont point veu rien si digne de gloire
Que vous, belle, mon bien, mon amoureux séjour.
De l'astre tenebreux jaillit l'astre du jour
Et d'un charbon obscur la brûlure est notoire.
De celle qui me sert serviteur je devien
Portant autour du cœur le noir pour mon bien,
Puis qu'une main de marbre à jamais le délace.
Mais d'où naist ce soleil? Pour ta bonte, soleil,
Est né toutefois; soleil qui dans sa face
Cèle un ombrage affreux et la nuict en son œil.

Epigrammes.

D'un nouveau marié.

Si l'on te rend en vérité
Ce qu'aux autres tu as presté

Par mensonge et par apparence ;
Mignon de musc et d'ambre gris,
Ton front désormais sera pris
Pour une corne d'abondance.

Ce mignon, de qui la moustache
Est si haute, a l'engin si bas,
Que, pour l'ambre et pour la pistache,
Seulement il ne dresse pas (1).

---

(1) Nous n'avons pas reproduit dans le *Parnasse* les pièces du *Recueil des plus excellens vers satyriques*, publiées dans notre édition du *Cabinet*.

Courtes notices biographiques.

BERNIER DE LA BROUSSE était avocat à Poitiers. Elevé dans l'amour des lettres, il s'y livra probablement avec beaucoup d'ardeur, car ses occupations non seulement d'avocat, mais encore de banquier, ne l'empêchèrent pas de composer un gros volume de 362 pages de vers.

BERTHELOT, poète satyrique du XVII[e] siècle, était ami de Regnier et l'avait pris pour modèle. La plupart de ses pièces sont remarquables par leur tournure épigrammatique, et par beaucoup de naturel et de facilité.

COLLETET (Guillaume), né à Paris en 1596, selon les uns, le 12 mars 1598, selon les autres, fut un poète fort médiocre, mais un littérateur très-distingué. Il a composé un grand nombre de vers entièrement oubliés, quoique ses ouvrages eussent été admirés de quelques uns, et magnifiquement rétribués par Richelieu, qui mit Colletet au nombre des cinq auteurs chargés par ce cardinal de travailler pour le théâtre, sur des sujets qu'il leur indiquait. Il mourut le 11 février 1659, veuf, *dit-on*, et dans une position si misérable, que ses amis furent obligés de se cotiser pour faire les frais de son enterrement.

De Rosset (François), né vers 1570, en Provence.

Frenicle (Nicolas), né à Paris, mort en 1661, était conseiller en la cour des monnaies et fit son amusement de la poésie. Il publia un assez grand nombre de vers amoureux, où l'on remarque une gracieuse facilité au milieu d'une grande négligence.

Malherbe (François), né à Caen vers 1555, mourut au mois d'octobre 1628.

Maynard (François), né à Toulouse en 1582, mort le 28 décembre 1646, fut secrétaire de la reine Marguerite, première femme de Henri IV, président au présidial d'Aurillac, conseiller d'état, membre de l'académie française, et l'un des poètes les plus justement célèbres de cette époque. Maynard, de tous les élèves avoués par Malherbe, est, de l'aveu du maître, celui qui faisait mieux les vers. Malherbe lui reprochait cependant de manquer de force. Ce reproche serait entièrement fondé si Maynard eût traité des sujets d'une certaine élévation; mais dans le sonnet, l'épigramme et les stances, il est parfait de goût, de style et d'esprit.

Montgaillard (N. De), né à Nions dans le Valentinois, mort jeune en 1605. Il a intitulé ses poésies : *Gaillardises du sieur de Montgaillard.*

Motin (Pierre), de Bourges, mort en 1615, fut l'ami de Regnier qui lui a adressé sa quatrième satire. C'est en parlant de lui que Boileau a dit, dans son *Art poétique :*

> J'aime mieux Bergerac dans sa burlesque audace,
> Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

Passerat (Jean), né à Troyes en Champagne, en 1534, mort aveugle et paralysé en 1602. La poésie n'était chez Passerat qu'une distraction à de plus graves travaux, car il négligea de faire imprimer ses œuvres qui ne furent recueillies qu'en 1602, et ensuite plus complétement en 1606, par son parent Jean de Rougevalet.

Rapin (Nicolas), né en 1535 à Fontaine-le-Comte d'une famille distinguée. Condisciple de Scévole de Sainte-Marthe, ami des poètes célèbres de cette époque féconde, il partagea toutes leurs imperfections sans avoir toutes leurs qualités; et ses poésies françaises sont de cinquante ans en arrière de sa mort, qui eùt lieu vers 1608 ou 1609.

Régnier (Mathurin), né à Chartres, le 21 décembre 1573, mourut à Rouen le 22 octobre 1613. Il était fils d'une sœur du poète Desportes, mariée à Jacques Régnier. On ne connait cet auteur que par ses ouvrages, qui sont entre les mains de toutes les personnes qui s'occupent de belles-lettres.

Ronsard (Pierre), naquit en 1524, au château de la Poissonnière dans le Vendômois, et mourut à Tours, le 27 décembre 1585. Dans les petites pièces, dans les épitres familières, dans les élégies, le style de Ronsard est non-seulement irréprochable, eu égard au temps, mais encore plein de vigueur, de verve, d'élégance, et même de grâce; son imagination est partout et toujours inventive, féconde, noble et hardie.

Théophile Viaud ou de Viau, né en 1590 à Broussère, près Agen, se livra de bonne heure à la poésie et se fit promptement une réputation. Son talent réel,

sa conduite sans doute inconsidérée, son esprit satirique, sa fréquentation avec de jeunes seigneurs dont il était bien accueilli et même recherché, lui attirèrent des envieux et des ennemis. Un imprimeur publia un recueil de poésies, sous le titre de *Parnasse des vers satiriques*. Théophile, se doutant bien qu'on le lui attribuerait, ce recueil contenant en effet, parmi beaucoup d'autres poésies d'auteurs différents, quelques pièces de lui, prit l'avance, dénonça le livre et le libraire, et fit condamner celui-ci, comme ayant imprimé ses vers, qu'il fit connaître, sans son aveu, sans même l'avoir consulté. Théophile fut encore accusé d'athéïsme et exécuté en effigie sur la place de Grève. Poète d'une gracieuse imagination et d'un esprit élevé, le goût seul lui a manqué. Mais qui en avait alors ? demande Viollet-L duc.

Trelon (Claude), militaire, ligueur et poète, est né probablement à Angoulème, on ne sait en quelle année. Il vivait encore, dit-on, en 1597. Les vers de Trelon sont simples et naturels, son style est clair et ne manque pas d'une sorte de précision, chose rare dans son temps; ses idées sont parfois élevées sans être poétiques, non plus que son style, et cependant le tout est empreint d'une sorte de franchise fanfaronne, qui n'est pas sans charme.

INDEX

DE

QUELQUES MOTS VIELLIS OU HORS D'USAGE.

D

dam, *perte.*
deuls (je me) (*se douloir*), *s'affliger.*
dévaler, *descendre.*
dextre, *droite.*
doint, *doit,* du verbe *devoir.*
duisant, *propre.*
dupliques, *écritures qu'on fournit pour répondre à des répliques.*

E

entregent, *savoir vivre, connaissance du monde.*
escorne, *mépris.*
espoint, *épris.*
esteuf, *balle.*
exécutoires, *actes du juge qu'on peut mettre à exécution.*

F

fallace, *tromperie.*
falloir, *manquer.*
fredon, *cadence.*
fringuer, *prendre des libertés.*
friper, *manger goulument.*

G

gehenne, *l'enfer.*
grivelée, *fraude.*
guerdon, *récompense.*

H

haleiner, *respirer.*
heur, *bonheur.*

I

interlocutoires, *jugement qui ne décide point le fond de la cause.*

J

jà, *depuis longtemps.*
jà-desjà, *tout à coup.*

M

mandille, *petit manteau ou sorte de casaque que portaient les laquais* : elle leur était particulière et les faisait distinguer des autres valets.
marri, *qui a du regret.*
mauvaistié, *méchanceté.*
menestre, *soupe, potage.*
mounin, *singe.*
mugueter, *en conter.*

N

naveau, *navet.*

O

ord, *sale, vilain.*
ores, *maintenant.*

P

parangon, *modèle.*
paranympher, *faire l'éloge*
pélisson, *jupe.*
pennache, *panache.*
peregrin, *étranger.*
prou, *beaucoup.*

R

rais, *rayon.*
rebec, *violon.*
rebourse, *dure.*
renouveau (au), *au printemps.*
roller, *donner l'essor à certains vents.*

S

sadinette, *gentille.*
salvations, *écritures en réplique.*
saouler (se), *se contenter.*
senestre, *gauche.*
soulas, *plaisir.*
souloir, *avoir coutume.*

T

tavellé, *tacheté.*
testonner, *peigner.*
tordions, *contorsions.*
traitis, *attrayant, joli.*

TABLE

DU

Second volume du Parnasse satyrique.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER DU PARNASSE SATYRIQUE.

ERRATUM.

Ajoutez à la table du premier volume, page 217, *ligne* 7 :





